

Le Témoin gaulois

[Au Fil des jours](#)

René Collinot
2017

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

AVERTISSEMENT

Les textes recueillis dans le volume I provenaient des *Fragments* écrits à l'intention de ma famille, jusqu'à la création de mon site (décembre 2009), puis de la rubrique *Au Fil des jours* de celui-ci jusqu'au 26 décembre 2011.

Le volume II regroupe les texte de la rubrique *Au Fil des jours* publiés en 2012. Un nouveau volume est consacré à chaque année suivante : III pour 2013, IV pour 2014, V pour 2015, etc.

Ce livre correspond à l'année 2017. Comme précédemment, les textes sont présentés dans l'ordre chronologique, avec cinq instruments pour permettre au lecteur d'organiser son parcours :

- un [index des noms cités](#)
- un [index thématique](#)
- un [index des œuvres et publications citées](#)
- la [table des matières](#)
- le [renvoi aux derniers articles](#)



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

ANNÉE 2017

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Expos

Les expositions de peinture, comme les tableaux, peuvent se passer d'un cadre, mais un beau cadre les met en valeur. Paris n'en manque pas : vieux palais, anciennes demeures patriciennes, princières ou bourgeoises, volumes grandioses de pierre, de fer et de verre légués par les deux derniers siècles. Les manifestations dont on voudrait dire aujourd'hui quelques mots sont à cet égard bien loties. Et toutes deux attirent la foule, à proportion de leurs dimensions.

La première s'est nichée dans le Bois de Boulogne, à la limite du XVI^e arrondissement, empiétant sur le jardin d'Acclimatation et tout près de l'ancien Musée des Arts et Traditions Populaires¹, c'est-à-dire dans cet orgueilleux vaisseau de la Fondation de la famille Vuitton (de collaborationniste mémoire) que Frank Gehry a lancé sur les flots neufs du XXI^e siècle. On ne saurait rêver plus bel écrin pour des expositions de prestige, ni espace mieux adapté. Toutefois ses dimensions appellent la présentation de vastes collections comme celle du collectionneur russe Sergueï Chtchoukine (1854-1936), industriel du textile qui consacra une partie de l'immense fortune héritée de son père, augmentée de la dot de sa femme et par sa propre gestion, à l'achat de deux cent soixante-quinze tableaux d'artistes contemporains, principalement français. Ayant fui la révolution en 1918, il est mort en exil à Nice. Ses précieux tableaux, nationalisés et regroupés par Lénine dans le palais du collectionneur transformé en *musée de peinture*

¹ dont les collections, contrairement à ce qu'on a peut-être écrit sur ce site, ont été transférées non à Lyon, mais au Musée de l'Europe et de la Méditerranée de Marseille. Espérons que l'absurde classification structuraliste qui rendait les objets exposés incompréhensibles a été abandonnée !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

moderne occidentale (1919) puis transférés dans le palais Morozov promu *musée d'État de l'Art moderne occidental* (1929) avant d'être dénoncés comme « formalistes » seront finalement dispersés par Staline entre le *musée Pouchkine* à Moscou et celui de *L'Ermitage* à Leningrad (1948). C'est à ces deux sources qu'ont été puisées les cent trente « *Icônes de l'art moderne* » de l'exposition du Bois de Boulogne.

Cent trente œuvres, ce n'est pas énorme pour une grande exposition. Et pourtant, nous y avons passé près de deux heures et demie, trop las pour y demeurer plus longtemps, gardant l'impression que c'était trop peu et qu'il faudrait y retourner. D'où vient ce sentiment ? De la foule, si dense qu'on peine à approcher des tableaux, et qu'il faut se régler plus ou moins sur son rythme ? Mais c'est une situation fréquente, à laquelle on a fini par s'adapter. Des vastes dimensions du lieu ? Elles permettent de mieux mettre en valeur ce qui est montré, de développer les explications et citations bien choisies sur des panneaux de grandeur exceptionnelle et de développer une scénographie impressionnante, comme cette surprenante « cellule Picasso » qui reproduit un dispositif de Chtchoukine juxtaposant des peintures cubistes et des statues africaines². Mais il faut reconnaître que ce parcours qui s'étend sur trois niveaux (plus les terrasses) et qui se déroule en partie sur d'interminables escaliers roulants n'est pas de tout repos. Pourtant, la réponse est ailleurs : si les tableaux réunis par le grand collectionneur russe ne peuvent surprendre, parce qu'ils font partie d'un horizon culturel bien connu, on est étonné par la sûreté des choix de Chtchoukine. Et quoi qu'en ait pu penser une amie qui estime qu'il n'avait réuni que des pièces

2 Tentative d'explication assez naïve : si ce qu'on appelait alors « l'art nègre » a de toute évidence influencé le cubisme, il n'en donne pas la clé.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

de second choix, cette collection n'a rien à envier, du point de vue de sa qualité, à celles des grands musées français, à commencer par Orsay. On aurait voulu consacrer plus de temps à chacun de ces Monet, Degas, Gauguin, Matisse, Van Gogh, Puvis de Chavanne... et à les confronter au souvenir de ceux qu'on connaissait déjà. Le Témoin gaulois avoue être depuis longtemps rassasié de la peinture de Picasso, qu'il a tant aimée, peut-être par saturation, peut-être aussi parce que ce grand peintre entre enfin dans le purgatoire qui lui a été jusqu'ici épargné, car il semble que le reste du public ne s'attardait pas non plus dans ses salles. En revanche, il faudrait revoir les maîtres russes moins connus du grand public parisien, sinon par leur nom : les Malévitch, les Rodtchenko, les Larionov...

Entre Pigalle et Blanche, le musée de la vie Romantique n'a rien perdu de son charme ni Baudelaire de son venin. Le charme est d'abord celui d'un coin préservé de Paris, comme il en est beaucoup dans ce quartier du IX^e arrondissement, cette Nouvelle Athènes où tant de beaux hôtels se cachent derrière les façades grises, entre la place Pigalle et Notre Dame de Lorette, comme cet hôtel particulier du peintre Scheffer où le romantisme jette encore ses feux. Le venin suinte dans bon nombre des citations du poète, ici présenté pour son activité de critique d'art ; il est malheureusement rendu presque indécélable par le choix des caractères minuscules dans lesquelles on les a retranscrites (en noir sur rouge, pour les rendre plus illisibles), et de l'emplacement si bas qu'il obligeait un visiteur un peu plus grand que la moyenne actuelle de se plier en deux et de se mettre presque à genoux pour les déchiffrer. Depuis cette visite, gageons que ce vieux monsieur soigne ses courbatures ! Ajoutons, pour finir de jeter le nôtre, que l'intitulé de l'exposition – *L'œil de Baudelaire* – est sûrement

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

beaucoup trop ambitieux pour les moyens matériels dont on disposait. Ce n'est certes pas faute de compétence de ses initiateurs, comme en témoigne le remarquable dossier pédagogique qui figure sur [le site du musée](#).

Il n'en demeure pas moins que si les tableaux de Delacroix sont trop rares et généralement médiocres pour expliquer la passion jamais démentie du critique pour le peintre (les organisateurs y insistent beaucoup), on a plaisir à retrouver, sous forme de photographies et de lithographies de petit format les originaux des portraits qui ornaient jadis les livres d'histoire littéraire de l'enseignement secondaire, et même un magnifique daguerréotype représentant Balzac. Le pompeux intitulé des salles – *Les Phares – Le musée de l'amour – L'héroïsme de la vie moderne – Le Spleen de Paris* – promet trop pour ce que l'exposition peut tenir, mais enfin les belles collections de Daumier, de Nadar (le photographe et, ici, surtout le caricaturiste) et de Constantin Guys et quelques beaux Manet méritent le détour. Le Témoin gaulois croit même avoir découvert un étonnant Chazal, *Le Yucca gloriosa fleuri en 1844 dans le parc de Neuilly*, 1845. Mais peut-être l'avait-il seulement oublié ?

Voilà donc deux expositions aussi différentes que possible l'une de l'autre par l'édifice qui les accueille, l'un grandiose et moderne, l'autre intime et vieillot et par leur sujet. Pourtant, elles sont d'importance comparable, si l'on s'en tient au nombre d'œuvres présentées (cent trente et cent), et ont en commun d'illustrer le proverbe « *Qui trop embrasse mal étreint* », chacune à sa manière : dans la première, le visiteur est dépassé par ce qui lui est offert, dans la seconde, les organisateurs n'ont pas eu les moyens de leur ambition.

Lundi 2 janvier 2017

Quotient intellectuel

« *Nos enfants sont plus bêtes que nous et les leurs risquent bien d'être encore plus stupides.* »

(James Robert Flynn)

James R. Flynn sait de quoi il parle, puisque c'est un spécialiste. Le Témoin gaulois s'incline devant sa science, et lui présente ses condoléances, sans toutefois se sentir personnellement concerné par cette alarmante nouvelle, car il a l'impression que « *nos enfants* » sont ceux des spécialistes. Pour sa part, il observe que sa descendance (qui se réduit à un fils et deux petits-enfants, pas de quoi faire de statistiques !) et celle des petites gens de sa génération seraient plutôt plus intelligentes que nous, les non spécialistes, qui ne ne le sommes guère, il est vrai). Mais au fait de quoi parle-t-on ?

Seul un non spécialiste peut poser ce genre de question. Quand on a consacré une brillante carrière à mesurer l'intelligence moyenne de ses semblables, comme James R. Flynn, on sait de quoi on parle. Oyez plutôt le maître : « *N'oubliez jamais que l'intelligence est un muscle qu'il faut entretenir.* »¹ Le lecteur perplexe s'interroge : plus chanceux ou plus intelligent que les chirurgiens des XVIII^e et XIX^e siècles qui disséquaient en vain le cerveau à la recherche de l'âme, ce savant distingué aurait-il donc trouvé, à défaut, « *le muscle* » de l'intelligence sous son scalpel ? Lecteur, ton ignorance est grande : sache que le professeur Flynn ne dédaigne pas l'humour, et s'abaisse parfois à s'exprimer par images, en particulier quand il s'agit de secouer « *ces adolescents qui, plutôt que lire, préfèrent tuer des Martiens sur Internet.* » Car notre génial

1 [Pourquoi notre Q.I. est plus élevé que celui de nos ancêtres ?](#)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

chercheur, dont le plus grand titre de gloire est d'avoir donné son nom à « l'Effet Flynn » en démontrant que le QI augmentait régulièrement dans les pays industrialisés, est tombé de haut : ne voilà-t-il pas que ce même QI se met à baisser en Europe, et pas qu'un peu : de 3,8 points entre 1999 et 2009 dans un pays comme la France !

Mais est-ce tellement surprenant ? On a trouvé sans peine vingt explications, dont on ne retiendra ici que les plus convaincantes. Le Q.I. mesure des aptitudes à la maîtrise du langage (d'un certain niveau de langue, d'un certain milieu social), des mathématiques et des graphiques, aptitudes qui sont celles que nos sociétés ont privilégiées à un moment donné de leur histoire. Pour expliquer l'Effet Flynn, on a invoqué un ensemble de conditions physiques et sociales qui favoriseraient le développement de ces capacités : une meilleure hygiène, une meilleure nourriture, des sociétés jouissant d'une stabilité et d'une sécurité accrues (?), des métiers faisant de plus en plus appel aux facultés d'abstraction, enfin une scolarisation beaucoup plus longue et plus largement distribuée, l'école étant particulièrement exigeante en matière de langage, de logique et de mémoire, qui sont les véritables performances mesurées. On voit bien que dans une société plongée dans une crise aussi grave que l'Europe du XXI^e siècle naissant, les conditions physiques et sociales invoquées sont sérieusement compromises pour un grand nombre (on a observé que les enfants des chômeurs de longue durée sont de taille inférieure à leurs parents) ce à quoi la pollution industrielle ajoute ses effets mal connus, que la plupart des tâches qualifiées ont disparu dans un monde où l'on ne propose que des « petits boulots » et des emplois (en nombre limité) exigeant une très haute qualification, et que l'immigration massive de populations analphabètes ou de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

cultures très différents, source de richesse dans une économie dynamique, complique singulièrement la tâche de l'école jusqu'à la rendre presque impossible dans certains contextes. Mais avant d'expliquer, il serait de bonne méthode de vérifier et de comprendre ce que tout cela signifie.

Première remarque : Si vous cherchez à vous informer sur le Web, en éliminant bien sûr les blogs fantaisistes et les sites racistes (éventuellement maquillés en « laïques ! »), vous serez surpris à la fois par le buzz que cette question déchaîne et la légèreté avec laquelle elle est traitée. La revue écossaise de psychologie *Intelligence* n'a-t-elle pas annoncé en 2013 que le Q.I. occidental avait baissé de 14 points depuis la fin du XIX^e siècle ? Nombre de journaux ont repris cette « information ». En fait, l'article en question², *Were the Victorians cleverer than us? The decline in general intelligence estimated from a meta-analysis of the slowing of simple reaction time* est parti du temps de réaction aux tests, et de l'hypothèse « dysgénique » selon laquelle la qualité des gènes de notre espèce se détériorerait... À la même époque, rappelons que James R. Flynn expliquait doctement *Pourquoi notre Q.I. est plus élevé que celui de nos ancêtres* ! Mais laissons à leurs tâches ces scientifiques avides de considération et ces journalistes trop pressés et en quête d'articles sensationnels. Deuxième remarque : on trouve, sous la plume de nos spécialistes un constant glissement sémantique de Q.I., nombre qui mesure des capacités bien déterminées, à intelligence. Il est vrai que leur gadget rend compte de l'intelligence humaine, mais à l'exclusion... de l'imagination, de la créativité, de l'habileté manuelle, du sens pratique et de la capacité d'établir un contact avec ses semblables, voire à les manipuler

2 [Intelligence - Volume 41, Issue 6, November–December 2013, Pages 843 – 850 - The Flynn Effect Re-Evaluated](#)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

pour le meilleur ou pour le pire, en faisant régner entre eux l'harmonie ou la zizanie, etc. Excusez du peu !

Il n'est pas question de mettre ici en doute la compétence de James R. Flynn et des psychologues qui lui emboîtent le pas ou le combattent, ni de leur contester un Q.I. certainement élevé. Mais on n'est pas spécialiste sans porter des œillères qui cachent tout ce qui pourrait vous distraire du chemin à parcourir. On voudrait simplement demander si l'intelligence, fonction que nous reconnaissons tous comme évidente, ne nous pose pas de faux problèmes, comme jadis le feu aux chimistes³ : ni l'un ni l'autre ne seraient alors une substance ou une opération mesurables, mais l'apparence – sensible dans le premier cas, abstraite dans le second – de phénomènes complexes qu'on ne peut analyser et comprendre que séparément.

Lundi 9 janvier 2017

3 Voir Gaston Bachelard, *Psychanalyse du feu* (1938, *Folio, Essais*)

Doubrovsky, page 130

« *Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la Nuit,
Nous cherchons notre passage
Dans le Ciel où rien ne luit.* »

Le Père Noël ayant pris les traits aimables de Jovita Gerheim-Noronha, spécialiste distinguée de l'autofiction, l'a présenté au Témoin gaulois sous les espèces d'*Un homme de passage*¹. Il lui avait suffi de dire qu'il ne connaissait cet auteur que de seconde main, et pour ses théories littéraires ! Tels sont les privilèges de l'âge, on vous gâte comme un petit enfant. Puis il se souvint d'avoir épluché *Pourquoi la Nouvelle Critique*, mais il en avait oublié le contenu : c'était il y a si longtemps... Reprenant un précédent contestable, il cède à l'impatience de parler d'un livre en cours de lecture : page 130, il en reste plus de 400 à parcourir !

Avant même d'ouvrir le livre, on peut se poser quelques questions. D'abord, à propos du titre en forme de pléonasmе ou, si l'on veut, de cliché ; il évoque cette *Chanson des Gardes suisses, 1793* placée par Céline en épigraphe de *Voyage au bout de la nuit*, qui reprend elle-même sur le mode tragique un lieu commun mille fois ressassé dans les proverbes et la littérature. Mais il est beaucoup de gens, le nez sur le guidon, qui n'aperçoivent qu'au dernier moment la trappe qui les attend au bout de la course. Ensuite, sur la catégorie « roman » dans laquelle Grasset a mis cette autofiction. L'éditeur ne reconnaîtrait-il pas l'innovation apportée par son auteur dans la classification des ouvrages littéraires ? Naguère on croyait pouvoir distinguer la biographie

1 *Un homme de passage*, roman (Serge Doubrovsky, Grasset, 2011)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

(récit de la vie d'un personnage écrit par un témoin ou un chercheur), de l'autobiographie (récit d'une vie écrit par celle ou celui qui l'a vécue), et des mémoires (où le témoin ou l'acteur d'événements qu'il juge importants écrit son récit au service de l'histoire). L'universitaire Philippe Lejeune et son école ont approfondi le sujet. Doubrovsky, pour caractériser le texte autobiographique qu'il publie en 1977, *Le Fils*, le nomme *autofiction*, parce qu'il oppose au pacte autobiographique² ce qu'on a appelé de façon quelque peu pédante le « pacte oxymorique »³, un jeu ambigu et paradoxal entre témoignage et fiction, se réservant de mettre les moyens narratifs de la fiction et ses inventions au service d'un récit de vie. Sans vouloir porter de jugement sur ces distinguos qui font le bonheur des cercles littéraires, on observera qu'aucun témoignage, quelle que soit la volonté de son auteur, n'est exempt de fiction, ne serait-ce que parce que la mémoire ne garde pas des images immuables des êtres, des lieux et des événements, mais les retravaille jusqu'à ce qu'elles se figent plus ou moins dans des versions qui peuvent être fort éloignées de l'expérience réellement vécue. Et puis il y a la pose : l'auteur est obligé de choisir une posture et l'imposture n'est jamais loin, soit qu'il cache certains épisodes de sa vie, soit qu'il en invente de flatteurs. La réponse de la critique à cette stratégie mériterait d'être étudiée : quand Jean-Jacques Rousseau écrit « *Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.* » on ne met pas en doute l'aveu qu'il fait ensuite du plaisir qu'il aurait

2 « *Pour qu'il y ait une autobiographie, il faut que l'auteur passe avec ses lecteurs un pacte, un contrat, qu'il leur raconte sa vie en détail, et rien que sa vie.* » (Philippe Lejeune)

3 [*L'Autofiction. Essai sur la fictionnalisation de soi en littérature*](#) (Vincent Colonna, thèse dirigée par Gérard Genette, 1989)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

éprouvé à recevoir une fessée de sa maîtresse, ni le fait qu'il n'a jamais osé le demander (voire !) mais on le suspecte de mensonge quand il dit avoir abandonné ses enfants à leur naissance... On observera aussi que la plupart des auteurs de récits de vie se préoccupent beaucoup de la forme dans laquelle ils écrivent et que les plus talentueux forgent une écriture innovante, en particulier dans les Mémoires : voir par exemple le cardinal de Retz, Saint-Simon et Chateaubriand.

Mais il est temps d'en venir au texte même de Doubrovsky. Dès la première page, le lecteur est surpris (à moins que l'écrivain y ait déjà eu recours dans ses œuvres précédentes) par un procédé typographique curieux : cela ressemble à un alignement du texte à droite, mais entre les mots sont ménagés des espaces irréguliers qu'aucun traitement de texte ne pourrait produire. Cela donne :

**je n'en peux plus
je ne sais plus par où commencer
il faut me préparer à vider les lieux**

Dès la troisième page, on revient à la bonne vieille « justification » après une reprise en milieu de ligne. Le procédé reviendra souvent, de façon irrégulière, sans que, semble-t-il, le sens l'exige ou l'appelle. Il s'agit plutôt de créer un rythme : avouons qu'on s'en lasse, et que l'on a hâte à sortir de ces tunnels oppressants ; mais c'est peut-être, après tout, l'effet recherché ? Un autre procédé, qui amuse d'abord, lasse bientôt par sa facilité et sa prévisibilité, est de rebondir d'un mot à un autre de forme proche :

**des jours des semaines
oppressants que ça dure peux plus endurer**

ou encore : **me taille m'entaille de mon propre gré**

où dans le contexte, se tailler a le sens argotique de s'en aller, tandis que « m'entaille » renvoie à l'image précédente de la castration :

il faut que je me mutile

que je me châtre de l'enseignement

Dieu merci, le style de Doubrovsky ne se réduit pas à ces jeux un peu puérils. Il se caractérise par la richesse et la précision du lexique, le débit torrentiel de la phrase, la souplesse d'une langue aussi apte à brosser de vastes paysages qu'à raconter des histoires cocasses ou coquines, évoquer le deuil et le chagrin ou chanter l'amour paternel. Tout cela pour rapporter une histoire qui n'offre pas grand intérêt au départ : un vieil universitaire prend sa retraite à soixante-dix-huit ans, et le tri et l'emballage des effets dont il ne veut pas se séparer, dans son déménagement d'Amérique en France, sert de canevas au récit de sa vie, par bribes qui viennent dans un désordre apparent, au hasard des lettres et documents qu'il découvre dans ses cartons, et non sans redites. Quoi de plus banal que la vie d'un enseignant ? Nous entrons à l'école à trois ou (à l'époque) à six ans, pour n'en sortir qu'entre soixante et quatre-vingts ans, ou jamais, sans avoir jamais connu rien d'autre ! Mais « *Tout homme porte en soi la forme entière de l'humaine condition* », disait Montaigne, et toute existence connaît des crises révélatrices de son temps. Comme d'autres universitaires anglo-saxons de la même époque (Lodge, Philip Roth) il témoigne de l'obsession sexuelle que semble avoir déclenchée dans son milieu la « libération des mœurs » dans les années soixante et dont il reste inconsolé, s'étonnant naïvement à quarante ans qu'une étudiante lui fasse remarquer qu'il est trop vieux, et qu'une autre, trente ans plus tard, lui fasse observer qu'il a un an de plus que son grand-père. Mais l'expérience décisive de sa vie est la peur et l'humiliation ressenties au temps de la persécution nazie par ce

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

« juif laïque » : elle conditionne sa vocation et son besoin toujours renouvelé d'être aimé.

Page 130, tout semble être déjà dit. Alors, pourquoi continuer ? Parce que le récit, le personnage et le ton vous entraînent. Et parce qu'à chaque instant surgit l'imprévu. On vient d'apprendre à cet endroit que le « *journaliste d'investigation* » Jacques Derogy, dont il a déjà été question dans le roman, était presque son frère, petit-fils d'un oncle qui « *a fait la charge des cuirassiers de Reischoffen en 1870* » et dont le rejeton (sauf erreur) prit le relais du rôle paternel à la mort prématurée du père de Doubrovsky. Ce même Derogy, qui emmena le Témoin gaulois dans un de ses reportages pour le premier journal *Libération* ! Décidément, le monde est petit !

Lundi 16 janvier 2017

Vous avez dit élites ?

« Dès que quelqu'un me parle d'élites, je sais
que je me trouve en présence d'un crétin. »

(Emil Michel Cioran, *Cahiers* 1957-1972)

- Citation boomerang ! Car enfin, Témoin gaulois, tu es, je crois de ces crétins qui emploient souvent ce mot ?
- En effet, et une rapide recherche à l'aide de mon navigateur me l'a révélé, à ma grande surprise. Mais le jugement de Cioran m'a plu parce que j'ai pensé spontanément à la « classe politique » dont les membres se rangent volontiers dans cette catégorie, y compris cette partie d'elle-même qu'on dit populiste et qui dénonce « les élites », à seule fin de se hisser au pouvoir en flattant la masse des mécontents. Appliqué à cette aristocratie manipulatrice, je mets toujours le mot entre guillemets. Mais il n'est pas plus tabou que tout autre, il s'agit de l'employer à bon escient.

Voyons d'abord la définition, et plutôt que de paraphraser *Wikipédia*, contentons-nous de citer non pas celle que propose cette excellente encyclopédie, mais celle qu'offre sa rubrique étymologique : « *Le terme élite vient du participe passé electus du verbe latin eligere, signifiant extraire, choisir. L'élite est ainsi formée de ceux qui se choisissent ou sont choisis. D'où l'idée connexe de supériorité puisque ce qu'on choisit, c'est ce qu'il y a de meilleur. On retrouve ainsi la relation entre élitisme et aristocratie, terme venant du grec aristoï, les meilleurs.* » À moins d'affirmer que tous les hommes sont égaux non seulement en droit, mais en fait et sur tous les plans, ce qui n'est guère soutenable, il faut bien reconnaître que dans chaque domaine, certains seulement excellent, et forment une élite, en ce sens

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

qu'ils sont meilleurs que la plupart. Partant de son propre exemple et de ce qu'il observe autour de lui, le Témoin gaulois serait tenté de dire que la plupart, comme lui-même, n'excellent au contraire en rien. Mais de même qu'on parle de tireurs d'élite ou de troupes d'élite, les champions constituent une élite sportive, les chercheurs une élite intellectuelle, les grands créateurs une élite artistique, etc. de même qu'on peut qualifier d'élite ouvrière cette fraction la plus consciente, la plus instruite et la plus active sur le plan social et politique. Mais que ceux qui n'excellent que dans l'accaparement du pouvoir et des richesses se considèrent comme une élite, prête à rire ou, selon l'humeur, à s'indigner.

Et d'abord, qu'est-ce que cette « classe politique » ? Ce concept est issu de théories « élitistes »¹ qui ont été développées à la fin du XIX^e siècle par des sociologues (Gaetano Mosca, Vilfredo Pareto, Robert Michels), selon lesquelles toute société politique, quelle que soit sa forme, subit la domination affichée (aristocratie) ou occulte (démocratie) d'une minorité, d'ailleurs changeante, formant une élite, composée de ceux qui sont considérés comme « les meilleurs ». Ainsi, il n'y aurait en réalité qu'une minorité qui gouvernerait les affaires de la cité, le reste des citoyens n'ayant, au mieux, que l'illusion d'y participer. Aujourd'hui, pour les médias, « la classe politique » est l'ensemble des élus ou éligibles, soit quelques milliers d'individus, parmi lesquels une faible proportion de femmes (26,9% des députés pour 40% de candidates, 22,83% des sénateurs) et des milieux très fermés dont ils proviennent. Aux deux assemblées législatives il faut ajouter le parlement européen, les conseils régionaux, les conseils généraux, sans

1 À ne pas confondre avec « l'élitisme républicain » selon lequel, à partir de la Troisième République, l'école a pour tâche de reconnaître les meilleurs élèves, quelle que soit leur origine et d'assurer leur promotion sociale.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

oublier des institutions comme le conseil constitutionnel, la cour des comptes qui étend surnoisement son pouvoir, une foule de commissions et de « sages » désignés par le prince, enfin les maires des villes grandes et moyennes, la plupart des élus des 35 287 communes (un record !) n'appartenant pas vraiment à la classe politique. Notons que la moitié des parlementaires cumulent un ou plusieurs mandats (autre record). Sur le plan sociologique, la classe politique se recrute dans un milieu restreint, de plus en plus fermé, de plus en plus héréditaire. Les professions d'origine de nos députés et sénateurs en donnent une idée :

Assemblée nationale		Sénat	
fonction publique	23,30%	Fonctionnaires enseignants	26,40% 25,3%
cadres	12,70%	2 Ingénieurs , 14 cadres , 3 employés, 1 retraité 2 permanents politiques	24,20%
retraités	9,60%	Retraités 10% non comptabilisés	
avocats, juristes, magistrats	9,60%	prof. ^{ons} juridiques t libérales	12,10%
médecins	5,10%	Professions médicales	7,70%
Chefs d'entreprise	4,70%		
ingénieurs	2,30%		
consultants	2,10%		
agriculteurs	2,10%	Professions agricoles	1,10%
comptables	1,20%		
journalistes	1,20%		
commerçants	0,70%	Commerce et industrie	1,10%

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Non renseigné	5,70%		
autres	19,70%	autres secteurs	2,20%

(d'après les sites de l'Assemblée nationale et du Sénat)

Selon l'INSEE, les ouvriers représentent 24 % des salariés et les employés 29 %, or le Sénat compte un ouvrier et huit employés, et l'Assemblée nationale un ouvrier (technicien dont la femme dirige ou dirigeait l'exploitation agricole !). Ces catégories sont durement touchées par le chômage : on ne compte pas de chômeurs parmi nos parlementaires². Et presque pas d'artisans et de commerçants. Encore les professions déclarées ne sont-elles souvent qu'un lointain souvenir : on entre tôt en politique, et pour les nombreux politiciens formés par ces fameuses « grandes écoles » que personne ne connaît hors de l'hexagone, le choix d'un parti ne résulte le plus souvent que du hasard, rarement d'une vraie conviction. Telle est cette « classe politique », non pas une classe au sens marxiste du mot, mais un petit groupe très éloigné de représenter la société française, ignorant tout des problèmes des entreprises, des travailleurs et des chômeurs (c'est devenu un jeu de demander à ces princes le prix d'une baguette de pain et d'un ticket de métro), dévoué aux puissances d'argent qui financent leurs très coûteuses campagnes électorales, dont le principal titre de gloire est de se croire une « élite » parce qu'ils sont élus, et dont le principal souci est de se maintenir en place en flattant par de belles promesses le troupeau qu'ils tondent.

² Les députés ont tellement horreur du chômage qu'ils ont prévu des indemnités importantes, mais financées par leurs cotisations, pour leurs collègues non réélus qui se retrouveraient sans travail.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Reste à dénoncer le tour de passe-passe par lequel, en jouant sur les deux sens du mot « élite », l'extrême droite parvient à capter les voix des victimes des profondes et inévitables transformations qui bouleversent le monde depuis près d'un demi-siècle : décolonisation, mondialisation, déplacement de l'industrie des pays où elle est née – Europe et USA – vers les pays « en voie de développement » (Asie surtout), redistribution correspondante des richesses, développement d'un capitalisme sauvage dont les bénéfiques sont dérobés à la collectivité dans des paradis fiscaux, paupérisation et asservissement des classes moyenne et populaire des pays dits « riches ». Ces bouleversements obligent, pour être entendus, des états-nations vieux de deux siècles au maximum et désormais incapables de faire face aux défis des vastes empires qui luttent pour dominer la planète, à se regrouper pour constituer de vastes ensembles comme l'Europe. Puisant ses électeurs parmi ceux qui ont le plus de raisons d'être mécontents, le F.N. présente des candidats plus jeunes que ceux des autres partis, et parmi lesquels commerçants, employés, ouvriers et artisans sont beaucoup mieux représentés. Il désigne à la vindicte publique « les élites », confondant à dessein les moins défavorisés, en particulier ceux qui détiennent peu ou prou de savoir, intellectuels et artistes, les privilégiés, et la « classe politique ». Pourtant le Front National reste la boutique – *la petite boutique des horreurs* – fondée par Jean-Marie Le Pen et gouvernée par droit d'héritage par une famille d'ailleurs passablement désunie et en désaccord sur presque tout, n'ayant en commun que son fonds de commerce et son fiel, hérités du fondateur. Cette famille, où l'on a cessé de travailler depuis deux générations, et où l'on est juriste sans avoir vraiment exercé (Jean-Marie et l'avocate Marine) ou même sans avoir terminé ses études (Marion, élue à vingt-deux ans), appartient typiquement à la « classe politique » et aspire

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

ardemment à recruter des candidats qui en proviennent pour atteindre la respectabilité chère à la bourgeoisie. Sans véritable programme, elle vit du racisme et de la xénophobie, faisant des immigrés les boucs émissaires destinés à expier nos frustrations, applaudit Trump, dont le premier acte a été de rayer d'un trait de plume l'ébauche de sécurité sociale arrachée par Obama en huit ans de lutte, et est incapable de définir une politique cohérente sur l'Europe, autre responsable désignée de nos maux, mais que les difficultés du Brexit n'engagent plus tellement à quitter.

« *Donner un sens plus pur aux mots de la tribu* »³ disait un poète qui appartenait à l'élite de son temps. Ce ne peut être exclusivement la tâche de l'écrivain et de l'enseignant. Peut-être devrait-on commencer par là en politique, où la langue de bois et les mots creux l'emportent sur la nécessaire réflexion, si l'on veut ouvrir des perspectives moins sinistres que celles qui nous sont offertes aujourd'hui.

Lundi 23 janvier 2017



3 Mallarmé, *Le Tombeau d'Edgar Poe*

Trains

« *La seule ligne que je connaisse, c'est celle de chemin de fer.* »

(Albert Londres)

Nous avons pris jeudi dernier, à la gare Saint-Lazare, le train de Versailles Rive-Droite. Il fallait profiter du redoux pour rendre une visite longtemps différée à un vieil ami. Heureusement, c'est moins pénible en début d'après-midi qu'au petit matin, quand les travailleurs-travailleuses se pressent pour rejoindre leur poste : les wagons sont presque vides, et surtout, ils ont eu le temps de chauffer...

Bien que rebaptisés Transiliens, ces vieux trains – modèle Z 6400 datant de 1976, merci *Wikipédia* ! – évoquent irrésistiblement pour le vieux bonhomme que je suis le faux train à vapeur du Jardin d'Acclimatation des années 1940. C'est une de ces ressemblances que je suis seul à percevoir, qui échapperont à tous ceux qui ont connu ce dernier, mais dont je puis rendre compte : c'est leur aspect absolument désuet qui pour moi les unit. Je ne parle pas de l'imposant circuit¹ (2 600 mètres de voie étroite) qui traverse le Bois de Boulogne, plates-formes roulantes garnies de sièges en plein air tirées par une pseudo locomotive façon Far West. Ce train miniature permet de rejoindre, à partir de la Porte Maillot, l'ancien zoo où l'on exposa aussi, de 1877 à 1912, des « sauvages » déportés à cet effet de nos colonies. La dernière et la plus belle de ces exhibitions eut lieu en un temps pas si lointain

¹ créé en 1876, soit seize ans après l'ouverture du Jardin d'acclimatation et tiré par des poneys, il a bravement suivi le progrès : la traction a été alternativement assurée par des moteurs à explosion Renault ou électriques, formule retenue de nos jours, jugée plus écologique.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

pour moi, c'était à l'Exposition coloniale de 1931. Animaux, « indigènes » et plantes exotiques y côtoyaient des manèges pour enfants, qui ont heureusement fini par remplacer les deux premières attractions. Pour arriver au train dont je parle, on parcourait la galerie des glaces (déformantes), puis on passait devant de grandes volières pleines d'oiseaux étranges comme les paons, qui provoquaient en nous un émerveillement que le poète Guillaume Apollinaire avait exprimé trente ans plus tôt dans *Le Bestiaire ou cortège d'Orphée* :

*« En faisant la roue, cet oiseau,
Dont le pennage traîne à terre,
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière. »*

Mais je ne l'ai su que longtemps après. Passées les cages aux singes, on arrivait à l'un des clous de la visite. C'était la réplique exacte d'un chemin de fer de l'époque, à la taille d'enfants de trois à six ou sept ans, avec locomotive à vapeur et wagons en bois, dont les compartiments étroits étaient fermés de l'extérieur par les parents : le circuit, qui traversait pelouses et forêts faisait bien 200 mètres, mais on le parcourait, je crois, plusieurs fois, et cela suffisait, en ces temps naïfs, à procurer l'ivresse d'un grand voyage...

Apollinaire, décidément amoureux du chemin de fer, l'évoque dans *Le Voyageur (Alcools)* en des termes incompréhensibles pour qui n'a pas connu ceux de son temps :

*« Te souviens-tu du long orphelinat des gares
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Et vomissaient la nuit le soleil des journées

[...]

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres

[...]

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant

Contre le mont passèrent des ombres vivaces

De profil ou soudain tournant leurs vagues faces

Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire

Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement

Et ces ombres barbues pleuraient humainement

En glissant pas à pas sur la montagne claire »

Les wagons étaient divisés en compartiments, ne communiquant pas entre eux, de 3^e classe (8 places sur banquettes en bois), de 2^e (4 places, coussins) et de 1^{ère} (idem, plus fanfreluches, très cher, mais on y était entre soi). Chaque compartiment disposait de trois fenêtres : celle de la portière plus une de part et d'autre. De nuit, les voyageurs qui étaient placés près de la portière pouvaient voir le train en ombres chinoises sur le paysage nocturne : l'ombre de leur tête était précédée de celle du montant de la fenêtre, semblable à une lance. Le jour, on avait le plaisir d'être barbouillé de fumée si on se penchait à la portière, comme j'adorais le faire, avec en prime des escarbilles qui vous brûlaient les yeux. Bien sûr, le transilien de la ligne L n'a pas tous ces charmes. Ses automotrices sont des wagons « monospaces », sans cloisons intérieures, avec de larges baies ouvertes sur le paysage extérieur et des coussins colorés vite souillés de taches et noircis par les baskets ou les souliers des voyageurs malappris qui s'y

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

vautrent aux heures creuses. Mais les modèles plus récents l'ont rendu vieillot, et puis il roule sans hâte sur une ligne bientôt réduite à deux voies souvent serrées entre de hauts talus herbeux qui vous donnent l'impression de traverser une campagne depuis longtemps macadamisée. Enfin, il s'arrête à chaque gare ou presque, desservant des banlieues aux noms aussi arborés que « *fluviales* » comme disait Proust, et à coup sûr « *poétiques* », car la toponymie garde l'histoire des lieux : Clichy Levallois, Asnières, Bécon les Bruyères, Courbevoie, La Défense, Puteaux, Suresnes, Saint-Cloud, Sèvres Ville d'Avray, Chaville, Viroflay... – jusqu'à Versailles, cité provinciale, avec sa gare construite en 1931 – donnant l'illusion que l'on a quitté Paris depuis longtemps.

L'automobile et à un moindre degré, la bicyclette, nous ont révélé jadis la proximité de lieux qui nous paraissaient appartenir à des mondes différents. L'avion nie l'espace en le dévorant. Seuls les chemins de fer, les bateaux qui y ajoutent un zeste d'aventure, et bien sûr la marche à pied, partout où elle peut encore être pratiquée, nous permettent d'arpenter l'espace, de le mesurer, c'est-à-dire de voyager.

Lundi 30 janvier 2017

Des hommes et des bêtes

*« Ylla fait le portrait des bêtes
le portrait d'autres êtres
qui vivent et meurent sur la même planète
que ceux qui se nomment eux-mêmes les hommes »*

(Jacques Prévert)

Quand on atteint mon âge avancé, on est tenté de se moquer des dernières modes surgies dans le milieu intellectuel et auxquelles les médias donnent une résonance sans précédent. Pourtant, il faut écarter cette tentation sénile : en remettant en cause des façons de penser immémoriales, elles apportent aussi des informations nouvelles et donnent toujours à réfléchir. C'est le cas du débat en cours sur les rapports de l'homme et de l'animal.

Jadis, la majorité des Français vivaient en contact étroit avec les animaux. Il n'y a pas si longtemps que l'humanité en tirait non seulement une partie de sa subsistance, comme aujourd'hui, mais aussi une force de travail essentielle, à la ville comme aux champs. La vie des hommes était pénible, la plupart des travaux valaient de grandes souffrances, comme le rappelle l'étymologie, et vous brisaient bien avant l'âge. Durs envers eux-mêmes, envers leurs femmes et leurs enfants associés dès le plus jeune âge à leurs tâches, ils n'étaient pas tendres avec leurs bêtes. La littérature ne manque pas de récits témoignant de la violence des charretiers et des cochers. Dans le monde paysan, aujourd'hui disparu, le travail était plus pénible encore, mais la vie sans doute moins stressante, alors c'était selon. Si l'homme (ou la femme) étaient cruels, les bêtes leur étaient livrées sans défense. Mon aïeul, qui mordait son âne quand il refusait d'obéir, était adoré de ses vaches, espèce peu

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

démonstrative, qui accouraient quand il traversait leur pré. Tel laboureur qui piquait ses bœufs jusqu'au sang dans l'ardeur du travail condamnait toute violence gratuite. Indifférent aux chats et aux chiens de la maison, il ne les nourrissait guère ni ne les caressait, mais ne leur aurait pas fait de mal. Aux enfants, en revanche, toutes les cruautés étaient permises : on ne les encourageait pas, mais on fermait les yeux. Mais enfin, si on était sans pitié avec les « nuisibles » tels que rats et renards et les chouettes et hiboux, oiseaux de mauvaise augure qu'on crucifiait aux portes des granges, on avait intérêt à bien traiter les animaux domestiques. Du moins jusqu'à leur nécessaire mise à mort. On pleurait parfois sur un vieux cheval ou un âne hors d'âge qu'il fallait bien livrer à l'équarrisseur, mais on était sans pitié quand il fallait tuer volailles et cochons, l'abattage des bovins étant en principe réservé aux bouchers. Au Morvan, la « Saint Cochon », nom que l'on donnait plaisamment au jour où l'on égorgeait le porc longuement engraisé était même une grande fête. Les enfants assistaient avec une vive curiosité, mais sans émotion, aux exécutions et y prêtaient la main : un jour, la queue du cochon que mon grand-père, âgé d'une dizaine d'années, tirait de toutes ses forces pour aider à maintenir la victime qui criait de peur autant que de douleur, lui resta dans la main ! En ville, les bouchers ont pratiqué les « tueries » sur la voie publique jusqu'au début du XIX^e siècle. Souvent les bêtes s'échappaient, poursuivies par leurs bourreaux, ce qui provoquait bien des accidents. Et au lycée, on nous demandait de disséquer des grenouilles vivantes, simplement anesthésiées à l'éther.

L'histoire des relations entre animaux et humains est un long tissu d'horreurs qui nous paraissent aujourd'hui insoutenables. Au point qu'on part en croisade pour qu'il soit mis fin à la souffrance

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

des animaux, en particulier dans l'élevage industriel et les abattoirs, où des traitements atroces leur sont infligés loin des yeux du public. Serions-nous devenus meilleurs ? Dans le même temps, les pays « avancés » participent allègrement au trafic mondial d'armes, si profitable, et à des conflits lointains qu'ils ne font qu'envenimer et prolonger, quand ils ne les provoquent pas, sans que les bonnes âmes s'en émeuvent. Paradoxe d'une société où les « défenseurs de la vie », c'est-à-dire des embryons, sont aussi de farouches défenseurs du libre commerce des armes et de la peine de mort, et où le nouveau chef de la nation la plus puissante entreprend de réhabiliter la torture ! Où les dirigeants européens lui font au nom de leurs principes la leçon sur le rejet des immigrés, tandis qu'ils s'évertuent à interdire aux mêmes l'accès à leur territoire en payant les pays de départ – Turquie et Libye – l'une hostile aux droits humains et qui utilise les immigrés comme moyen de chantage, l'autre en proie à l'anarchie, où les gardes-frontières se font passeurs et n'offre aux malheureux que mauvais traitements, humiliations, vols, viols et meurtres. Mais revenons à nos moutons, c'est le cas de le dire.

Plusieurs faits contribuent à cette nouvelle sensibilité à la cause animale. Les progrès de la science qui, bien sûr, ne nous permet plus d'ignorer que les animaux sont beaucoup plus proches de nous qu'on ne l'imaginait, et qui peine de plus en plus à dire ce qui est le propre de l'homme. Fini l'animal-machine de Descartes, le temps dont parle Boris Cyrulnik, neuropsychiatre et éthologue, alors étudiant en médecine : « *On devait disséquer des animaux vivants et quand on les fendait, ils criaient et le professeur de médecine ou de biologie nous disait : « N'ayez pas peur, c'est un réflexe [...] Quand votre vélo grince, est-ce qu'il souffre ?* » On ne peut plus nier, aujourd'hui, que les animaux que nous mangeons éprouvent comme nous le plaisir et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

la douleur, partagent nos émotions, peur ou joie, et pensent. Mais la principale raison est sans doute que leur souffrance nous est cachée, comme le décès de nos proches est dissimulé dans les hôpitaux, et les cimetières éloignés de nos maisons pour se réduire à des parterres de gazon où l'on sème les cendres des défunts après une crémation écologiquement coûteuse mais qui fait disparaître les aspects les plus hideux de la mort. La pensée de notre mort et celle de la souffrance des animaux nous sont insupportables parce qu'elles nous sont cachées, alors qu'elles nous jadis étaient familières, et la révélation exceptionnelle par des caméras cachées de certaines pratiques de l'élevage et de l'abattage industriels nous choquent à cause de leur rareté. La preuve en est que le spectacle quotidien des horreurs de la guerre se déroule sur les petits écrans à l'heure des repas des braves gens sans qu'ils lui prêtent la moindre attention. Ce qui n'est évidemment pas une raison pour ignorer le problème.

Quoi qu'il en soit, en effet, il n'est plus possible de déguster son foie gras ou de manger son bifteck sans se poser des questions, et tenter d'y apporter des réponses. La plus radicale est celle des végétaliens, qui refusent non seulement de consommer la chair des animaux mais tout produit d'origine animale, ce qui mettrait fin à l'élevage. Plus modérés, les végétariens tolèrent produits laitiers et œufs, mais refusent que les animaux qui les produisent soient traités comme une vulgaire matière première. Un mien neveu qui est, je crois, passé par ces deux options, s'est donné pour règle de ne manger que la chair d'êtres vivants qu'il estime suffisamment éloignés de notre espèce pour pouvoir les tuer lui-même ; en foi de quoi il élève des vers de farine, les congèle pour les anesthésier (?) et les jette dans la poêle à frire, rejoignant ainsi toute une école fort bruyante qui nous invite à satisfaire notre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

besoin de protéines animales en mangeant des insectes. D'autres, au lieu d'« élever la bête, nous fabriquent directement du bifteck en cultivant des cellules. Dans *Répliques*, la consternante émission matinale d'Alain Finkielkraut sur France Culture, dont je n'écoute d'ordinaire que l'excellent générique, mais qu'une panne d'oreiller m'a contraint à entendre, la « philosophe » Corine Pelluchon soutenait samedi dernier qu'il est urgent de réduire drastiquement notre consommation de viande, du fait de l'augmentation considérable de la population humaine. La même parlait « *des animaux qu'on nous a confiés* » ! Et qui donc, Grand Dieu ? S'agit-il de Toi, ô Éternel Sadique qui créa le monde ? Alors le terme est impropre : il faudrait dire « livrés » ; à moins que cette personne ne Te prenne pour un imbécile, qui ne verrait pas que les fils et filles d'Adam sont de sacrées brutes ? Quoi qu'il en soit, il me semble que sa proposition est la plus raisonnable car s'il s'agit de souffrance, il est probable que tous les vivants, insectes et végétaux, la partagent, même si l'apparition du système nerveux et un gros cerveau l'exacerbent. Moins de bêtes à abattre (par habitant), permettrait d'exercer un contrôle plus rigoureux sur l'élevage industriel et la violence exercée dans les abattoirs contre les ouvriers (organisation et rythme du travail) et les animaux (pratiques de tuerie), la première conditionnant largement l'autre, comme le montre un livre récent¹.

« *L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.* » disait Pascal. Pour moi, je me résigne à ma condition, sans honte ni fierté : bien d'autres animaux sont carnivores ! Mais il est vrai que nous les dépassons tous en cruauté, et qu'il faut tenter de corriger ce vice. Peut-être devrions-nous commencer par imiter ces chasseurs « primitifs » qui demandaient pardon aux

1 *Steak machine* (Geoffrey Le Guilcher, Éditions Goutte D'or, 2017)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

bêtes qu'ils s'apprêtaient à tuer ? Et songer que dans la plupart des langues, le mot « animal » n'existe pas : on y parle de chiens, de moutons, d'hommes : à chacun selon son espèce.

Lundi 6 février 2017

Un Huron sur *Facebook*

Le Témoin gaulois a fait deux incursions sur *Facebook* : la première il y a plusieurs années par curiosité, afin de voir ce que c'était et ne pas mourir idiot, puisque les réseaux sociaux ont pris une si grande importance qu'on ne peut les ignorer ; la seconde est en cours, pour trois raisons : tenter de mieux connaître les personnes qui visitent mon site, en inviter de nouvelles et savoir autrement que par les médias habituels de quoi est fait l'air du temps, et ce qui fait courir nos contemporains.

Le premier essai n'a duré, je crois, que quelques mois. Surpris par la quantité de renseignements indiscrets demandés au départ, j'ai décidé de jouer le jeu, n'ayant rien à cacher, et livré à des inconnus qui heureusement s'en moquent et à des firmes commerciales qui en attendent un profit appréciable (mais risquent fort d'être déçues) mon âge, ma scolarité, ma carrière, et mes goûts dans presque tous les domaines : on m'a seulement dispensé de « *Battre l'tambour avec mes parties génitales* », comme chantait naguère Georges Brassens, ce que j'aurais tout de même refusé. Bien qu'aujourd'hui je souhaite augmenter le nombre de mes lecteurs, car on écrit pour être lu, je ne rêverai jamais des *Trompettes de la Renommée*, même bien embouchées ; mais j'ai découvert avec amusement que *Facebook* n'est pas fessebouc, et se montre fort pudibond, à la manière puritaine « *Cachez ce sein que je ne saurais voir !* » bien que, victime de ses robots fort bêtes et à la vue basse, il laisse passer d'assez laides images qui se prétendent « coquines » et se montre absolument indifférent à ce qui est à mes yeux vraiment obscène, le racisme, le mépris ds faibles et la malhonnêteté intellectuelle. Mais sur ce dernier point, je constate sans vraiment condamner : on trouve sur *Facebook* ce qu'on

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

entend dans la rue et dans certaines conversations. Or on sait où conduit le mot terrible de Saint-Just, « *pas de liberté pour les ennemis de la liberté* » (lui-même y a laissé sa tête en 1794), mieux vaut laisser « aux ennemis de la liberté » la liberté de parole, tant que ses défenseurs ont le droit de leur répondre et de les combattre avec les armes de la raison. Il ne faut recourir à la force que dans les situations désespérées. La violence et la contrainte sont d'ordinaire l'apanage des pervers ou des crétins (ce sont souvent les mêmes), et leurs seuls arguments. Incité de façon pressante à choisir des « amis », je n'ai lancé d'invitations qu'à quelques personnes de ma connaissance, et eu deux surprises : il y a des pages *Facebook* énormément fréquentées, et sur telle invitation, par exemple, j'ai cru voir déferler tout le Brésil sur mon écran (pardon, mon « *mur* ») ; d'autre part, quelques personnes de ma connaissance que je n'avais pas songé à solliciter se sont présentées, que je n'avais aucune raison de refuser. Mais les amis des amis de mes amis n'étant pas forcément mes amis, je me suis cru obligé de répondre à ce qui me paraissait inacceptable, et aussi de déclarer « j'aime » aux messages qui me plaisaient effectivement, en maintenant un juste équilibre entre mes correspondants. Bref, cette page ouverte par curiosité s'est vite révélée chronophage, et je l'ai fermée avec un mot d'explication et d'excuse à mes « amis ».

En la rouvrant pour les raisons que j'ai indiquées, je me suis donc entouré de précautions. Mettant à profit toutes les ressources de « confidentialité » offertes par ce média, je me suis efforcé de verrouiller toute intrusion ailleurs que sur ma page d'accueil, faute de quoi l'invitation à lire ce site aurait immédiatement disparu, et j'en ai réservé l'accès à « *moi uniquement* », n'ayant pas l'intention d'y intervenir, à la suite de ma première expérience. J'ai également

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

refusé de recevoir en courriel ces « notifications » par lesquelles *Facebook* vous tient au courant de tout ce qui se passe sur votre site ou à son propos : il suffit de les trouver quand je le consulte. J'ai ainsi appris que six correspondants avaient porté sur ma page le même jugement, que je cite de mémoire : « *je ne connais pas ces gens et ne m'y intéresse pas.* » Il était précédé dans tous les cas d'une injonction émanant d'un obscur gourou (j'ai failli le qualifier de « débile », mais cela va de soi) : « *je vous interdis de lire ces textes* ». Pour ne pas leur créer d'ennuis, je les ai retirés de la liste de mes « amis », en espérant qu'ils ont conservé l'adresse ou le nom du site pour avoir accès à autre chose que des sornettes. En ce qui concerne justement le recrutement d'amis, j'ai eu la surprise, cette fois, de recevoir beaucoup d'invitations de personnes qui me sont inconnues. J'accepte systématiquement, ne refusant ou retirant ultérieurement que les messages commerciaux, nombreux, qui se cachent sous des noms propres (ma page est publicitaire, c'est vrai, mais nullement commerciale) et celles que je trouve de mauvais goût, sans regarder aux opinions et croyances. Je me suis demandé, au vu de la richesse et de la diversité de ce qui s'inscrit sur mon « *mur* » si les sociologues s'étaient intéressés aux réseaux sociaux. Google a répondu : « *Environ 412 000 résultats (0,64 secondes)* » et à la même question sur *Facebook* « *Environ 4 040 000 résultats (0,68 secondes)* » : comprenez qui pourra ! N'étant pas sociologue, je me contenterai de constater la diversité des motivations des habitués de *Facebook* : outre les commerçants (parmi lesquels je range les marchands de « spiritualité » et autres gourous) et celles et ceux qui ne consacrent leur page qu'à publier leur autoportrait, se manifestent d'insondables solitudes qui cherchent un substitut à une relation humaine véritable, phénomène que j'ai jadis connu comme formateur, bien avant l'apparition d'Internet, quand les premières machines ne

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

permettaient guère que de programmer, et que certains stagiaires s'enfermaient dans le dialogue avec la machine, prolongeant souvent le tête à tête fort avant dans la nuit. À l'opposé, et surtout chez les jeunes, *Facebook* est un lieu festif, ou plutôt une scène qui permet de partager et de célébrer le bonheur d'être ensemble, et un hédonisme truculent et tapageur qui rappelle sur une grande échelle et dépasse ce que n'ont connu que des milieux privilégiés dans les Années Folles. Et puis on trouve, bien sûr, des cercles politiques où l'on rivalise de drôlerie à propos de l'actualité, mais d'où la réflexion sérieuse est presque absente : sans doute parce que le média ne s'y prête pas. Enfin, et c'est une bonne surprise, beaucoup de pages témoignent d'une vraie créativité, qu'il s'agisse de textes ou d'images.

C'est cette diversité et cette richesse que je regrette d'avoir mis sous le boisseau, par crainte que mes lecteurs s'imaginent que tout ce qu'on s'écrit sur mon mur est approuvé par le Témoin gaulois, mais peut-être suffirait-il de le dire. À voir. Quant au résultat de cette publication sur l'audience de ce site, il est trop tôt pour l'évaluer : j'en rendrai compte ultérieurement dans quelque *notule*.

Lundi 13 février 2017



Repentance ou décolonisation ?

Macron a voulu plaire à ses interlocuteurs algériens : son défaut est de vouloir être aimé par tout le monde, ce qui est impossible en politique. Pourtant, il est sûrement sincère quand il veut tourner la page des vieilles haines recuites, et quand il condamne la colonisation, en quoi il se démarque franchement et courageusement de la droite. À gauche, on ne peut qu'approuver. Mais il embrouille à nouveau les choses en parlant de « crime contre l'humanité », ce qui est un navrant anachronisme.

Rappelons que le tribunal de Nuremberg a défini ce concept en 1945 seulement ! Vue d'Europe, du XVII^e siècle à la première moitié du XX^e, l'entreprise coloniale mêlait étroitement le goût de l'aventure, la recherche du profit, le désir sincère de convertir les « indigènes » au christianisme et, à partir du XX^e, celui de leur apporter « les bienfaits de la civilisation » (sic) ; s'y mêlaient la compétition entre puissances coloniales et l'orgueil national. Certains de ses acteurs ont pu représenter l'une de ces motivations à l'état pur, mais en vérité elles coexistaient sans problème dans la plupart des têtes. Ce paradoxe, difficile à saisir aujourd'hui, était rendu possible par la certitude de l'immense supériorité des « blancs » (que mieux vaudrait appeler « roses ») sur les « noirs », les « bruns », les « rouges » et les « jaunes » que la science de l'époque répartissait en quatre ou cinq « races » qu'elle subdivisait en dizaines de « rameaux ». L'école diffusait avec ardeur ce « savoir », ou plutôt cette idéologie, relayée par la presse enfantine et les journaux pour la jeunesse. C'est encore dans ce bain culturel que la génération du Témoin gaulois fut élevée. Combien de jeunes, alors, ont rêvé, au moins fugitivement, de l'aventure coloniale ? À l'âge de quinze ans, et sous l'influence

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

d'un ami de mon âge, je me suis pris à vouloir exercer le métier d'enseignant, auquel je me suis destiné depuis toujours, aux colonies. Il me semblait que j'y serais deux fois plus utile. Nous sommes allés ensemble au *Bureau universitaire de statistiques*, le centre d'orientation de l'époque – c'était place Saint-Michel – car la classe de Troisième était et demeure une de celles où l'on fait des choix décisifs. On nous a remis une belle brochure dont l'illustration de couverture représentait le départ en croisade de Saint-Louis. Le titre en était : *L'Aventure coloniale est terminée*. Et le texte expliquait que « La France d'Outre-Mer » avait besoin de cadres de haut niveau et de techniciens qualifiés, et de rien d'autre. Ainsi, cinq ans avant Dien Bien Phu et le commencement de la décolonisation par Mendès-France en 1954, l'administration était, dès 1949, parfaitement consciente de la situation et préparait les jeunes aux changements inévitables. Bien sûr, les hommes politiques savaient aussi quel tournant prenait l'Histoire, et c'est seulement par paresse et par lâcheté qu'ils ont retardé notre retrait, laissant la tâche à de Gaulle. Honte à Mollet le bien nommé et à ses semblables qui ont prolongé par leur veulerie notre dernière guerre coloniale ! Mon ami, après une formation de technicien agricole, a réalisé son rêve et contracté un mariage mystique et charnel avec l'Afrique, où il a formé des générations d'agriculteurs et fait des enfants métis magnifiques et bien dans leur peau. Mais il est vrai que nous n'avons jamais été contaminés par l'idéologie raciste et que nous n'avions pour but que de servir : quelles que soient les insuffisances de nos prétendues démocraties, les traditions familiales peuvent très bien s'y opposer aux croyances que la religion cherche à imposer, et à l'idéologie dominante de l'État.

La colonisation, ce fut aussi cela, le fait d'enseignants, de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

médecins, d'ingénieurs, de missionnaires, de soldats même, qui voulaient bien faire, comme le maréchal Lyautey qui s'efforça de préserver les institutions et la culture marocaines. Mais l'arbre ne doit pas cacher la forêt. Coloniser, c'est envahir et soumettre, ce qui ne va pas sans guerres¹ (qui sont, pour reprendre une expression arabe, « les mères de tous les crimes »), prolongées par le pillage, les exactions puis la spoliation : après le « royaume arabe » seulement rêvé par Napoléon III, on a fait de l'Algérie une « colonie de peuplement » en exterminant ou clochardisant les possesseurs des terres, et on a ruiné un artisanat florissant. Bien des choses étaient ignorées par la masse de la population de la « métropole ». La guerre ? Seuls celles et ceux qui l'avaient vécue comme victimes civiles ou combattants (et de toute éternité ces derniers la tenaient pour glorieuse, comme encore aujourd'hui nos djihadistes et une partie de ceux qu'on leur oppose). La majorité ne savait pas bien ce que c'était : j'ai raconté ailleurs la perplexité de ma grand-tante, dont le fils était prisonnier en Allemagne entre 1940 et 1945, qui demandait à quoi ressemblait la guerre, et l'embarras de son mari, trop vieux en 14-18 pour l'avoir faite ailleurs qu'à l'arsenal de Bourges : ils n'avaient pas d'images à leur disposition pour se la représenter². Longtemps, la seule objection à la colonisation a été qu'elle dispersait nos forces, qu'il fallait consacrer entièrement à la revanche sur l'Allemagne. La surexploitation criminelle de la main-d'œuvre ? Il faut attendre les années 1920 pour qu'une campagne de presse où se distinguent

1 La Chine a toutefois repris en Afrique le flambeau colonial, sans guerres (jusqu'ici), en achetant les terres et les dirigeants.

2 Celles des médias apparus depuis et dont le flot envahit nos écrans de toutes dimensions sont presque aussi fausses que la peinture de batailles de jadis, en ce sens qu'elles ne peuvent nous transmettre ni la peur, ni la haine, ni la souffrance, et qu'elles se gardent (sauf sur les sites djihadistes, peut-être), de nous donner à voir les paroxysmes de violence.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

La Rumeur et Georges Anquetil, mort à Ravensbruck, comme par hasard, et surtout l'implacable enquête d'Albert Londres publiée dans *Le Petit Parisien* puis sous le titre *Terre d'Ébène*, pour que les députés soient enfin saisis du scandale du chemin de fer Congo-Océan, dont les 512 kilomètres de voie furent construits au prix de dizaines de milliers de morts, et pour que le Gouverneur général Antonetti, dont l'action ne diffère des futurs exploits nazis que parce qu'il n'eut pas de projet génocidaire, soit justement traité d'assassin. Aussi les noirs furent-ils longtemps considérés en France avec une bienveillance amusée comme « de grands enfants » : aujourd'hui, ils sont la cible préférée parce qu'inoctensive de notre police républicaine. La torture, seul moyen de contenir les « rebelles » ? Pour les braves gens, insinuer que notre armée la pratiquait était faire injure à la Patrie des droits de l'Homme, alors qu'elle avait toujours fait partie de la panoplie de la colonisation ! J'ai même connu un officier du Service cinématographique des armées qui avait servi plusieurs années en Algérie au pire moment, et qui ne pouvait croire aux sinistres révélations du général-tortionnaire Aussaresses !

Ainsi va l'Histoire, dont les moteurs sont la cupidité et la cruauté, lubrifiés par l'ignorance, l'erreur, la bêtise, la bonne conscience. On ne voit pas que l'on ait beaucoup progressé. Faut-il pour autant faire repentance, comme beaucoup l'exigent parmi les descendants des victimes de la colonisation ? Dans nos sociétés, les enfants n'ont pas à expier les fautes des pères jusqu'à la dixième génération ; l'Allemagne, sévèrement condamnée par l'opinion à l'ouverture des charniers du nazisme est depuis longtemps rentrée dans le concert (dissonant) des nations, et c'est bien ainsi : en quoi les générations qui n'ont pas vécu au temps de ces crimes, et ceux qui, loin de les commettre, les ont toujours

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

combattus, en sont-ils responsables ? Il y a d'ailleurs, dans cette exigence de repentance, la même logique exécrationnelle qui a présidé à la colonisation et aux divers génocides : le désir d'affirmer une supériorité et d'humilier l'autre, comme si les peuples étaient soit victimes, soit bourreaux par nature, alors que depuis l'aube de l'humanité ils le sont tour à tour, au gré des rapports de force. C'est précisément de cette logique infernale qu'il faut sortir. Il est aussi absurde de parler de crimes contre l'humanité à propos de la colonisation qu'il le serait d'en accuser l'inquisiteur Torquemada ou Jean-Baptiste Carrier, l'odieuse responsable des noyades de Nantes : ce furent des fanatiques et d'ignobles criminels, et ce jugement suffit. Cela ne signifie pas que nous en ayons fini avec le colonialisme : nous continuons à disperser de maigres troupes dans nos anciennes possessions d'Afrique et du Moyen Orient pour soutenir des régimes vendus à des multinationales qui se laissent rançonner par les « terroristes » mais refusent de payer l'impôt, ce qui permet à nos minables dirigeants de jouer aux grands chefs de guerre et de se croire à la tête d'une grande puissance. Nous maintenons les héritiers des « sujets » de ce qui fut notre Empire dans des cités soigneusement isolées du reste du tissu urbain. Et l'on commence à savoir comment notre police « républicaine » traite les « bamboulas », dans la pire tradition coloniale.

Il faut reconnaître la nature criminelle du colonialisme et laisser aux coupables le « devoir de repentance ». Mais il faut aussi en finir avec le néocolonialisme et aménager enfin un présent tolérable pour bâtir un avenir meilleur. Les beaux discours, les rodomontades, la dégradation des droits civiques, la neutralisation de la Justice, les interventions policières violentes et ponctuelles pour contenir et réprimer des révoltes qu'elles ne peuvent

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

qu'exaspérer, ne font qu'aggraver le mal. La reconstruction des quartiers en détresse est un cautère sur une jambe de bois si on ne rend pas à leurs habitants la dignité, qui passe par le dialogue, le désenclavement et le rétablissement de tous les services publics, à commencer par l'éducation et une police de proximité contrôlée par les juges, qui assure la sécurité. Enfin, il est urgent qu'on cesse d'interdire le travail au moins instruits, en supprimant systématiquement des emplois non qualifiés qui seraient cependant bien plus utiles que ceux de notre « classe politique » coûteuse, inutile et pléthorique.

Lundi 20 février 2017

Bazille

« *Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change* » (Mallarmé)

Surprise : alors que l'exposition Bazille, à Orsay, touche à sa fin après trois mois d'affluence, on s'y pressait encore en cette nocturne de la mi-février. C'est une bonne nouvelle pour la peinture et pour les organisateurs de l'exposition, mais cette foule gêne chaque visiteur et nuit à la belle promenade qui leur a été préparée. Mais ne boudons pas notre plaisir : avec un peu de patience, on finit par tout voir, et puis les rangs s'éclaircissent miraculeusement dans les dernières salles.

Les vieux Parisiens connaissaient depuis toujours ce peintre, notamment représenté au Musée de l'Impressionnisme, quand il était installé au Jeu de Paume, par *La Robe Rose* de 1864, *Réunion de famille*, son grand tableau lumineux de 1867, et *L'Atelier de Bazille*, peint en 1870 avec Manet. S'ils n'ont pas eu la chance de contempler à Montpellier, lors de l'exposition de 1992-93, l'œuvre intégral (soixante tableaux nous sont parvenus), ils ont pu voir plus d'une vingtaine de toiles au musée Marmottan en 2003-2004. L'intérêt de celle-ci, qui confronte également les toiles du peintre à celles de ses contemporains, est de montrer la grande diversité de son génie par l'ingénieuse combinaison des approches chronologique et thématique. Et puis elle jette une lueur – inattendue pour le Témoin gaulois, qu'on lui pardonne son ignorance – sur la fin stupide autant que prématurée de l'artiste.

Bazille « avait tout pour être heureux », comme on dit bêtement des gens qui justement ne le sont pas : une famille de la grande bourgeoisie protestante du Languedoc, des parents aimants et

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

compréhensifs qui, après avoir exigé qu'il « fasse médecine », à Montpellier, puis poursuive ses études à Paris, de pair avec la peinture, accepteront bientôt qu'il se consacre entièrement à sa passion et lui en donneront les moyens, qu'il s'est empressé de partager généreusement avec ses amis peintres Monet, Renoir, Sisley... Comment ce jeune homme au talent reconnu par ses amis, les meilleurs peintres de leur temps, qui écrivait à Edmond Maître : « *Je sors par instants de l'exaspération où me jettent les Bonaparte et Bismarck. Ces égorgements perfectionnés m'épouvantent. Décidément, jamais je ne crierai vive aucune guerre* » a-t-il pu, le 16 août 1870, faire la folie de s'engager volontairement dans un conflit auquel plusieurs de ses amis se sont dérobés ?

Deux pistes apparaissent. D'une part, on explique à propos du goût pour les nus masculins manifesté par le peintre, qui s'est affranchi dans le choix de ses modèles des canons académiques, exigeant alors qu'on peigne des athlètes raisonnablement musclés, que « *certain y ont lu l'expression d'un désir homosexuel sublimé* », ce qui paraît très vraisemblable de la part d'un homme à qui on ne connaît aucune vie privée en dehors de ses relations très étroites avec une famille qui, en ce temps-là et dans ce milieu, n'aurait pu tolérer pareil penchant ; de quoi le plonger dans la déprime, surtout en un moment de solitude, aggravée par l'abandon piteux (ou rageur ?) d'une œuvre ratée, ce ridicule *Ruth et Booz* que l'on fait aujourd'hui mine d'admirer.

La critique relève dans ce tableau inspiré du poème *Booz endormi* de Victor Hugo¹ l'influence de Puvis de Chavanne. On pourrait aussi bien y voir l'annonce de la manière « naïve » du Douanier Rousseau, autre peintre et militaire illustre, dont il préfigure

1 *La Légende des siècles*, première série, 1859

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

l'apparente maladresse, sans atteindre toutefois à la moindre poésie. Mais a-t-on assez étudié l'influence de Puvis de Chavanne sur Henri Rousseau ? Tout se passe comme si, à la fin de sa courte carrière, Bazille ait rêvé de s'imposer dans les genres nobles : après cet échec dans la peinture d'histoire, peut-être a-t-il tout simplement voulu s'illustrer dans la peinture de batailles en allant peindre sur le motif ? Il n'est pas moins singulier qu'il se soit donné la profession de « peintre de batailles » sur sa fiche d'inscription que de le voir se faire tuer en faisant le zouave, à son premier assaut, à Beaune la Rolande, le 28 novembre 1870 : « *Et tout ça pour rien* », comme dit la chanson ! Reste bien sûr la possibilité qu'il est été atteint par cette fièvre meurtrière qui saisit périodiquement les sociétés humaines et qui, depuis deux siècles, a pris la forme du nationalisme.

Comment ne pas se demander de quelles merveilles nous a privé ce « *désastre obscur* » ? Mais la trace laissée par cette carrière météorique, cette « *œuvre de jeunesse* », se suffit à elle-même. Et si vous n'avez pas eu le bonheur de voir cette belle exposition, naviguez hardiment sur Internet sous le pavillon de Bazille : vous découvrirez peut-être ainsi des terres inconnues et, à coup sûr, éprouverez bien du plaisir.

Lundi 27 février 2017

Lettre à mes amis étrangers

Chers Amis,

Vous devez vous demander ce qui arrive à notre peuple, qui se flatte d'être « cartésien » parce que Descartes est né sur ses terres. Cela tombe bien, j'ai la tête complètement desséchée par le suivi compulsif d'une campagne électorale que je n'avais aucune envie de suivre au départ. Incapable de fixer mon attention sur des sujets sérieux, je vais tenter de vous expliquer ce qui se passe ici.

Car enfin, cette élection présidentielle n'est que la partie la plus tapageuse de la politique-spectacle hexagonale. Le seul enjeu en était la construction européenne, qui donne lieu à beaucoup de récriminations, comme tout ce qui fait bouger les lignes dans notre vieux pays frileux, mais dont le principe n'y est contesté que par des voix marginales. Pour le reste, vraie droite et fausse-gauche sont prêtes à gérer de la même manière les quelques affaires qui relèvent encore du vieux cadre national, et s'entendent pour ne pas discuter des sujets qui préoccupent réellement les Français, et qui sont le chômage, l'avenir des retraites et la sécurité... sociale. Même sur ces problèmes, les marges de manœuvre des futurs élus (comme de leurs prédécesseurs) sont faibles. Seules les têtes et le style des deux équipes diffèrent un peu.

Dans le climat qui régnait voici quelques semaines, certains points paraissaient assurés. La « classe politique » ce produit monstrueux né de la dégénérescence des démocraties, qui fonctionne en circuit fermé, et où l'on entre surtout parce qu'on s'est « *donné la*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

peine de naître »¹ de parents appartenant au sérail ou ayant gagné ou transmis beaucoup d'argent, était complètement discréditée par son éloignement de la population, sa méconnaissance complète de ce qu'elle vit et de ses problèmes, sa prétention, son avidité et son impuissance à maîtriser et humaniser la mondialisation, à moins qu'il ne s'agisse d'une complicité avec ceux qui s'en réservent exclusivement les bénéfices : rien de très original jusqu'ici, on retrouve un peu partout ce phénomène. Le parti socialiste, usé par un quinquennat décevant, isolé et divisé, serait laminé, et promis à l'éclatement. Ses électeurs n'auraient d'autre choix, pour éviter le pire (Marraine Lapine) que de se rallier au second tour au candidat de droite, comme lors de la dernière élection de Chirac. L'institution bizarre de « primaires » qui se substituent aux partis pour désigner leur candidat à l'élection présidentielle, et sont ouvertes à tous, a permis aux électeurs mécontents de leurs élus de s'engouffrer dans la brèche et de désigner des candidats que jamais leur parti n'aurait choisis comme champions. C'est un contestataire très minoritaire et presque inconnu, Benoît Hamon, qui doit représenter le P.S., et il n'est occupé qu'à mener campagne à l'intérieur de son parti pour en prendre les rênes, sachant bien qu'il n'a aucune chance d'aller au second tour. Au moins, il aura avec ses collègues tout le temps de réfléchir à ce qu'il faudrait faire... Laissons-les mijoter. La primaire réunissant la droite classique et le centre a été le théâtre d'une scène fantastique, où l'ombre pâle qui avait fidèlement suivi Sarkozy comme premier ministre l'a assassiné d'une phrase boomerang « *Imagine-t-on de Gaulle mis en examen ?* » tuant par ricochet Juppé, autre victime de la Justice. L'intègre Fillon proposait, par rapport à ses rivaux, une ligne passablement durcie, au moins dans son discours. Il dut aussitôt l'adoucir. Le choix de

1 *Le Mariage de Figaro* (Beaumarchais, V,3)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

ce candidat par la droite augmentait considérablement les chances de Macron. Cet homme providentiel autoproclamé (mais ils le sont tous, depuis que Dieu a renoncé à intervenir dans le gâchis qu'Il a créé) ratissait large. Il proclamait la fin de l'opposition droite/gauche, ce qui fait partie du discours classique de la droite, et montrait de l'intérêt pour l'éducation et une préférence pour un style de gouvernement souple, ce qui plaît à la gauche. Il a pour lui, en outre, l'avantage inestimable d'offrir les traits d'un jeune homme un peu gauche, comme s'il n'avait pas derrière lui, déjà, une brillante carrière civile (chose trop rare dans la classe politique) et une carrière politique au service du président sortant dont il partage grosso-modo les options, même s'il apporte en plus quelques idées (de droite, c'est-à-dire au service du capital). Que Mairaine Lapine caracole en tête dans les sondages n'avait pas grande importance : comme le Lièvre de la fable, elle n'atteindrait jamais le but, la majorité des électeurs n'en voulant à aucun prix, et prêts à s'unir contre le F Haine.

Et puis voici qu'un article du *Canard enchaîné* bien renseigné (la vengeance est un plat qui peut se manger chaud) a fait basculer le paysage. Un plus habile se serait peut-être tiré de ce mauvais pas en reconnaissant ses fautes et en remboursant les sommes mal acquises. Fillon panique, il nie tout en bloc, puis reconnaît certains faits et ment effrontément sur plusieurs points. Chose incroyable, il court demander conseil à son ancien patron qui achève de l'enfoncer par ses conseils. Devant le scandale et la perte de crédibilité de leur candidat, ses « amis » politiques, qui ne l'auraient jamais désigné et qui se sont vus forcer la main par l'ultra conservatisme de leur primaire, prennent peur à leur tour et le lâchent. Incapable de redresser la barre et même de faire campagne, privé de son état-major, Fillon choisit enfin la posture

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

de victime : « on m’assassine ! » et en appelle au peuple contre les juges. Mis en examen², il manque le 1er mars à sa parole du 26 février et décide de maintenir sa candidature. Pour ce tout petit monde dont la principale activité est de conquérir ou de conserver un pouvoir de plus en plus illusoire, et surtout les privilèges très réels (argent, honneurs... et impunité) qui y restent solidement attachés, c’en est trop : plus rien ne différencie désormais le candidat « Les Républicains » (sic) de Mairaine Lapine, puisqu’il remet en cause les institutions léguées par un vieux général ! Les troupes qu’il mobilise ce 5 mars sont celles de *Manif pour tous* et de *Sens commun*. c’est-à-dire ce qu’il y a de plus ringard à droite de la droite. Ainsi achèvera-t-il d’entraîner son parti dans la défaite ! Le président du Sénat, Larcher, qui joue M. Loyal dans ce cirque, mais voit ses électeurs se rabattre non sur le F Haine, comme il le prétend, mais sur Macron, supplie enfin Sarkozy, le 3 mars, d’arrêter le massacre, et d’accepter d’investir son autre rival, Juppé, en lieu et place de Fillon, devenu incontrôlable. Sarkozy fait savoir *urbi et orbi* que « *la seule chose qui [le] préoccupe, c’est le sort de la France et l’unité de sa famille politique* », et l’on s’attend généralement, au moment où j’écris (dimanche 5), à ce que les caciques de cette famille digne des Atrides sifflent la fin de la récréation et rappellent Juppé. Mais le peuvent-ils, quand Fillon détient dans les caisses de son micro-parti l’argent de la campagne ? Si oui, ce serait une très mauvaise nouvelle pour Macron.

Vous qui vivez de sombres tragédies, amis du Proche-Orient et d’Afrique en proie au déchaînement de toutes les violences, amis d’Ukraine et d’Europe de l’Est agressés ou menacés par Poutine,

2 Pour « détournement de fonds publics » « abus de biens sociaux », « trafic d’influence » – des vétilles, en pays latin !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

amis du monde entier victimes de la folie sanguinaire de leurs dictateurs et inquiets des incartades imprévisibles du président paranoïaque que les U.S.A. viennent de se donner, vous devez penser que les Gaulois ont bien de la chance de pouvoir s’amuser à de telles comédies. En fait, ils ont de graves problèmes mais, si la *feritas* que leur attribuait Cicéron paraît s’être bien atténuée, ils ils n’ont rien perdu de leur *vanitas* !³

Lundi 6 mars 2017

3 « Les valeurs sémiques de barbarus peuvent être précisées à partir de deux notions : la *feritas* et la *vanitas* (Daugé 1981, 379-676). Le terme de *feritas*, « violence sauvage », englobe toutes les manifestations de la sauvagerie, comprise comme un excès de force : le barbarus est alors synonyme de menace. Celui de *vanitas*, « inconsistance », englobe toutes les marques de l’incompétence, c’est-à-dire ce qui signale un manque : le barbarus est alors synonyme de faiblesse. » (Emilia Ndiaye – Rhétorique de la propagande à Rome : trois exemples d’usage politique du lexique dans Les C@hiers de psychologie politique)

Texte sacré et sacré texte

« Poutine et Netanyahu, [...] se sont rencontrés à Moscou. Netanyahu a déclaré que la Perse avait « tenté de détruire le peuple juif, mais sans succès », il y a 2 500 ans. Cet événement sera commémoré par la fête de Pourim, qui commence samedi soir en Israël et qui se poursuivra jusqu'à lundi dans certaines villes.

« Aujourd'hui, les héritiers de la Perse, l'Iran tentent de détruire l'État des juifs », a affirmé Netanyahu. « Ils le crient haut et fort et l'écrivent sur leurs missiles balistiques. »

Poutine, sur un ton conciliant, a rappelé à Netanyahu que les événements qu'il évoque se sont produits « au cinquième siècle avant l'ère commune ».

« Nous vivons dans un monde différent, désormais. Parlons du présent », a poursuivi Poutine. »

(The Times of Israël, Samedi 11 Mars 2017, Adar 13, 5777)

Le premier ministre d'Israël a donc fait état, il y a peu, du beau conte biblique d'*Esther*, épouse juive (cachée) d'Assuérus, roi de Perse, qui s'était laissé convaincre par son ministre Haman d'occire tous les juifs vivant sur ses terres. On sait comment elle intervint au péril de sa vie et obtint non seulement la révocation de l'édit génocidaire, mais la mort du méchant ministre et, pour faire bonne mesure, de ses dix fils, ainsi que le droit pour les juifs de se défendre contre leurs ennemis, qu'ils exterminèrent en un tour de main. Ce qui nous vaut, dans la pièce *Esther* de Racine, ce commentaire qui peut paraître paradoxal à qui n'est pas éclairé par la Grâce :

1335 *« Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable.*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

*Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un coeur.*

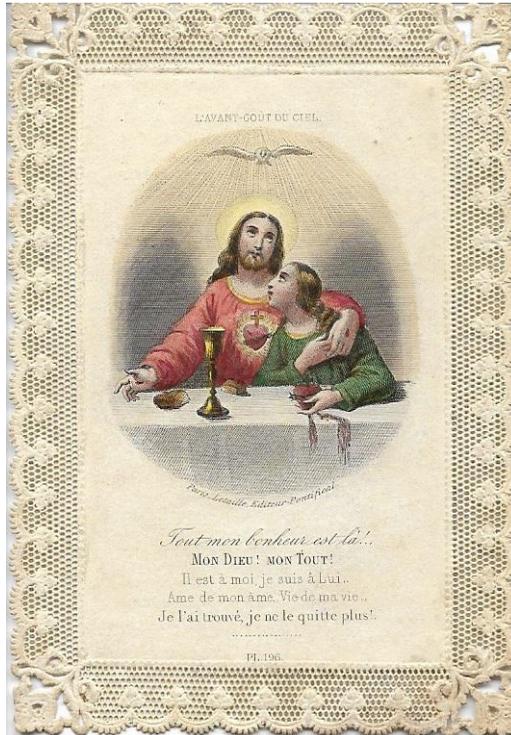
1340 *Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux, qui dès l'enfance en connaît la douceur ! »*

Les propos patelins de son interlocuteur ont-ils rassuré Netanyahu ? L'Histoire d'Hitler, qui n'est pas un conte, est toute récente, et montre assez que les progrès de l'hominisation sont lents. En 200 000 ans, *homo sapiens* a su élaborer des morales de plus en plus exigeantes, mais ses pratiques sont restées les mêmes, et le développement des technologies de destruction en accroît l'horreur. Il suffirait à ces deux gouvernants de se regarder, eux et presque tous leurs collègues, amis ou ennemis, qui n'hésitent pas à massacrer des civils désarmés, hommes et femmes, « *sans compter les petits enfants* », comme dit la *Bible*, puisque il ne s'agit que de dégâts collatéraux, quand ils traquent les « terroristes » et vont « *les buter jusque dans les chiottes* » suivant l'élégante expression du tsar du jour (septembre 1999), pour comprendre que sur ce plan nous en sommes encore à Cro-Magnon. Mais ils n'ont ni le temps, ni sans doute les moyens intellectuels de se distancier par rapport à leurs actes. Mais venons-en à un sujet moins austère.

Un vieil ami lui ayant envoyé une image de première communion, le Témoin gaulois a découvert qu'au temps lointain de son enfance, on échangeait entre camarades des images pieuses à cette occasion. Il s'en est suivi d'autres échanges du même type avec un autre de nos contemporains et condisciples, qui nous a valu de retrouver une image de 1868 encadrée de dentelle dont on trouve jusqu'à nos jours d'innombrables variantes (ici une fille ? souvent et sans erreur possible Saint-Jean, « le disciple que Jésus aimait » - Jean, XXI,20), accompagnée de ce texte :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

« L'AVANT-GOÛT DU CIEL »
« Tout mon bonheur est là
MON DIEU ! MON TOUT !
Il est à moi, je suis à lui !
Âme de mon âme, Vie de ma vie
Je l'ai trouvé, je ne le quitte plus. »



Comment ne pas songer au texte suivant, où Diderot proteste contre la manière dont le christianisme issu de la Réforme et du concile de Trente aurait affadi le nu dans l'art de son temps ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

« Si tous nos saints et nos saintes n'étaient pas voilés jusqu'au bout du nez ; si nos idées de pudeur et de modestie n'avaient pas proscrit la vue des bras, des cuisses, des tétons, des épaules, toute nudité ; si l'esprit de mortification n'avait flétri ces tétons, amolli ces cuisses, décharné ces bras, déchiré ces épaules ; si nos artistes n'étaient pas enchaînés et nos poètes contenus par les mots effrayants de sacrilège et de profanation ; si la vierge Marie avait été la mère du plaisir, ou bien, mère de Dieu, si c'eût été ses beaux yeux, ses beaux tétons, ses belles fesses, qui eussent attiré l'Esprit-Saint sur elle, et que cela fût écrit dans le livre de son histoire ; si l'ange Gabriel y était vanté par ses belles épaules ; si la Madeleine avait eu quelque aventure galante avec le Christ ; si, aux noces de Cana, le Christ entre deux vins, un peu non-conformiste, eût parcouru la gorge d'une des filles de noce et les fesses de saint Jean, incertain s'il resterait fidèle ou non à l'apôtre au menton ombragé d'un duvet léger : vous verriez ce qu'il en serait de nos peintres, de nos poètes et de nos statuaires » (Salon de 1765)

Si les textes sacrés ne sont pas toujours édifiants, la confrontation de ce sacré texte et de certaines images pieuses est fort éclairante : le Témoin gaulois adresse ce dossier au Vatican, afin qu'il s'attaque à l'une des sources de la pédophilie sévissant parmi ses prêtres et à laquelle il est si soucieux de mettre un terme, depuis qu'il ne peut plus la couvrir du manteau de Noé.

Lundi 13 mars 2017

Présumées coupables

Bien intéressante, la dernière exposition présentée aux Archives nationales, dans ce magnifique Hôtel de Soubise acquis grâce à la soumission (ou au dévouement, ou à la réelle passion ?) d'une belle princesse de dix-sept ans dotée d'un mari aussi complaisant qu'intéressé, et que le *Grand Yaka* Sarkozy rêva naguère de transformer (il s'agit de l'hôtel, non de la dame) en Musée de l'Histoire de France contée à nos grands-mères. On en retient des informations fort utiles pour le public jeune ou peu informé de l'histoire des périodes abordées, une scénographie originale, et une problématique assez contestable.

Ces « présumées coupables », ce sont les femmes, célèbres ou inconnues, qui ont eu à souffrir de la tyrannie des hommes, à savoir des juges mus autant et peut-être plus par une curiosité libidineuse pour leur vie intime que par leur mission de maintenir l'ordre patriarcal établi, qui les ont accusées de « crimes atroces », interrogées, souvent sous la torture, et condamnées par dizaines de milliers (l'enquête porte sur près de six siècles, du XIV^e au XX^e), soit à une mort horrible, soit à des humiliations infamantes surtout, à nos yeux, pour ceux qui les leur ont infligées. Cinq thèmes sont retenus et traités dans l'ordre chronologique : la sorcière en Europe du XV^e au XVII^e siècle (détentrices de « savoirs de femmes » – plantes médicales, contraceptives et abortives, philtres d'amour... – jugés utiles, c'est une figure familière et assez bien tolérée auparavant), l'empoisonneuse (cette accusation se développe en particulier au XIX^e siècle), l'infanticide, la pétroleuse de la Commune de Paris (figure imaginaire – aucun tribunal militaire n'a donné suite à ce genre de soupçon – mais tenace) et, enfin, les malheureuses accusées d'avoir couché avec

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

un Allemand et dont beaucoup (au moins 20 000 ?) furent tondues lors de la Libération.

Ayant gravi l'escalier raide et monumental qui conduit au premier étage, et examiné quelques panneaux qui décorent le palier, les visiteurs sont plongés dans un univers de ténèbres en harmonie avec le sujet traité. L'espace est divisé en deux vastes couloirs larges et sombres où sont disposées le long des murs, parmi les traditionnels panneaux explicatifs et écrans munis d'écouteurs, des vitrines exposant les grands registres judiciaires légués par les siècles passés. Ils sont soigneusement calligraphiés et en bel état de conservation, mais pour la plupart illisibles pour le commun des mortels en raison de la langue (latin ou ancien français en diverses variantes régionales) et de l'écriture de l'époque. Mais les passages remarquables des paroles des accusées défilent au-dessus d'eux sur des écrans en deux ou trois versions : langue d'origine, français moderne, anglais. On ne saurait rêver meilleur dispositif que celui-ci. Le seul inconvénient est qu'aux heures d'affluence ou même de fréquentation dense, on ne peut accéder à ces documents passionnants sans en interdire l'accès aux autres visiteurs qui ont le choix entre patienter (longuement, étant donné la densité de l'information), aller voir ailleurs et revenir, ou passer l'étape. Un film sous-titré serait plus efficace mais ne permettrait pas d'accéder aux pièces originales, ce qui est en somme la fonction des Archives même si, dans le cadre d'une exposition, il ne peut s'agir que de les contempler sous verre.

Reste à s'interroger sur la cohérence et la signification de ce qui est présenté. A priori, les choses sont claires, la clé étant fournie par le titre de l'exposition : « *Présumées coupables* », ces femmes à qui on rend la parole ont mené un combat inégal contre l'ordre

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

imposé par les mâles, en douce France comme ailleurs. Au cours des siècles, les accusations ont varié ou coexisté, mais procèdent toutes de la même crainte : que la femme, dont on ne retient que les rôles que lui assigne la société – mère, nourricière, guérisseuse, séductrice, compagne docile ou amante – c'est-à-dire maman ou putain, ne sorte de ce cadre et ne transgresse les lois qui régissent son destin. Les problèmes sont ceux que pose toute étude par thème : l'exhaustivité et surtout l'hétérogénéité. S'il s'agit de faire l'inventaire des procès intentés systématiquement aux femmes en tant que femmes, pourquoi, par exemple, n'avoir rien dit des domestiques accusées de vol, affaires si fréquentes et punies de façon effroyable sous l'Ancien Régime ? Ni de la manière dont les tribunaux ont traité les affaires de viol jusqu'à une date récente : à huis-clos et avec présomption de provocation ou pour le moins de consentement de la victime ? D'autre part, le fil directeur, ténu, finit par relier des faits si hétérogènes qu'ils appelleraient des traitements particuliers.

« La chasse aux sorcières » est à juste titre particulièrement développée – elle préfigure les grands procès staliniens qui n'ont pas épargné les femmes mais ne leur ont pas été réservés, et cette expression est entrée dans le vocabulaire politique courant – et bien traitée. Pourtant, le mystère reste entier quant aux causes du surgissement des croyances qui la fondent et qui précèdent largement la Réforme : le système patriarcal a toléré les sorcières avant et après cet épisode, et les fantasmes démoniaco-sexuels qui y sont liés se dissipent à la fin du XVII^e siècle, alors que les diverses formes romaine et réformées du christianisme sont encore bien vivantes, et que la révolte féministe se développe. S'il y a une continuité entre ce thème et celui de l'empoisonneuse (qui se sont un temps mêlés) et à la rigueur l'infanticide (Vichy a

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

guillotiné une « faiseuse d'anges », jamais un de ces médecins qui par charité ou cupidité on fait « la part du Diable »), la figure de la pétroleuse et la tonte des femmes accusées de collaboration relèvent davantage de la politique. Les premières portaient atteinte à l'ordre social (la propriété), les secondes offensaient la nation. Ni les unes ni les autres ne menaçaient l'ordre patriarcal, et si on tond les malheureuses dont souvent le seul crime (assimilé à la collaboration) a été d'aimer un homme né outre-Rhin, c'est qu'on frappe où ça fait le plus mal.

Si urgente et justifiée que soit la défense de la cause féministe, on ne peut rendre compte de l'Histoire avec cette seule lorgnette. Ce point de vue ne doit pas faire oublier que les hommes, coupables et bénéficiaires du patriarcat, étaient exposés à des châtements qui n'avaient rien à envier aux punitions qui les ont frappées. Ce n'est pas nier le long martyre des femmes et ses aspects spécifiques que de rappeler qu'au temps des sorcières, on faisait bouillir vivants les faux monnayeurs, on rouait les bandits de grands chemins et on écartelait les régicides. La barbarie est la chose la mieux partagée du monde.

Lundi 20 mars 2017

Mourir pour l'environnement

La cause écologiste, vue de France, peut sembler folklorique : elle évoque principalement les querelles internes d'un petit parti où l'amateurisme des dirigeants contrarie tous les efforts de militants qui se dépensent sans compter et parviennent quand même à diffuser leurs idées, malgré la résistance globale des autres partis, heureusement en voie d'éclatement. Un titre du journal *Le Monde* du 25 mars vient nous rappeler qu'ailleurs, on meurt dans ce combat : « *Au Brésil, meurtres en série de militants écologistes* ».

Peut-être avez-vous vu le beau film de Glauber Rocha, *Antonio das Mortes*¹, emporté par la musique lyrique de Marlos Nobre ? C'était au temps du *Cinema novo*. Antonio das Mortes est un ancien tueur de cangaceiros. C'étaient des paysans pauvres du Nordeste révoltés contre les grands propriétaires (les *coronels*), l'Église et l'État, devenus des bandits et parcourant le Sertao, entre le dernier quart du XIXe siècle et 1940 où leurs derniers chefs, Lampião (en 1838) et Corisco ont été tués² Ces bandits

1 « Titre original : *O Dragão da Maldade contra o Santo Guerreiro* (littéralement en français : *Le Dragon de la méchanceté contre le saint guerrier*) », 1969, nous rappelle *Wikipedia*.

2 Le mot *cangaceiro* vient de *canga*, qui signifie... cangue (mot d'origine chinoise ou annamite, emprunté au portugais. [Canga a trois sens](#) :

1. instrument de supplice ou d'humiliation ;
2. instrument de portage en bois, c'est le « *crochet* » de nos anciens « *faquins* » ou portefaix (Bluteau, 1712) ;
3. le même dictionnaire donne aussi pour synonyme « *joug* », erreur ou approximation manifeste : la *canga* est une pièce d'attelage fixée sur le joug (*jugo*) ; elle prend la forme de deux longues chevilles qui encadrent comme une cangue le cou des bœufs ou d'un collier, et permet de tirer le chariot. *Cangaceiro*, porteur de *canga* fut, comme *faquin*, un terme de mépris pour désigner de pauvres diables.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

nomades portant sur eux tous leurs biens, le mot s'appliquait parfaitement à eux.. En 2014, on signalait la mort du dernier compagnon d'armes de Lampião. Dans le film, dont l'action se situe dans les années 1960, des paysans, toujours aussi miséreux, sont agités par Coirana, qui se prend pour un cangaceiro, et une Sainte. Le *coronel* Horacio, inquiet, demande au vétéran de reprendre du service. Antonio, après avoir tué Lampião en duel, prend le parti des *beatos*, les paysans illuminés, quand Horacio recrute des mercenaires, les *jaguncos*, pour les éliminer. Ayant libéré ses protégés, il quitte le désert : un plan symbolique montre l'autoroute et une station Shell, qui nous avertit que d'autres tâches l'attendent.

Quel rapport avec le massacre des militants écologistes, direz-vous ? C'est que les choses n'ont pas changé en ce début de XXI^e siècle. Les acteurs sont les mêmes. Du côté des commanditaires on trouve les grands propriétaires terriens, les géants de l'agro-alimentaire, de la sylviculture, les groupes miniers... De l'autre, des paysans qu'on exproprie, et tous ceux qui les prennent leur défense et s'opposent au massacre des espaces naturels et à la destruction de la forêt amazonienne. Et les méthodes n'ont pas varié : « *Il était un peu plus de 2 h 30, lundi 20 mars, quand les tueurs à gage ont effectué leur basse besogne filmée presque entièrement par les caméras de surveillance [de l'hôpital où était soigné Waldomiro Costa Pereira] militant de l'écologie et des droits de l'homme [...] Ancien cadre du Mouvement des sans-terre (MST), l'agriculteur activiste, employé de la mairie de Parauapebas, se remettait d'une précédente tentative d'assassinat perpétrée quelques jours plus tôt* ». Ce n'est qu'un exemple : « *Selon l'organisation non gouvernementale Global Witness, quelque 207 militants écologistes, défenseurs des droits de l'homme, de la terre ou de la forêt ont été assassinés au Brésil entre 2010 et 2015 : un record mondial. Le Honduras*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

connaît lui aussi une situation critique, avec une centaine de meurtres sur la même période, pour une population vingt-cinq fois moindre. » (Le Monde du 25/03/017). Cette violence n'est pas réservée aux sociétés américaines : « *Le nombre de défenseurs de l'environnement tués dans le monde en 2015 n'a jamais été aussi important, avec 185 morts constatées, soit 59 % de plus qu'en 2014. Le rapport de l'ONG Global Witness publié lundi dévoile la liste des pays les plus à risques pour les individus impliqués dans la défense de l'environnement, à savoir le Brésil, les Philippines et la Colombie. Les secteurs d'activité les plus concernés par ces assassinats sont l'extraction minière, l'agro-industrie, le braconnage ou encore la sylviculture, dont les sites ou les projets d'exploitation sont parfois bloqués par les populations indigènes ou les militants.* » (Magazine GoodPlanet Info, 20/06/2016). Elle n'est pas non plus récente : « *Dans un rapport publié à l'occasion de Rio+20, l'ONG Global Witness a recensé 711 assassinats d'activistes, journalistes ou animateurs de collectivités locales défendant l'environnement lors de la dernière décennie, soit une moyenne d'environ un par semaine.* » (Youphil - Le média de toutes les solidarités, 2012). Mais, comme on voit, elle s'aggrave.

Pendant ce temps, des fortunes délirantes s'accumulent : « *Le classement en 2017 dénombre au total 2'043 milliardaires, en forte augmentation face aux 1'810 de l'année dernière. Leur patrimoine s'élève à un peu plus de 7 670 milliards de dollars, soit une augmentation en un an de 1'230 milliards de dollars.* (Wikipedia, d'après les chiffres de l'agence Forbes), 10 % de la population possèdent 83 % de la richesse mondiale et 1 % en possèdent 50 % ; le secrétaire à l'environnement désigné par Donald Trump, qui nie le désastre que le capitalisme sauvage entraîne pour la planète, est l'ennemi des écologistes. Et le budget du ministère de l'écologie en France fond comme la banquise depuis 2013. Sans commentaires.

Lundi 27 mars 2017

Voter contre

« *En politique, il n'y a pas de bonne solution :*

On est toujours obligé de choisir la moins mauvaise. »

(Père Jean Letourneux, s.j.)

Voltaire disait à peu près que ceux qui croient que l'univers a été créé pour les hommes sont semblables aux souris de Versailles qui s'imaginent que le château a été construit à leur intention. La politique est un merveilleux terrain de chasse pour les habiles que les scrupules n'embarrassent pas trop et un palais des mirages pour les peuples qui s'imaginent qu'elle est faite pour eux. Ils y croient dur comme fer, la Révolution française ayant sans doute conforté cette foi, qui a culminé au XX^e siècle. Peut-être cette illusion finira-t-elle par se dissiper ? Pourtant, à moins de se faire ermite (et encore, elle nous rattrapera dans notre Thébàide !) il est impossible d'y échapper, elle conditionne nos vies. Et on a beau savoir que les élections sont un leurre, on ne peut s'y dérober sans se rendre complice du pire, s'il advient.

De mémoire de Témoin gaulois, jamais on ne vit campagne plus affligeante. Elle témoigne du vide abyssal de la réflexion politique en France, de l'inanité de la fonction présidentielle qui prétend concentrer tous les pouvoirs dans les mains d'un monarque, alors qu'il ne lui en reste que l'ombre et les hochets, et de l'effronterie des candidats qui, le sachant, ne se donnent même plus la peine de proposer un programme digne de ce nom et offrent, chacun pour son compte, un catalogue de cadeaux, de mesures décousues réunies par thèmes dont ils savent que nul ne pourra exiger de l'heureux élu qu'il en tienne compte dans un mois. Et si d'aventure certains d'entre eux croient aux solutions miraculeuses

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

qui doivent résoudre tous nos problèmes, comme la sortie de l'Europe et le retour aux états nationaux dont ils ne s'aperçoivent pas qu'autrefois puissants, ils ont devenus bien insignifiants à l'échelle mondiale, ce sont les plus dangereux parce que les plus bêtes : ce sont les premiers à éliminer. Mais procédons par ordre.

Le Témoin gaulois s'est doté de deux instruments qui valent ce qu'ils valent, pour naviguer sur les flots agités de la politique : le premier est une boussole qui indique la direction de l'Europe. Ce n'est ni l'Europe des nations puissantes et batailleuses d'hier, qui appartiennent à l'Histoire, ni l'Europe des nations d'aujourd'hui, impuissantes mais agressives si on les replie sur elles-mêmes, ni l'Europe d'aujourd'hui qui, dominée par l'idéologie libérale, se mêle des détails de la vie courante mais est bien lente à se doter de vrais outils de gouvernement. Du moins nous a-t-elle apporté soixante-douze ans de paix à l'intérieur d'un vaste espace substitué aux frontières étriquées et la garantie d'une justice moins arbitraire. Cette Europe-là est bien jeune au regard de l'Histoire et doit être considérée comme une étape dans une construction de longue haleine. Bien fous ceux qui voudraient jeter le bébé avec l'eau du bain ! Les candidats qui y aspirent ou agitent cette menace sont à rejeter.

Le second instrument est une sorte de sextant qui permet de mesurer la position des candidats sur l'éventail droite-gauche. Car si l'existence de l'Europe, qui divise chaque parti, est prioritaire, dire que l'opposition entre droite et gauche est obsolète revient à affirmer que tous les citoyens partagent les mêmes intérêts et les mêmes objectifs fondamentaux et que tout le débat politique ne porte que sur les personnes et les moyens les mieux aptes à défendre les premiers et à atteindre les seconds. Cela peut se

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

discuter dans les salons, entre gens de bonne compagnie. Mais c'est plus difficile à faire entendre aux SDF, aux familles en détresse menacées d'expulsion, aux chômeurs, aux travailleurs précaires ou en voie de précarisation, aux femmes qui luttent toujours pour l'égalité, à cette foule immense des salariés mal payés et des petits retraités, conviés à choisir entre une dizaine de pingouins en chemise blanche, cravate bleue et costume de même couleur (le moins cher vaut deux ou trois RMI), et une héritière qui cherche à détourner leur colère sur certains d'entre eux, les plus misérables parce que discriminés par les entreprises, ces immigrés à qui elle voudrait imposer cette étiquette jusqu'à la septième génération au moins.

C'est donc cet avatar de la peste brune qu'il faut éliminer en premier, tous mes instrument de bord le disent. Et après ? Après, peu soucieux d'élire quelqu'un qui se prendra pour le chef des armées (il paraît que la remise de la mallette noire qui lui permettrait de déclencher un tir nucléaire « transfigure » le nouvel élu, c'est un militaire de haut grade qui le révélait hier sur les ondes) et l'héritier de Louis XIV et de Napoléon, alors qu'il ne sera que le successeur du terne Monsieur Hollande, je voterai pour le mieux placé, en espérant que les sondages ne se et ne me trompent pas. Aux dernières nouvelles, ce serait Macron : lui ou un autre...

Lundi 3 avril 2017

Le Massacre des innocents

« *Si nous vivons demain*

Nous en viendrons aux mains »

Guy Béart (Chanson - *Le grand chambardement*)

Après le dernier bombardement chimique¹ ordonné par Assad, le journal *Le Point* écrit que « *Donald Trump a évoqué « les petits enfants et même de beaux petits bébés » qui ont péri. « Leur mort fut un affront à l'humanité. Ces actes odieux par le régime d'Assad ne peuvent pas être tolérés* », a-t-il martelé à la Maison-Blanche. » Dire qu'on éprouve honte, révolte et indignation face à de tels crimes ne revient certes pas à partager les sentiments sélectifs et hypocrites de l'Ubu américain.

Car enfin, sur notre belle petite planète bleue, on n'en finit pas de massacrer des enfants par mille moyens. Sans remonter plus loin qu'à son enfance, Le Témoin gaulois peut énumérer de mémoire le génocide nazi, l'écrasement des villes allemandes (en particulier Berlin, Hambourg et Dresde) par des bombardements de terreur aveugles et la destruction nucléaire d'Hiroshima (75 000 morts) et de Nagasaki (35 000), sans qu'on se donne la peine de distinguer les enfants des adultes dans ces populations civiles exterminées ! En ne retenant que les plus spectaculaires de ces crimes, les Français ont utilisé dès 1951 le napalm au Vietnam, puis contre les villages indigènes en Algérie et nos braves généraux Challe et Jouhaud se sont offert le plaisir de tuer d'un coup, par des moyens classiques, au moins 70 personnes dont une douzaine d'écoliers lors du bombardement, un jour de marché, du village

¹ Le 4 avril, 86 personnes, dont 30 enfants, auraient été gazées dans la petite ville de Khan Cheikhoun, en zone rebelle.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

tunisien frontalier de Sakiet Sidi Youssef, le 8 février 1958 ! Entre temps, les Américains avaient pris la relève au Vietnam et ajouté les défoliants au napalm.

Après l'Europe et l'Extrême Orient est venu le tour du Proche Orient. Citons en vrac quelques faits éloquents :

- L'intervention des U.S.A. en Irak (« *Je pense que c'est un choix très dur, mais le prix -- nous pensons que ça vaut le prix.* » dira Madeleine Albright en réponse à un journaliste qui lançait le chiffre de 500.000 enfants irakiens tués à cette occasion. Il paraît qu'elle a plus tard regretté ses propos : elle a eu tort, pour une fois qu'une diplomate dit le fond de sa pensée !).
- La barbarie des terroristes.
- La réplique à cette barbarie de celle d'Assad, qui n'a rien à leur envier, et de son allié Poutine, par des frappes aériennes plus ou moins chirurgicales, plus ou moins massives, plus ou moins chimiques.
- Celle de justiciers tels que les États-Unis et leurs alliés, dont l'Arabie saoudite, qui ne font pas non plus dans la dentelle. Cela s'appelle dommage collatéraux. C'est la faute à pas de chance, comme disent les bonnes gens.
- Les jeunes victimes israéliennes et palestiniennes (des centaines ou des milliers ?) de l'interminable conflit soigneusement entretenu qui oppose leurs pays. Observons que la mort des secondes a déclenché de violentes tempêtes médiatiques sans commune mesure avec les constats plus ou moins blasés, plus ou moins compatissants ou indignés que l'on dresse à propos de toutes les autres. Normal, c'est l'œuvre des Israéliens que vingt siècles d'antijudaïsme aux masques changeants désignent comme intrinsèquement pervers ! Il est peu probable que les petites ombres inconsolées de Gaza en soient réconfortées...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Le nombre des enfants tués est terrifiant :

- En Irak : 1 300 000 enfants morts à cause de l'embargo selon l'UNICEF.
- En Syrie, 11.420 tués à l'âge de 17 ans ou moins, entre le déclenchement du conflit en mars 2011 et la fin août 2013 ; 650 en 2016 selon un rapport de l'Unicef, soit 20% de plus qu'en 2015 ; et tout récemment, 22 dans le bombardement d'une école non loin d'Alep (26/10/2017).
- Au Yémen, 1 400 enfants tués et 2 140 blessés depuis mars 2015 (*Le Monde*, 11 janv. 2017).
- En Israël et en Palestine : aucune évaluation fiable...

Mais qu'importent ces sinistres bilans ? La souffrance des enfants et la douleur des familles survivantes est partout la même !

À l'heure où même un vieux pays blasé comme le nôtre exige enfin que tous ses élus soient honnêtes, il est permis d'espérer que viendra le jour où, dans le monde entier, tous ceux qui aspirent à gouverner devront s'engager à ne plus employer la force pour régler les conflits collectifs quelle que soit leur cause, intérêt, prestige, religion ou idéologie, et en seront empêchés par de solides contre-pouvoirs. En attendant, et tant qu'il leur sera possible de traiter les nations comme les pièces d'un jeu d'échecs, il est illusoire d'interdire certains types d'armes : on a jadis fort bien massacré avec des moyens artisanaux², et nos tyrannosaures peuvent se contenter à la rigueur de n'importe quelle arme par destination ou de couteaux, voire... de leurs griffes et de leurs dents !

Lundi 10 avril 2017

2 Ce texte était presque achevé quand un certain Donald a donné à la Syrie et au monde une leçon de *civilisation*, avec des moyens très conventionnels...

Petits Meurtres entre débiles

« Cependant, Caïn dit à son frère Abel : «Allons dans les champs» et, alors qu'ils étaient dans les champs, il se jeta sur lui et le tua. » (Genèse 4,8, traduction de Louis Segond)

C'est à peu près en ces termes¹ que la *Bible* rapporte sobrement le premier homicide. L'assassin utilisa-t-il une arme ? Ses poings lui suffirent-ils ? Les Saintes Écritures passent avec raison sur ces détails futiles, et s'en tiennent à l'essentiel : homme contre homme, sur le premier champ de bataille – à supposer qu'Abel ait résisté. Sur la première scène du crime, en tous cas. Depuis, l'art d'envoyer autrui, contre son gré, dans un monde meilleur, a fait d'incomparables progrès.

Il peut s'agir de régler quelque compte privé, et le roman policier n'en finit pas de nous enchanter : ce fut en des temps naïfs par l'ingéniosité de l'intrigue et l'énigme à résoudre, c'est de plus en plus par l'originalité du procédé, la cruauté et la violence pimentées d'érotisme et aussi, convenons-en, la qualité de l'écriture, qu'il nous séduit. Mais entre la scène mythique et le genre littéraire inauguré au XIX^e siècle, deux sources bien réelles d'assassinats ont jailli et grossi en fleuves de sang. La première est ce qu'on appelle par antiphrase la Justice, qui n'est que la vengeance plus ou moins codifiée mais toujours cruelle du Prince ou celle des particuliers, mieux réglémentée : la moitié des nations a fini par renoncer à la peine capitale pour la remplacer, très

¹ *traduttore, traditore* ! André Chouraki prétendait traduire au plus près le texte original. Cela donne : « *Caïn dit à Èbèl, son frère... Et c'est quand ils sont au champ, Caïn se lève contre Èbèl, son frère, et le tue.* »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

hypocritement en France, par la prison censée rééduquer le délinquant, mais dont chacun sait que l'avarice et la soif de châtiment qui sont dans les gènes de la patrie des Droits de l'Homme en ont fait une école du crime très performante. La seconde est la guerre, qui a fonctionné à l'échelle industrielle avant toute autre activité humaine, et dont les peuples civilisés ont su faire un de leurs premiers arts. Nous voici bien éloignés de ces batailles ingénues du moyen âge où, après le premier choc des cavaliers lourdement cuirassés, agrémenté de quelques volées de flèches ou de carreaux d'arbalètes², les moins combatifs prenaient la fuite, les vainqueurs les poursuivant pour jeter à bas les nobles chevaliers dans l'espoir d'en tirer rançon, et « égorgeter » les manants qui les escortaient. Au fur et à mesure que nous sortions de la barbarie, la portée des fusils et des canons s'est allongée, les combattants se sont éloignés les uns des autres au point de ne plus se voir (du moins dans les batailles dignes de ce nom, et bien que le corps à corps ne soit pas délaissé). Les grands chefs, états-majors et commanditaires se sont éloignés du front : « *On sait que le courage de Louis XIV, dans la tranchée de Lille, lui attira cette belle parole de la part d'un grenadier qui, le voyant très exposé aux coups de mousquets et un page tué derrière lui, le prit rudement par le bras, en lui disant : « Ôtez-vous d'ici ; est-ce là. votre place ? »* (Choix d'anecdotes et faites mémorables, ou, *Le valere-maxime françois* (Pierre Antoine de La Place - Didot, 1792). L'aviation, les missiles et les drones ont poursuivi cette évolution, jusqu'à faire des combats, pour ceux qui n'en sont ni les victimes ni leurs proches, une chose abstraite et, pour le reste de la planète un spectacle de choix. Tout cela est bien connu : à quoi bon y revenir ?

2 L'Église (les papes Innocent II et III, les bien nommés) voulut interdire au XII^e siècle (entre chrétiens) ces armes trop meurtrières, comme l'ONU a banni l'usage des armes chimiques et atomiques... avec le même succès !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

C'est que l'actualité récente y invite. Voyez le récit fameux par lequel l'un des maîtres du monde nous fait connaître les circonstances dans lesquelles il a pris la décision de bombarder un aéroport d'Irak (euh, pardon, de Syrie) pour apprendre la retenue à son petit collègue Assad : « *il se remémore cette soirée du 6 avril. Il se trouvait alors à table avec le président chinois Xi Jinping. Au cours de ce dîner officiel, "on m'a fait passer le message des généraux, comme quoi les navires de guerre étaient en position et prêts à tirer", raconte Donald Trump qui n'oublie aucun détail lors de son récit. "C'était pendant le dessert" et il mangeait avec Xi Jinping "la plus belle part de gâteau au chocolat".* »³ Ayant informé son invité de sa décision, il commande le bombardement, avec le café et les liqueurs, sans doute. L'envoi des 59 missiles donnera lieu à un superbe feu d'artifice, qui fera le tour du monde par Internet au grand émerveillement des chaumières, bientôt égayées par les propos clownesques du Grand Ordonnateur. Un autre trait frappant des développements récents de l'art de la guerre est la disproportion entre les moyens extraordinaires déployés dans ce genre de spectacle et la modestie des résultats : ici, six soldats sur la base entièrement détruite et neuf civils tués, dont quatre enfants, et sept blessés dans des villages proches, excusez du peu. Même constat pour le dernier fait d'armes américain, le largage sur une zone de grottes et de tunnels, en Afghanistan, d'une bombe de près de 10 tonnes, par un avion de transport de type C-130. Ce fut le baptême de la petite MOAB (*Massive Ordnance Air Blast*, ou bombe à effet de souffle massif), surnommée « *Mother Of All Bombs* » (mère de toutes les bombes). Ce joujou de 10 mètres de long et d'une puissance de 11 tonnes de TNT « n'a tué que » 36 combattants ou peut-être une centaine, on ne sait pas. Il est vrai qu'ils étaient aussi difficiles à déloger qu'à évaluer. La

3 Texte accompagnant la vidéo de franceinfo du 13/04/2017

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Russie prétend posséder mieux que MOAB : « *Le Père de toutes les batailles* » (sexisme pas mort). Ce serait une bombe de même type (thermobarique) plus récente et quatre fois plus puissante. Hélas, elle manque de précision, n'étant pas guidée par GPS, et ne s'enfonce pas dans le sol ! Personne n'est parfait. En somme on dispose d'armes spectaculaires mais d'un faible rendement, et le gros des massacres est laissé au bon vieil arsenal traditionnel : couteaux et kalachnikovs, chars, canons et avions, avec parfois un zeste de gaz... : qu voulez-vous, nous sommes dans l'ère du « tout chimique » !

Reste une petite merveille inemployée depuis longtemps, l'arme nucléaire, qui réunit l'aspect spectaculaire destiné à impressionner les foules (s'il en reste) et une puissance létale qui peut atteindre des dizaines de milliers d'individus à chaque coup. Sa dissémination, inévitable, rend plus probable son utilisation, tôt ou tard. Surtout quand elle tombe aux mains d'un roitelet sanguinaire et dégénéré aux prises avec un irresponsable qui se fait fort, à lui seul, de « régler le problème » avec une armada !

Lundi 17 avril 2017

Prêt à toute éventualité

« La plus grande partie de la vie passe à mal faire, une grande partie à ne rien faire, toute la vie à faire autre chose que ce que l'on devrait.

(Sénèque, *Lettres à Lucilius*)

Le mot de Sénèque s'applique à merveille à la vie politique des nations et à celle des citoyens. Le Témoin gaulois, pour sa part, n'a jamais eu à se féliciter de ses votes, qui sont dans nos démocraties le seul acte politique laissé au citoyen ordinaire, du moins s'il n'est pas assez naïf ou ambitieux pour militer dans un parti. Tous les oracles étant unanimes à donner dans un mouchoir de poche quatre candidats également indésirables à ses yeux, il lui faut prévoir toutes les combinaisons. Mais il se gardera bien de vous recommander ses options, tant il s'est trompé dans sa longue vie citoyenne.

Fillon vs Le Pen : aucun de ces deux candidats n'est digne de la fonction qu'il brigue, et pour les mêmes raisons : leur souci principal est d'échapper à la Justice à la suite des pillages auxquels ils se sont livrés au détriment du contribuable français pour le premier, et de tous les Européens pour le second ; tous deux ont exprimé le même mépris pour la Justice dont leur élection les rendrait garants. Leur second objectif est de continuer à s'enrichir aux dépens du contribuable.

Le premier promet sacrifices et austérité aux plus pauvres, suivant une politique thatchérienne efficace pour plonger dans la misère de vastes pans de la société, afin d'assurer plus d'opulence aux riches et de rétablir la balance commerciale. Il flirte d'autre part avec les éléments les plus réactionnaires, promettant à *Sens*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

commun de participer à son gouvernement : à la Santé, pour revenir sur l'IVG ? ou à l'Éducation nationale, pour en finir avec l'école laïque, imposer un uniforme aux enfants, et enseigner le vieux « roman national » en lieu et place de l'histoire ?

La seconde n'a qu'un projet clair : fermeture des frontières, guerre aux immigrés, c'est-à-dire guerre civile ou persécution d'une partie importante de la population désignée comme bouc émissaire. La sortie de l'Europe est prônée, celle de la zone Euro évoquée. La gestion des municipalités par son parti annonce aussi une grande nuit culturelle.

Les deux, appuyés sur des partis divisés et fortement minoritaires, n'auraient aucune autorité : tous deux seraient menacés d'une cohabitation, Fillon serait paralysé, Mairaine La Pine devrait recourir à la force ou s'incliner, à moins que l'élu(e) réussisse à unifier les droites, ce qui est improbable de la part de ces deux chefs ?

Devant un tel choix, voter néanmoins Fillon, parce qu'il est partisan de l'Europe, bien que sous sa forme la plus réactionnaire. On peut le considérer comme le moins dangereux, étant donnée son impopularité et son isolement politique et le moins enclin à menacer l'ordre républicain

Fillon vs Mélançon : le second rallie l'extrême gauche, promet la lune, et se contredit sur une chose aussi insignifiante que la sortie de l'Europe ! Il veut le pouvoir pour son seul ami, c'est-à-dire pour lui-même, mais il souhaite le bonheur de tous, et nous l'imposerait s'il le fallait, et s'il le pouvait, à n'importe quel prix.

Le choix entre Mélançon (la gauche extrême est plus proche de l'extrême droite que de la gauche) et Fillon (vraie droite pure et dure, et prédatrice sans scrupules) est impossible, voter nul, et glisser dans l'urne le bulletin suivant :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

**L'un est indigne et nuisible
L'autre est du bois dont on fait les dictateurs**

Le Pen vs Mélanchon – voter nul :

**Les extrêmes se touchent
Les deux candidats sont également catastrophiques**

Macron vs les trois précédents : Macron paraît, sur le plan personnel, irréprochable. Il a pour devise « ni droite, ni gauche ». Ce sont des catégories dépassées, dit-il. À cela, on reconnaît infailliblement le discours d'un homme de droite. En foi de quoi il racole à droite, au centre et à gauche, sans se soucier de cohérence. On trouve dans son programme les projets les plus absurdes (affubler les écoliers d'uniformes, réinstaurer un service militaire obligatoire dont même l'armée ne veut pas), les plus réactionnaires qui en font un proche de Fillon (sur le Droit du travail), et de bonnes idées sur l'éducation, l'égalité hommes-femmes, la recherche, l'écologie, l'Europe... Mais on sait ce que valent les promesses.

Il a pour lui d'être jeune, de vouloir renouveler un peu le personnel politique, complètement discrédité. Voir enfin de nouvelles têtes, c'est une piètre consolation. Et la compagnie de la droite classique et de la fausse gauche, réfugiée sur le bateau de Macron, n'a pas de quoi séduire « le peuple de gauche ».

S'il doit aller au second tour, voter pour lui sans illusions : contre les trois autres...

Ce faisant, le Témoin gaulois regrette de ne pouvoir voter pour Hamon : il ne s'agit pas tellement de « vote utile », mais de renvoyer les vrais socialistes, qui ne sont pas mûrs, à leurs chères études. La gauche a vraiment besoin de se régénérer avant de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

prétendre au pouvoir. En attendant, elle sera plus utile dans l'opposition. Restent les sept autres candidats : ce ne sont que les trolls de ce scrutin, même si Poutou et Nathalie Arthaud ont fait parfois souffler sur cette campagne désolante un souffle de vent frais !

Mais faut-il voter, surtout quand un tel choix nous est offert ? Un article d'Octave Mirbeau, lu hier soir dans *Le Monde des livres*, est d'une actualité saisissante :

« Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne se disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera, et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus montonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des Révolutions pour conquérir ce droit. »

(*La Grève des électeurs*, *Le Figaro*, 28 novembre 1888)

Pourtant, il est des bouchers qui tuent proprement, et seulement par nécessité, et d'autre maladroits ou sadiques. À chacun de décider en son âme et conscience.

Vendredi 21 avril 2017

À titre récréatif

Un de mes proches, qui a consacré le plus clair de sa vie à la promotion des dérivés du chanvre passa, quand il fut las du cannabis, à certains champignons hallucinogènes et goûta à la cocaïne « à titre récréatif ». Aujourd'hui, « *plein d'usage et raison* », il n'a plus recours à ces petits plaisirs et se contente de

« *Vivre [avec son amie] le reste de son aage* ».

Pour moi, né dans une autre ère, je n'ai jamais fumé que du tabac, et n'ai pas l'intention de rompre avec cette douce habitude.

Ma consommation, qui n'a jamais dépassé un paquet par semaine s'est encore réduite : j'achète régulièrement une boîte de vingt cigares ordinaires avec lesquels je bourre chaque soir deux pipes, pour me récompenser ou me consoler de ma journée. Moyennant quoi, mes vingt cigares me font trente jours au minimum. Pourquoi des cigares ? Dans l'espoir peut-être vain de fumer un tabac plus pur, et parce que celui-ci est consommable, alors que tous les tabacs à pipe offerts en ce moment sur le marché me paraissent ignobles. Bien sûr, vous vous souciez de mes petites manies comme de votre première cigarette, mais j'en viens à mon sujet, qui est d'ordre plus général, et concerne le conditionnement



de cette très vénérable drogue devenue politiquement incorrecte, et ce qu'il nous dit de notre société. Jadis, mes cigares étaient présentés dans une élégante boîte métallique où le fabricant affichait fièrement sa marque et la provenance de son produit. On a remplacé cet emballage coûteux par une boîte en carton bon

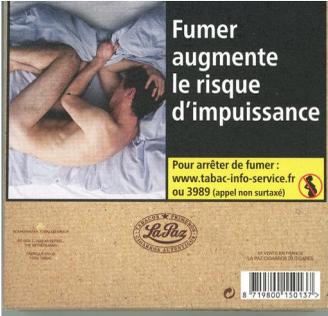
Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

marché, non pour abaisser le prix qui n'a cessé d'augmenter pour des raisons tout à fait indépendantes de la volonté du fournisseur, mais conformément à la loi du profit maximum qui, jointe à la déréglementation commerciale introduite par feu Sarkozy a produit aussi les effets que chacun peut constater : disparition des grandes boîtes de conserves des rayons des supermarchés pour vous forcer à acheter par demi-boîtes : ce n'est pas très écologique, mais ça rapporte bien davantage, puisque c'est vendu presque au même prix ; diminution du poids de la baguette de pain bien de chez nous, qui tend à devenir ficelle ; diminution du poids de presque tous les produits vendus empaquetés ; il n'est pas jusqu'à l'indispensable PQ dont les feuilles de plus en plus fines n'aient perdu un tiers de leur largeur ! Notez que pour les cigares, ce n'est pas grave, il m'a suffi de conserver ma dernière boîte métallique et d'y transporter chaque nouvelle emplette.

J'avais une raison plus sérieuse d'adopter cette conduite : la présentation aurait pu rester la même ; elle est devenue, en vertu de la loi qui veut... nous rendre vertueux et faire notre bonheur malgré nous et à l'encontre de nos goûts, aussi vulgaire que la couverture de notre magazine de télévision, ce qui n'est pas peu dire ! Je la cache honteusement dès que je l'achète. Ne me demandez pas le titre : les maquettes de tous ces magazines se valent, à croire qu'elles sont conçues par le même artiste. Comme la mention « *Fumer peut nuire gravement à la santé* », simplement collée sur une étiquette dont j'ai avantageusement remplacé le texte ne faisait naturellement aucun effet – tout fumeur normalement constitué le sait depuis sa première bouffée – on a vu fleurir, si j'ose dire, sur nos boîtes, des étalages de viande avariée accompagnés d'avis qui se voulaient terrifiants : je risquais le cancer du poumon (il faut bien mourir de quelque chose), une

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

maladie cardiaque, de devenir sourd (c'est déjà fait), de devenir aveugle, etc. Les photos sont évidemment inopérantes : qui donc prêterait la moindre attention à ces petites vignettes figées et bien



léchées, quand nous sommes assaillis sur tous les écrans, petits ou grands, par tant d'horreurs palpitantes ? Il fallait donc innover. La dernière trouvaille qui figure ci-contre est franchement risible : impuissant ? à mon âge ! Monsieur ! Et l'image d'un beau minet tout nu en position fœtale paraît plutôt de nature à émoustiller

les jeunes fumeuses (de nos jours, les filles fument plus que les garçons), et même une proportion de jeunes fumeurs que je ne saurais évaluer. Il vaut mieux en rire ! Certes je n'ai pas l'intention de citer quelques unes des vingt vertus médicinales du tabac, capable de guérir rhumes, rages de dent, migraines, asthme et... cancer, etc. si l'on en croit Nicolo Monardes (1493-1588), un savant médecin et botaniste de l'Université de Séville. Mais au moment où notre société proscrie le tabac et s'apprête à tolérer le cannabis (qu'il faudra bien légaliser, car notre humanité stressée ne peut se passer de drogues, et la prohibition, criminogène, est la pire solution quand la demande sociale devient irrépressible), il me paraît utile d'appeler les censeurs fanatiques du tabac et ceux qui vantent les bienfaits du cannabis à un peu de bon sens. Bien entendu, je n'ai jamais conseillé à personne de commencer à fumer, et si je persiste à m'accorder ce petit plaisir, bien que je puisse parfaitement m'en passer, c'est surtout par refus de l'intrusion de la politique, des médias et de la bêtise universelle dans notre intimité.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

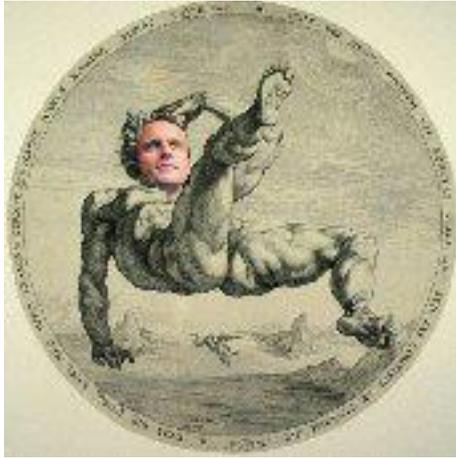
J'admets que l'idéal d'une société non répressive ne soit qu'un leurre, que nous ayons besoin de tabous pour vivre ensemble, et qu'on ne puisse que déplacer, sans jamais l'effacer, la ligne qui sépare ce qui est permis de ce qui est interdit. Mais ces interdits doivent être limités au strict nécessaire. À mesure que nous nous y accoutumons, des modes comme la lutte contre la tabagie ouvrent la voie à l'obscurantisme et à l'oppression. Car cette campagne n'est que l'expression dérisoire de la montée de l'intolérance et de la violence qui se cachent sous des masques honorables : religion, morale (ce qui n'est pas nouveau) et même santé (comme on vient de le rappeler), féminisme et... défense des opprimés¹ (ce qui l'est davantage) !

Lundi 1er mai 2017

1 Je pense, bien sûr, à « l'antisionisme » : Israël étant l'aboutissement du sionisme, il ne s'agit ni plus ni moins que d'effacer par tous les moyens un état reconnu par l'ONU, c'est-à-dire de liquider les six millions et demi de juifs qui y vivent : mieux que Hitler ! Sur Facebook, les appels au boycott d'Israël par le Parti antisioniste, sous prétexte de défendre les Palestiniens, entraînent des commentaires ouvertement antijudaïques, des citations des *Protocoles de Sion* et des caricatures nazies.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Paysage après la bataille



Icare amorce le retour à la réalité
On lui souhaite un bon atterrissage !



Jeanne devant ses juges

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII



The Great Dictator dégonflé



La Flagellation

Lundi 8 mai 2017

À propos de sécurité

L'obsession sécuritaire, article phare de la petite boutique des horreurs Le Pen & Co se vend si bien en France qu'aucun gouvernement ne peut l'ignorer. Dans [son programme](#), Macron distingue « sécurité à l'international » et « sécurité intérieure » et fait pour chaque volet un certain nombre de propositions.

La délinquance, passée du 4e au 5e rang de leurs préoccupations, avec l'arrivée massive des immigrés fuyant les guerres d'Afrique et de l'Orient et l'immense misère qu'elles entraînent, inquiétait au moment des présidentielles 47% des électeurs¹. De l'avis des experts, la petite délinquance – cambriolages, vols avec agression ou effraction, vols à l'arraché, vols à la tire ou à la sauvette – est la cause principale de cette inquiétude si répandue. Or elle peut être facilement éradiquée... dans les régimes totalitaires, comme le montre l'exemple de la Chine, au moins dans les grandes villes : un témoin digne de foi nous a rapporté qu'à Shanghai on peut vérifier une liasse de billet ou tenir sa carte bancaire du bout des doigts en sortant d'une banque, téléphoner en public, voire laisser traîner un appareil sans risque. Mais cela implique un contrôle social, des pouvoirs policiers et des châtiments que nos sociétés ne sauraient tolérer. Aussi les remèdes proposés sont-ils toujours les mêmes : augmentation des effectifs de police (ce seront autant de chômeurs en moins) et des pouvoirs des policiers, retour à une police de proximité, même si l'expression n'est pas employée. C'est sans doute raisonnable, dans la mesure où des mesures de formation de ces fonctionnaires et de contrôle de leur action sont

1 Il faut considérer avec beaucoup de précautions les chiffres qu'on trouvera page 87 ; ils proviennent de sondages effectués par des institutions et selon des protocoles différents, mais leurs résultats concordent.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

annoncées. Bien entendu, il ne s'agit que de mesures accessoires, la baisse réelle du chômage étant le seul moyen efficace d'abaisser le seuil de la délinquance, y compris les formes tellement plus grave des viols et des meurtres. On ne parle pas ici, bien entendu, de ce que la formation libérale de Macron peut faire craindre, c'est-à-dire d'une baisse purement statistique, comme celle si vantée du Royaume-Uni, où des contrats « zéro heures » permettent de le masquer.

Dans le même temps, la lutte contre le terrorisme passait du 2e au premier rang, à égalité avec le chômage. Outre les mesures d'ordre intérieur qui s'imposent, le même programme annonce l'intention du nouveau président de poursuivre la politique de ses prédécesseurs d'intervention militaire en Afrique, Méditerranée et au Proche-Orient. La formation d'énarque n'est pas le moindre des handicaps de Macron. À côté de solides qualités de rigueur et de synthèse, elle lui a inculqué quelques idées fausses qui ravagent nos élites et qu'il affiche en toute candeur. Par exemple la surestimation de la puissance de notre pays, « cinquième puissance mondiale » ! Cinquième ou sixième selon les critères, mais appelée à glisser vers les septième ou huitième rangs à moyen terme. Là n'est pas le problème : il n'y a actuellement que trois grandes puissances : les USA, la Chine et la Russie. L'Europe pourrait en être une si elle s'unissait. Les autres nations sont réduites à l'état d'alliées, plus ou moins vassales de ces trois-là : quand donc nos responsables politiques se rendront-ils compte que notre chef d'État, pas plus que ceux des autres pays européens, ne jouera plus jamais dans la cour des grands ? L'autre vice de cette formation est de persuader que nous devons intervenir militairement dans tous les conflits du monde comme nous l'avons toujours fait : c'est ignorer que cette politique ne

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

résout rien, et ne fait qu'envenimer les choses. Elle ne résout rien parce que, même avec des forces considérables déployées par les USA et l'OTAN, comme on le voit en Afghanistan, où nous n'intervenons heureusement plus (90 soldats tués entre 2001 et 2012), on ne peut venir à bout d'une guérilla dont les motivations, à la fois religieuses et nationalistes sont puissantes, et où les Occidentaux s'appuient sur des gouvernements d'autant plus faibles qu'ils sont corrompus. À plus forte raison quand les maigres forces sous-équipées de la France (4 000 hommes en Afrique), des gouvernements locaux et de l'ONU sont seules engagées, comme on le voit dans les piteuses opérations Serval (11 tués de 2014 à 2015) et Barkhane (9 tués) initiées par François Hollande, qui n'ont pas affaibli les 3 000 djihadistes « clochards » de la région. Elle perpétue et exaspère les rancunes accumulées par notre passé colonial, et rend plus difficile l'intégration des populations de ces pays qui fuient ces guerres et la misère qu'elles engendrent en cherchant refuge en Europe.

Les propositions de Macron pour améliorer la sécurité intérieure vont dans le bon sens, s'il réussit à prendre le contrôle d'une police que Nicolas Ier le Looser et François III le Faible ont abandonnée à des syndicats fonctionnant comme des soviets. Mais il est grotesque en chaussant les bottes percées de ce dernier. La lutte contre le terrorisme (et le nationalisme cultivé par nos extrémistes) doit être menée en Europe, par des moyens policiers mais aussi par l'amélioration du système éducatif et de l'économie, au service non plus d'une infime minorité, mais à celles et ceux qui travaillent ou voudraient travailler.

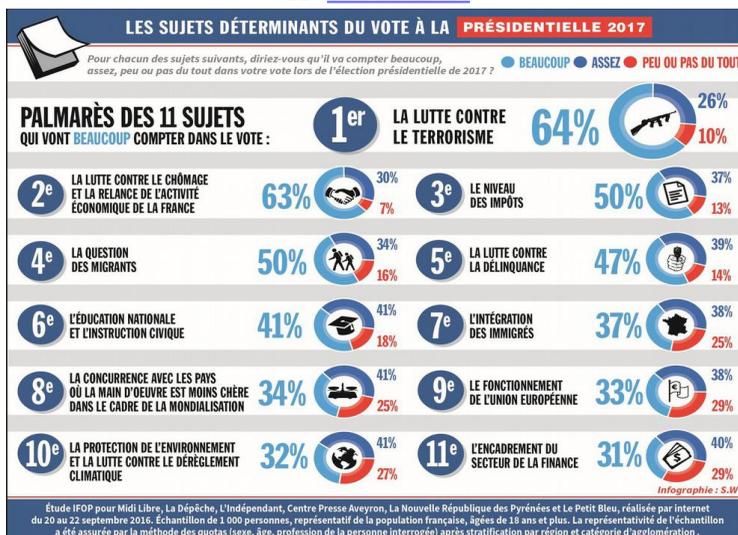
Lundi 15 mai 2017

T.S.V.P

I. D'après une [publication du Ministère de l'Intérieur](#)
Préoccupations des Français – publiée le 7 décembre 2016

Années	2007	...	2013	2014	2015
CHÔMAGE, PRÉCARITÉ DE L'EMPLOI	65,5		80,8	79,4	72,2
TERRORISME, ATTENTATS	18,9		18,8	13,1	47,1
PAUVRETÉ	49,7		53,7	54,0	44,1
DÉLINQUANCE	48,6		52,8	51,9	41,2
RACISME, DISCRIMINATION	26,2		23,9	27,7	30,8
SANTÉ	35,1		33,0	33,6	28,2
ENVIRONNEMENT	33,4		19,7	21,7	18,9
SÉCURITÉ ROUTIÈRE	14,8		11,2	12,2	11,0

II. [IFOP 2017](#)



Retour aux livres

Faire retour aux livres, après m'être focalisé sur les présidentielles ces dernières semaines ? Il est vrai que je n'ai pas reparlé de mes lectures, ici ou dans *Notules*, depuis belle lurette. Mais je ne les ai jamais abandonnées, bien que je trouve de moins en moins de temps à leur consacrer.

Internet est un média terriblement chronophage. Même si je limite de façon drastique ma présence sur *facebook*. Car le Témoin gaulois tient à s'informer de son mieux sur le sujet qu'il aborde avant d'écrire les quelques lignes hebdomadaires de son site. Or c'est surtout sur le web que je vais chercher, avec les précautions indispensables, mes informations. Les journaux électroniques ont presque entièrement remplacé les journaux papier, dont je n'achète que deux exemplaires par semaine, je ne feuillette de magazines que dans les salons d'attente des médecins (donc le moins souvent possible) et ne fréquente plus d'autre bibliothèque que virtuelle. Dans ces conditions, il ne me reste sur mon temps de loisir (les retraités en ont bien moins qu'on imagine) qu'une ou deux heures à passer dans la galaxie Gutenberg. De telles restrictions engagent à redoubler d'exigence dans le choix de ses lectures, qu'elles soient destinées à la réflexion ou au divertissement.

Parmi les plus récentes – sitôt terminées, sitôt oubliées, au point que je dois rassembler sur mon bureau les livres que je nous n'avons pas prêtés (et que je serais bien en peine d'énumérer) pour en retrouver les titres et les auteurs – un seul offre quelques difficultés. Il s'agit de l'ouvrage d'un juriste, Olivier Jouanjan, *Justifier l'injustifiable – L'ordre du discours juridique nazi*, publié aux

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

PUF, collection Léviathan, 2017. L’auteur s’est posé deux questions – comment le nazisme a-t-il été accueilli par les juristes allemands et comment a-t-il affecté le Droit ? – avec le parti-pris de prendre au sérieux le discours des théoriciens nazis pour mieux le démonter. Il m’a semblé que l’auteur se donnait beaucoup de mal dans son premier chapitre pour chercher, dans le droit allemand lui-même, la cause d’une fragilité qui en expliquerait l’effondrement. En cela, il partage l’illusion de beaucoup de juristes qui s’imaginent que leur discipline est plus autonome qu’elle ne l’est en réalité, et que de bons textes sont une garantie suffisante des libertés. En fait, il montre dès le second chapitre avec quelle brutalité les nazis se sont emparés des leviers de la justice, et avec quelle complaisance de vieux juges réactionnaires se sont prêtés à leur entreprise, tandis que de jeunes arrivistes forgeaient un discours justificatif dont Hitler n’avait évidemment nul besoin. Mais l’analyse qu’il fait de la négation des Droits de l’Homme, remplacés par ceux du Sang, c’est-à-dire de la meute incarnée et dirigée par son chef, la description qu’il apporte du dessaisissement des juges au profit de la police, sonnent comme un avertissement, que les dernières lignes résument parfaitement :

« Comme Orwell, il faut prendre au sérieux le discours juridique nazi, ses inversions et ses oxymores : ils disent la vérité du nazisme et établissent une technologie du social, un management communautaire d’autant plus efficace qu’il est pervers. Ton droit est ton devoir, ta liberté est ton aliénation, ton authenticité est ta conformité, ton mythe est ta réalité, ta vie est la nôtre, ta moralité est ton sang. Ils nouent la boucle étrange qu’est la communauté : le Juif n’est rien et pourtant il est quelque chose ; l’Aryen est tout, et pourtant il n’est rien. À partir de là, il ne reste plus qu’à justifier l’injustifiable. »

La bande dessinée aborde depuis longtemps des sujets aussi

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

graves. Celle que je viens de lire, *Le Coup de Prague*, du dessinateur Miles Hyman sur un scénario de Jean-Luc Fromental, éditions Aire libre, 2017, illustre en apparence un épisode assez mystérieux de la vie de Graham Greene, mais traite en réalité de ce qu'il advint de l'Europe centrale au lendemain de l'écrasement du nazisme. On sait que l'auteur du *Troisième Homme* a travaillé pour l'Intelligence Service. En 1948, officiellement retiré de ce genre d'affaires, il part à Vienne, occupée comme Berlin par les armées des vainqueurs – U.S.A., U.R.S.S. et Grande-Bretagne – parmi lesquels de Gaulle a réussi à glisser la France. Graham Greene dispose de crédits pratiquement illimités pour réaliser un film dont il n'a qu'une idée très vague : un homme rencontre à Vienne un ami qu'il vient d'enterrer à Londres... Il compte sur l'observation des lieux pour développer son scénario. Divers incidents émaillent son séjour, observés et rapportés par la jeune femme qui lui a été désignée comme guide, elle aussi ex-espionne, dont le plus bizarre est un voyage à Prague sous prétexte de rencontrer son éditeur tchécoslovaque, au moment même où les Soviétiques mettent la main sur le pays par communistes interposés. De là à imaginer que l'écrivain est en mission secrète... Les images sont belles et efficaces (toutefois les hommes se ressemblent curieusement), le récit est bien conduit, mais pour moi le dossier Graham Greene ajouté en annexe par Fromental constitue la partie la plus fascinante de l'album, avec tout ce qu'il révèle de la vie et du caractère de l'auteur du *Troisième homme* et de quelques autres romans passionnants.

Venons-en aux romans, en passant par le genre voisin du roman policier. À l'occasion d'une réédition chez Payot, collection Rivages/noir, de *Dernière Station avant l'autoroute*, je découvre avec vingt ans de retard l'auteur, Hugues Pagan, ancien prof de philo

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

(quatre ans), ancien commissaire de police (dix ans), passé après diverses autres expériences professionnelles au roman policier et à la télévision, et je m'aperçois que j'ai bénéficié de son activité à travers au moins une série de polars XVIII^e siècle joliment torchés et bien documentés, adaptés d'un auteur qui fut ambassadeur de son état et médiocre écrivain, mais homme imaginatif et bon scénariste, Jean-François Parot qui conçut les aventures de *Nicolas Le Floch*, dont quelques épisodes ont été écrits par Hugues Pagan. *Dernière Station*, bien loin de l'univers de cap et d'épée du beau cavalier, s'inspire pour le personnage du policier peu regardant sur les moyens et au bout du rouleau, du roman noir américain, et rappelle par le style et le désespoir, le Céline du *Voyage* (qu'il n'a pas lu). C'est un monde très violent décrit par quelqu'un qui s'y est frotté, raconté avec beaucoup de souffle, des mots d'argot moderne (*baltringue*, entré dans les dictionnaires l'an dernier) et quelques ratés, car à la différence de Céline, il ne maîtrise pas toujours la langue.

Plus réconfortants et bizarrement unis par la célébration de l'art culinaire, deux romans japonais m'ont été recommandés à juste titre. *Les Délices de Tokyo*, de Durian Sukegawa, publié au Japon en 2013 et 2015, et remarquablement traduit en français chez Albin Michel l'année suivante, est l'œuvre très belle et sensible d'un autre homme de télévision, et a fait l'objet d'un film primé à Cannes que je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de voir. On y apprend la recette des *dorayaki* et de la pâte de haricots rouges servie en garniture, qu'on ne réussit qu'à condition « *d'écouter la voix des haricots* ». Et on y dénonce l'incurie d'une administration qui a prolongé en plein XX^e siècle une des formes les plus odieuses de l'intolérance médiévale. Autre roman nourrissant pour le cœur et l'esprit, *Le Restaurant de l'amour retrouvé* de Ogawa

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Ito, ou l'art de guérir les chagrins d'amour en faisant de petits plats :

« *De cuisiner pour faire plaisir à ceux qui m'entourent.*

De cuisiner pour apporter la joie.

De continuer à rendre les gens heureux même un tout petit peu. »

Ce n'est sans doute pas un hasard si cette merveille qui date de 2008, publiée en format de poche par l'éditeur Philippe Picquier en 2015, doit sa traduction française à Myriam Dartois-Ako, traductrice à la palette délicate et sensible du livre dont on a précédemment parlé.

Le plaisir de lire et de partager ses lectures étant infini, il n'est pas possible de conclure. Le roman sur lequel je terminerai nous vient d'un Orient beaucoup plus proche. *Tenir tête aux dieux* (Gallimard, NRF, 2016) est signé Mahmoud Hussein. C'est le pseudonyme de deux vieux complices égyptiens, Bahgat El Nadi et Adel Rifaat auteurs de plusieurs essais¹ où ils développent une relecture moderne du Coran et réfléchissent au devenir du monde arabe. Nous avons eu le plaisir de les rencontrer aux soirées littéraires de [*Si j'écrivais*](#). Ils y retracent sous forme de récit romancé ce qui fut leur expérience du camp de concentration d'El-Fayyoun où Nasser, au cours de la grande rafle de 1959, envoya sécher dans le désert ses opposants. Le héros se trouve enfermé dans un univers plus proche de celui de Kafka que des horreurs nazies, et trouve le temps d'entamer une autocritique et la force de poursuivre son combat. Nous avons aimé « *Ce roman qui doit beaucoup aux épreuves et aux enchantements de nos vingt ans* », formule de la dédicace que les auteurs ont signée pour ma femme.

22/05/2017

1 *Penser le Coran* (Grasset, Folio, 2009) - *Ce que le Coran ne dit pas* (Grasset, 2013), etc.

Toujours les livres

« *La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.* »

Rimbaud (*Aube, Illuminatons*)

Comment le Témoin gaulois a-t-il pu oublier de signaler la semaine dernière une de ses plus charmantes découvertes ? Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, et ce sera l'occasion d'en signaler une autre, qui n'est sans doute une nouveauté que pour lui, comme d'ailleurs la première, pourtant plus récente.

Commençons par réparer un oubli. L'auteur dont il s'agit nous vient de l'Europe hyperboréenne, plus précisément de l'Islande, pays des plages de sable noir (comme par exemple les Canaries), des volcans en activité (comme les Caraïbes), des jours et des nuits alternativement interminables, comme la Laponie ou la Terre de Baffin, et non moins exotique en dépit de sa proximité : 2 191 km à vol d'oiseau de Paris à Reykjavík, comme je viens de l'apprendre à ma grande surprise, merci, Google, notre planète est vraiment petite ! De cette petite île, découverte il y a des siècles en compagnie du professeur Lidenbrock, de son benêt de neveu et du vaillant et taciturne indigène Hans Bjelke, chasseur d'eider de son état, que je suivis hardiment dans le *Voyage au Centre de la terre* de Jules Verne, je ne connaissais sur le plan littéraire que les sagas (par ouï-dire) et les « petits chevaux » de leurs guerriers, comme dit un jour Jean Lacouture, fameuse plume du journal *Le Monde*, sans s'apercevoir que sa langue avait fourché, et depuis peu d'années, quelques excellents romans policiers. Voici qu'une grande romancière, Auður Ava Ólafsdóttir (la fille – voir l'anglais *daughter* – d'Olaf, conformément à la formation des patronymes islandais

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

– m’a-t-on expliqué), née en 1958 à Reykjavik, professeure d’histoire de l’art à l’université d’Islande et directrice du Musée de l’Université d’Islande est entrée dans ma vie avec deux petits livres (par le nombre de pages) qui sont en fait de grandes œuvres. Ce fut *Le rouge vif de la rhubarbe* (*Upphakkunð jörð*, 1998, traduit en français comme toutes les œuvres de cette auteure qui ont été mises à notre portée aux Éditions Zulma, 2016), puis *Rosa candida* (*Afleggjarinn*, 2007). Toutes les notices vous diront qu’il s’agit de son troisième roman, après *L’Embellie* (*Rigning í nóvember*, 2004) et le premier cité et avant *L’Exception*, (*Undantekningin*, 2012) que je n’ai pas encore lus, ce qui ne saurait tarder. Car le monde d’Ólafsdóttir, où se mêlent un sentiment de la nature dont on ne trouve l’équivalent que dans la littérature japonaise, un humour très particulier que les personnages s’appliquent à eux-mêmes, les ravages de l’inconstance et le déchirement de la séparation est d’une telle délicatesse que, de même qu’on risque de réduire en poussière les ailes d’un papillon en les touchant, on craint de le briser en y entrant. Les deux romans que je connais sont thématiquement très proches, et caractérisés par les thèmes de l’absence de la mère et de la découverte et la conquête du monde et de soi, qu’il s’agisse de la petite infirme Augustina, naguère enfantée parmi les rhubarbes rouges, ou du jeune jardinier Arnljótur, qui trouve la sagesse parmi les moines d’un pays de forêts européen où il s’est exilé (on songe à la Finlande) et l’amour paternel en se voyant imposer par sa compagne d’un soir l’enfant né de leurs brèves amours.

Contrairement à ceux qui précèdent, le titre du beau livre dont j’achève la lecture (il ne me reste plus que cinquante pages, hélas, qui ne devraient guère modifier mon impression) ne m’était pas inconnu. J’avais songé à lire à sa parution en français en 1990 *Une*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Enfance américaine (*An American Childhood*, 1987), et l'avais oublié. Sa réédition par le même Christian Bourgois a été l'occasion de réparer cette lacune. Annie Dillard, l'auteure, née en 1945 à Pittsburgh en Pennsylvanie, résume ainsi, sur [son site](#), ce chef-d'œuvre : « *a memoir about parents, the world of science, and consciousness* ». C'est parfaitement exact, bien sûr, mais très insuffisant pour s'en faire une idée. Ses parents appartiennent à une famille de la meilleure société de Pittsburgh. C'est un couple uni, cultivé, intelligent et non conformiste, à qui elle doit une éducation à la fois très libre – garçon manqué, la fillette fréquente les garçons et partage leurs jeux – et très conventionnelle – ses parents l'obligent jusqu'à l'adolescence à assister au service religieux du dimanche, bien qu'eux-mêmes s'en dispensent, ce qui n'est pas banal en ce temps, en ce lieu et dans cette classe sociale (le grand-père maternel est un banquier d'origine allemande). Le « *monde de la science* » l'attire très tôt, c'est une lectrice et une collectionneuse passionnée. Mais son grand sujet est évidemment l'éveil de la conscience d'une petite fille privilégiée et riche aussi du bonheur de vivre, avide de comprendre le monde. Partageant d'abord tous les préjugés de son milieu, et la naïveté des enfants, elle s'en affranchit, aidée par une mère sensible et fantasque, et finit par s'apercevoir que le travail ne garantit pas la réussite sociale, et que l'égoïsme féroce des plus « méritants » leur a permis de construire des fortunes sur l'immense misère des plus pauvres, qu'elle finit par découvrir. Mais comment rendre compte de l'alacrité du récit, de l'imagination fertile de l'enfant, du sentiment si vif de la nature et aussi de l'humour de l'auteure ? Et comment ne pas signaler l'acuité d'une analyse psychologique qui produit des observations comme celle-ci : dans les intervalles d'un jeu turbulent au cours duquel ils assaillent à coup de boules de neige les rares autos qui se risquent alors dans les rues de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Pittsburgh, « *entre chaque passage, nous retombions dans la solitude naturelle des enfants* »...

Ayant commencé par une citation de Rimbaud, et consacré ces lignes à deux femmes de lettres contemporaines de première grandeur, pourquoi ne pas terminer par cette autre citation prophétique du même poète, tirée de sa *Lettre à Paul Demeny*, dite « seconde lettre du Voyant » :

« Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, jusqu'ici abominable, – lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? – Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons. »

29/05/2017

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

que toute censure soucieuse d'épargner les enfants et les âmes sensibles aurait classés « Tous publics ». Songez donc ! Un vieux Monsieur bien propre s'exprimait calmement derrière son micro : tenue impeccable, veste bleue, chemise blanche, cravate rouge – les couleurs de l'Union, les nôtres et celles de quelques autres nations – fausses dents éblouissantes dans le goût américain le plus pur, visage souriant. Donald Trump, le plus sinistre clown que l'on ait connu depuis Hitler et Mussolini, avait choisi de dissimuler sa grimace naturelle de *Duce* derrière un masque bonhomme. De son personnage réel, il n'avait conservé que cette bizarre chevelure orange fraîchement gonflée. Pas de quoi faire peur ! Car il ne s'adressait pas au monde entier, qui pourtant l'écoutait, mais aux électeurs aveugles et aux lobbies insatiables qui l'ont mandaté pour favoriser ce qu'ils appellent leurs intérêts, qui ne sont que leurs profits, dussent-ils tous en crever, et nous avec eux.

Quelle mouche t'a piqué, Témoin gaulois ? Comment peux-tu participer à cette curée médiatique ? Où est ta prétendue tolérance ? N'a-t-on pas le droit d'être eurosceptique ? On avance en faveur de cette opinion des arguments de poids ! Le dérèglement climatique n'est-il pas dénoncé depuis toujours ? les anciens Grecs disaient déjà qu'il n'y a plus de saisons, et on n'a cessé de le répéter depuis... La disparition des espèces vivantes n'est pas une nouveauté, même si elle s'accélère, tout se passe comme s'il y avait eu une explosion prodigieuse des formes de la vie, suivie d'une lente raréfaction des espèces. La courbe culmine avec le règne des dinosaures, de -240 millions d'années à -65 millions d'années et s'achève par leur disparition, due... à un réchauffement climatique, dont l'homme n'était pas responsable ! Surtout, il faut bien avouer que nous sommes parfaitement

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

démunis face à ces problèmes, et que le Traité de Paris, qui fait simplement appel à la bonne volonté des états, et leur fixe un objectif sans en imposer les moyens, n’y apporte pas de réelle solution ! Il aggrave même les difficultés en demandant aux pays anciennement industrialisés la plus grosse partie d’un effort dont les autres, en pleine croissance, sont plus ou moins exonérés. En somme, on fait un crime au président des États-Unis de ne pas se ranger à l’opinion dominante, c’est-à-dire de ne pas hurler avec les loups, et de rejeter un traité inefficace, injuste et coûteux.

Donald Trump serait-il eurosceptique comme le disent les journalistes, serait-il victime d’arguments avancés par les avocats des lobbies et dont la communauté scientifique a fait justice ? Pour commettre un délit d’opinion, encore faut-il en avoir une, et lui qui ne sait pas lire ou écrire plus de trois lignes n’est certes pas homme à se pencher sur de tels problèmes et à y réfléchir. Son seul souci est le *business*, et les profits qu’il rapporte à ceux qui savent capter les richesses, réelles ou imaginaires, qu’il crée. Qu’on se reporte à son discours du 1er juin. Il minimise l’impact des dispositions annoncées par le traité de Paris – « *Même si l’accord était appliqué par toutes les nations, la température globale ne baisserait que de 0,2 °C d’ici l’an 2100. C’est très très peu* » – et gonfle son coût pour son pays en dollars (dix milliards jusqu’à 2020 au lieu de trois¹) et en emplois : « *Les contraintes énergétiques onéreuses qui pèseront sur les États-Unis se traduiront par la perte de 2,7 millions d’emplois d’ici 2025* », sans prendre en compte les créations d’emplois qui résultent de toute révolution industrielle – tout ceci relevant des bons vieux procédés de la polémique. Mais son souci majeur tient en une formule – « *J’adore le charbon* » (et aussi le

1 On se souvient qu’il venait de conclure avec l’Arabie saoudite un marché de vente d’armes de 110 milliards de dollars.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

pétrole) – pour ce qu'ils rapportent à ceux qui l'ont porté sur le pavois, et il refuse toute solidarité avec le reste de la planète, qui n'est peuplé que de concurrents de son pays, victime « *d'une redistribution massive de la richesse des États-Unis vers d'autres pays* ». En particulier la Chine qui « *peut faire ce qu'elle veut pendant 13 ans, pas nous* » et l'Inde « *qui n'ont aucune contrainte et émettent ce qu'elles veulent* » et réclament « *des milliards et des milliards de dollars sans qu'on sache ce qu'elles en font* ». Trump ne connaît rien d'autre que le « roi dollar », il a autant d'intelligence qu'un requin se jetant sur sa proie, et incapable de se demander si elle ne renferme pas un hameçon. Sa morale mercantiliste n'est que gloutonnerie aveugle et ignore les conséquences meurtrières de ses décisions. C'est un trou noir prêt à engloutir le reste du monde. Il répète ce qu'on entend si souvent dire : « puisque c'est mon intérêt ! », comme si les riches avaient intérêt à multiplier les miséreux et aggraver la violence du cycle révolte/terrorisme/répression ! Ceux-là même qui rendent l'existence insupportable à des masses toujours croissantes et dénie à autrui le droit de vivre décemment s'étonnent qu'un jour on vienne leur couper le cou !

C'est surtout le mauvais signal que Trump a donné aux autres gouvernements, et ce qu'il révèle de son égoïsme monstrueux et de son inconscience totale de ce qui est en cours – les deux vont ensemble – qui choquent. Mais à celui qui déclarait : « *J'ai été élu pour représenter les citoyens de Pittsburgh, pas de Paris !* », le maire de la patrie d'Annie Dillard a répondu « *je peux vous assurer que nous suivrons les directives de l'accord de Paris pour notre peuple, notre économie et notre futur* ». Il faut donc espérer. Comme souvent, les peuples valent mieux que ceux qui les gouvernent.

Lundi 5 juin 2017

Embarras

*« Quand les nazis sont venus chercher les communistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas communiste.
Quand ils ont enfermé les sociaux-démocrates, je n'ai rien dit, je n'étais pas social-démocrate.
Quand ils sont venus chercher les syndicalistes, je n'ai rien dit, je n'étais pas syndicaliste.
Quand ils sont venus me chercher, il ne restait plus personne pour protester. »*

(Pasteur Martin Niemöller)

Le Témoin gaulois a l'honneur de compter parmi les nombreux citoyens qui n'ont pas reçu l'enveloppe des professions de foi électorales – on n'en signale pourtant pas à Paris – mais sa femme ayant été mieux lotie, il a quand même pu parcourir les feuilles des candidats de sa circonscription, soit une vingtaine environ. Pourtant, l'embarras dont le titre fait état n'est pas celui du choix.

Notons d'abord que ce malheureux électeur étant par définition minoritaire dans cette quatrième circonscription, ne pourrait pas même se bercer de l'illusion de peser sur le cours de l'Histoire, s'il était assez naïf pour croire en cette possibilité. C'est un quartier (ou plutôt une chimère créée naguère par Pasqua dans l'intérêt de son parti : le « bon » XVII^e collé à une parcelle du XVI^e, le « mauvais », de nos jours en voie de boboïsation, à un morceau bien-pensant du XVIII^e), où l'on vote massivement à droite. Fillon y fut préféré à Macron au 1^{er} tour de la présidentielle. Consolations : le FN y fait un score misérable, et Brigitte Kustler (Les Républicains), la députée sortante qui devrait être réélue sans problème, est une personne raisonnable, ce qui ne court pas les rues, et encore moins les allées du pouvoir. Mais enfin, elle n'est pas de gauche, personne n'est parfait. Bien qu'on lui répète qu'il faut à Macron une opposition, le Témoin gaulois était prêt à voter pour celle qui porte ses couleurs, parce que nous sommes condamnés avec lui à sa réussite, sous peine de voir les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

populismes de droite et de gauche (c'est à peu près la même chose) enfler comme de vilains abcès et tout emporter à la prochaine occasion. Certes, parmi les autres candidats à la députation, les figures aguichantes ne manquent pas : l'un nous dit « Faisons-le ensemble ! » sans préciser ce qu'il s'agit de faire, l'autre nous promet de défendre la Famille, avec un grand F, comme Foutre ! Justement, il s'est fait portraiturer avec un jeune enfant dans les bras, ce qui fait que les mauvais esprits ricaneurs crient à la pédophilie. Tel autre se propose de représenter nos animaux, faut-il être bête ! Un autre encore glapit « Défendons la France ! » qui, Dieu merci, se défend fort bien toute seule de ses entreprises. Pourquoi ne pas voter quand même pour un socialiste tendance Hamon, abandonné par réalisme et pour sauver ce qui pouvait l'être ? Hélas, Fabrice Dassie (ou Dassié), le kamikaze de service pour la deuxième fois au moins, a mis son drapeau PS dans sa poche et se présente comme partisan de la « majorité présidentielle ». Surprise, c'est l'homme qui tente de passer en douce et propose « Faisons-le ensemble ». Ma foi, autant choisir l'original !

Tout paraissait clair, quand est arrivé ce premier projet de loi sur la sécurité. C'est aussi la première couleuvre à avaler pour les électeurs de gauche, qui savent qu'il y en aura d'autres, c'est le prix à payer pour le long sommeil du Parti dit Socialiste, qui s'est achevé par un coma. Tout de même, mettre fin à l'état d'urgence, dont tout le monde reconnaît qu'il est inutile pour combattre le terrorisme, en intégrant ses dispositions liberticides dans la loi, cela passe mal ? Car cet ensemble de mesures dessaisissent la justice de sa tâche de garante de nos libertés au profit de l'administration. Sans doute, on ne pourra plus assigner à résidence de paisibles manifestants ou perquisitionner à toute

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

heure de simples opposants, puisqu'il sera précisé cette fois que ces entorses aux droits humains ne s'appliqueront qu'aux terroristes, mais laisser cette appréciation aux préfets et à leur police, c'est forger les armes dont se serviront peut-être un jour – en toute légalité – les fossoyeurs de la république : après tout, ces termes de terroristes ou de suspects de terrorisme ne recouvrent pas un concept, il ne s'agit que d'étiquettes qu'on peut distribuer à volonté. Indigné, le Témoin gaulois, ne trouvant aucun défenseur de la liberté crédible parmi les aimables candidats qui lui proposaient leurs services, s'est demandé s'il n'allait pas voter blanc, pour affirmer (vis-à-vis de lui-même, car qui d'autre se soucierait de son avis ?) son opposition viscérale et tous azimuts aux ennemis de la liberté. Mais il y a ennemis et ennemis, et Macron n'est peut-être qu'un défenseur inexpérimenté et naïf de celle-ci ? Et la raison majeure de le soutenir ne subsiste-t-elle pas ?

Il se trouve que sa candidate, Iliana Sicurel, est professeure de philo et la (petite ?) nièce de Pierre Mendès-France : bon sang ne saurait mentir, impossible qu'elle accepte de mettre en péril les droits humains ! D'ailleurs elle n'a aucune chance d'être élue. Voilà de sérieux atouts aux yeux du Témoin gaulois : c'est pour elle qu'il votera...

Samedi 10 juin 2017

Lacenaire

Les *Mémoires* de Lacenaire, dans l'édition de Monique Lebailly, sont la lecture en cours du Témoin gaulois, qui n'y aurait sans doute jamais songé, si on ne le lui avait prêté. Pour lui comme pour bien d'autres, Pierre-François Lacenaire, c'était le dandy au visage souriant et rond de Marcel Herrand, qui l'interprète dans *Les Enfants du Paradis*. Comme on voit, il n'en avait que l'élégance. Quoi qu'il en soit, ce livre donne à réfléchir.

Né à Lyon dans une famille aisée, le 20 décembre 1803, mort à Paris le 9 janvier 1836, la courte trajectoire de sa vie est des plus édifiante : il meurt au même âge que le Christ, à la suite d'un procès laissant le public partagé entre bien-pensants horrifiés par ses crimes et son personnage, et admirateurs dont les femmes constituent la plus belle part, en exécution d'un verdict qu'il a appelé de ses vœux pour se conformer, sinon à la volonté de son père, du moins à sa prédiction. Les deux furent condamnés au supplice le plus cruel et le plus infamant de leur époque : la guillotine pour l'un, la croix pour l'autre. La ressemblance s'arrête là, et l'assassin monstrueux qui a pris la peine de se mettre en scène, d'écrire sa propre histoire pour se justifier et qui a laissé une trace importante dans les archives judiciaires est l'exact opposé, au moral et dans sa vie, du singulier rabbi qui ne nous est connu que par des « témoignages » rédigés bien après sa mort, sans qu'aucune archive officielle ni aucun contemporain connu n'ait mentionné son existence. Peut-être Lacenaire, d'ailleurs athée, a-t-il été inconsciemment guidé par ce modèle. Chose curieuse, il paraît n'avoir jamais songé à faire ce parallèle. Pourtant, il connaissait bien cette histoire. Sans doute ce vaniteux pensait-il que personne ne lui était comparable, à aucun égard.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Le volume en question réunit les *Mémoires* proprement dits, qui en occupent exactement la moitié, et sont précédés d'une courte *Lettre à Pierre-François* de Monique Lebailly qui y rapporte ses recherches et suivis d'un dossier peut-être plus intéressant que le récit du fameux criminel, car il contient cent pages de *Documents : De l'enquête à l'exécution*, une cinquantaine de pages d'*Annexes* – un portrait dû au phrénologue Bonnelier, le témoignage d'un jésuite qui fut l'un de ses anciens maîtres sur *Lacenaire enfant* et les points de vue de contemporains sur le procès, le personnage et le rôle de la presse dans l'édification de sa légende – enfin trente pages de *Poèmes, article et lettres* de Lacenaire et bien sûr deux pages de *Bibliographie*. Les *Mémoires* donnent à voir un escroc assez minable doublé d'un tueur particulièrement cruel, à la fois prudent et résolu, qui s'est mis en quête de disciples (encore une ressemblance) sitôt qu'il eût déclaré la guerre à la Société. Ceux-ci ne manqueront pas de le trahir, et il s'en vengera si bien, en leur rendant la pareille, que l'un, déporté à Cayenne, y laissera bientôt sa peau, et que l'autre, réconcilié, partagera fraternellement son sort en le précédant sur l'échafaud. Rien que de banal, en somme, sinon que Lacenaire, qui se croit sensible (il ne supporte pas de voir ses victimes souffrir), fort intelligent et se considère comme un poète passablement doué, déploie tous les clichés les plus éculés pour se camper en victime : de ses parents, qui lui ont préféré son frère, de son frère qui l'a poussé à les voler, de son père, qui lui a prédit qu'il finirait sur l'échafaud (ce genre de prédiction des parents était plus fréquente qu'on ne croit¹), de l'injustice qu'il a subie du fait qu'il n'a rien eu de l'héritage sur

1 Voir Robert Colinot, in [Entre Mhère et Brassy](#), page 156, qui devint un assez mauvais garçon, mais n'a jamais agressé ou tué personne. Il s'était juré, bien au contraire, de faire mentir la prophétesse.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

lequel il croyait pouvoir compter, son père ayant fait banqueroute, de la méchanceté d'un employeur qui l'a soupçonné d'un vol qu'il n'avait pas commis, de ceux qui lui ont refusé de l'aide, de la faim qui l'a poussé au crime (mais il avait déjà quelques antécédents...) Fort de son bon droit, il déroule sans sourciller la liste de ses forfaits, qu'il nomme sans jamais en détailler l'horreur. C'est le dossier proposé par Monique Lebailly qui la révèle.

Reste la manière dont ce personnage à la fois odieux et médiocre est entré dans la légende. Sans méconnaître la violence des faits-divers dont il fut le triste héros, ni sous-estimer la qualité du spectacle donné au cours de son procès par un homme plus doué pour le métier de comédien que pour la prose et qui sut s'attirer des sympathies par son élégance, son esprit et son sourire et se parer du sombre attrait du héros romantique auquel il emprunte avec plus ou moins de bonheur son style, il faut avouer que la presse fut pour beaucoup dans l'engouement qu'il suscita. Ce n'était pas nouveau : depuis le XVII^e siècle, les petits fascicules populaires de la Bibliothèque bleue et des almanachs, largement répandus dans les villes et les campagnes par les colporteurs, cultivaient le goût du sang et l'attrait du morbide qui font la fortune de nos romans et films policiers, et avaient fait des hors-la-loi des héros justiciers, dépouillant les riches pour donner aux pauvres, et champions des innombrables victimes de l'injustice sociale. Que l'on songe à Guilleri (?-1608), à Louis Dominique Cartouche (1693-1721), à Louis Mandrin (1735-1755), tous trois morts jeunes et en pleine santé, roués vifs... L'écho donné par la presse au procès de Lacenaire semble avoir été largement encouragé par le gouvernement de Louis-Philippe, pour faire oublier les incidents du « *procès des insurgés d'avriù* » (1834) qui offre aux républicains l'occasion de déployer leur propagande. L'effet

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

dépassa toutes les espérances, et l'on s'arrangea pour remettre à la presse une relation mensongère de l'exécution, où le condamné affrontait la mort sans courage : « *ses genoux fléchissent, sa figure est décomposée, il monte les degrés, soutenu par les aides de l'exécuteur...* », version démentie par au moins deux témoins des plus crédibles, qui attestent son sang-froid : l'inspecteur Canler, futur chef de la Sûreté, qui l'avait démasqué, et le fameux bourreau Henri-Clément Sanson (1799-1889), dont le géniteur, assistant de son propre père, participa à l'exécution de Marie-Antoinette (1793) et de Fouquier-Tinville (1795), et dernier descendant d'une dynastie qui sévit en France de 1688 à 1847, date à laquelle son amour du jeu lui valut d'être radié des cadres.

C'est à cet exécuter atypique qui, crachant dans la soupe au sang dont il s'est grassement nourri si longtemps, a dénoncé la peine de mort dans ses *Mémoires des Sanson* (1862), qu'on laissera le dernier mot. Ayant rétabli la vérité à propos du courage dont fit preuve son client jusqu'à la dernière minute et dénoncé un « *mensonge officiel* », il conclut : « *Quant à moi, je suis convaincu qu'on n'eut qu'un seul but : jeter le voile sur l'inefficacité de la peine de mort qui, cette fois encore, se montrait aussi impuissante à punir qu'elle l'avait été à empêcher.* »

Lundi 19 juin 2017

Retouche

« *Qu’as-tu fait de ton talent ?* »

Évangile, Matthieu, XXV, 14 à 30)

Certains critiques se permettent d’écrire à propos d’œuvres qu’ils n’ont visiblement pas lues. Le Témoin gaulois, qui ne fait pas ce métier, mais veut partager avec quelques proches et un nombre indéterminé d’amis inconnus, et pour son plaisir, les joies que lui apporte la lecture, ne se le permettrait jamais. Il est vrai pourtant que, ces dernières semaines, il a eu tendance à rendre compte d’ouvrages en cours de lecture, parce qu’il pensait que la suite, quel que soit son intérêt, ne lui apprendrait rien de plus. Ce fut le cas des pages consacrées aux *Mémoires* de Lacenaire.

Le dossier ajouté par Monique Lebailly laisse pourtant entrevoir un personnage plus intéressant qu’il n’a été dit. Non pas à cause de la cohérence du système philosophique qu’il a élaboré à partir de ses lectures de jeunesse : beaucoup de déments en font autant, qui n’ont pas de crimes à justifier. Mais les témoignages laissent entrevoir une figure fascinante : il avait à coup sûr beaucoup de « charisme », comme on dit aujourd’hui, et il a fait preuve d’un courage constant, à l’approche d’une mort qu’il a souhaitée :

« *Salut à toi, ma belle fiancée [...]*

Je fus à toi dès le berceau. »

lance-t-il à la guillotine dans *Le dernier chant*. Et puis, si ce n’est pas un grand poète, c’est tout de même un habile rimeur. Son poème ou plutôt sa chanson¹ *Pétition d’un voleur à un roi son voisin*

1 Poème ou chanson ? Il n’y a pas de frontière précise entre les deux genres, qui ne se sont séparés qu’avec l’imprimerie et la généralisation de la lecture silencieuse. On se réfère ici à un mot d’un moraliste du XVIII^e siècle qui disait à peu près qu’on met en chansons ce qui ne mérite pas d’être dit.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

développe avec assez d'esprit le thème de la réplique d'un pirate à Alexandre le Grand rapportée par Cicéron et reprise par Villon :

<i>L'empereur si l'arraisonna :</i>	« Pour ce qu'on me voit escumer
« Pourquoy es-tu larron de mer ? »	« En une petiote fuste ?
<i>L'autre, responce luy donna :</i>	« Se comme toy me peusse armer,
« Pourquoy larron me faiç nommer ?	« Comme toy empereur je fusse.

Villon (*Le grand Testament*, XVIII)

Lacenaire se plaint du plagiaire qui, disait-il, en avait modifié quelques passages : en tous cas, le texte manipulé, le seul qui nous soit parvenu, est encore très bon. Qu'on en juge par ces deux couplets, le premier et le dernier :

<i>« Sire, de grâce, écoutez-moi :</i>	<i>Sire, que Votre Majesté</i>
<i>Sire, je reviens des galères...</i>	<i>Ne se mette pas en colère !</i>
<i>Je suis voleur, vous êtes roi,</i>	<i>Je compte sur votre bonté ;</i>
<i>Agissons ensemble en bons frères.</i>	<i>Car ma demande est téméraire.</i>
<i>Les gens de bien me font horreur,</i>	<i>Je suis hypocrite et vilain,</i>
<i>J'ai le cœur dur et l'âme vile,</i>	<i>Ma douceur n'est qu'une grimace ;</i>
<i>Je suis sans pitié, sans honneur :</i>	<i>J'ai fait... se pendre mon cousin :</i>
<i>Ab ! faites-moi sergent de ville. »</i>	<i>Sire, cédez-moi votre place. »</i>

Mais Lacenaire n'en finit pas d'étonner. Le 6 janvier 1836, à trois jours de son assassinat légal par un petit fonctionnaire que les bonnes gens croyaient indispensable à leur sécurité mais n'en méprisaient pas moins, il écrit à Lacordaire une lettre qui laisse le lecteur pantois. La dernière strophe du poème qu'il y joint en résume le thème :

« *Calme, il est temps, la vague inquiétude*
Qui porte une ombre à tes moindres plaisirs,
On fait trop tôt cette funeste étude
Où sont fixés tes imprudents désirs.
Fuis les soupçons, dans l'homme vois un frère
Sois bon, mais fort, juste, mais généreux
Et reste enfant dans les bras de ta mère ?
Voilà, crois-moi, le secret d'être heureux. »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

On croit rêver : d'abord, le jeune homme auquel il prodigue ses conseils est son aîné d'un an. Ensuite, Lacenaire feint de ne pas comprendre le religieux qui l'a visité en prison à sa demande, et de le croire tenté de mépriser la société, ce qui est à l'opposé de son caractère et de son engagement. Enfin lui-même se campe en vieux sage, tenant un discours plein d'onction à un jeune écervelé. On croirait qu'il a choisi d'endosser pour dernier rôle celui de Tartuffe si, de toute évidence, il ne se moquait de son vertueux correspondant, cherchant peut-être à le discréditer !

Il n'est évidemment pas question de réhabiliter ou d'accorder la moindre admiration à ce sinistre assassin qui dut moins son triste destin à son histoire personnelle, à la méchanceté des hommes et à l'injustice de la société qu'aux pires instincts qu'il portait en lui et auxquels il s'est abandonné avec veulerie, mais de reconnaître qu'il ne fut pas sans talents.

Lundi 26 juin 2017

Poésie

« *Les dieux sont aussi dans la cuisine.* » (Héraclite)

Dans la rue des Martyrs, il y a peut-être un bar tabac sinistre et « *des bras sans av'nir* ». Mais on y trouve aussi une vraie librairie tenue par un amateur de poésie assisté d'une fille charmante et, une fois franchies les vastes portes cochères, des coins étonnants du vieux Paris romantique. Derrière l'une d'elle officie Roula Aïta, grande prêtresse de l'art d'écrire qu'elle exerce au sein de son association *Si j'écrivais*, et qui serait déesse de la cuisine si les dieux ne se nourrissaient pas que de nectar, d'ambrosie, et de la fumée de nos sacrifices¹.

Vendredi soir, Roula recevait la romancière et poétesse Vénus Khoury-Ghata, précédée d'une gloire nullement tapageuse mais garantie par de nombreux et prestigieux prix littéraires, et justifiée par une bonne cinquantaine d'œuvres qui s'échelonnent de 1966 à cette année. Plutôt que de les énumérer, le Témoin gaulois se contentera de renvoyer les ignorants à [l'article que lui consacre Wikipedia](#) et de le compléter par trois titres qui n'y figurent pas : *Un Lieu sous la voûte* et *Sommeil blanc* (1992), deux poèmes rajoutés à *Fables pour un peuple d'argile*, et *L'Adieu à la femme rouge* (2017), son dernier roman, qu'elle venait justement nous présenter. C'est une belle fable inspirée par un fait divers – le suicide d'une Africaine employée comme mannequin par les grandes maisons de mode parisiennes, puis jetée après usage quand revint le temps des « grandes blondes éthérées » – une histoire banale d'immigrée,

1 Voir *Mythe et Pensée chez les Grecs* (Jean-Pierre Vernant Maspero, 1969) et *Les dieux sont dans la cuisine : Philosophie des objets et objets de la philosophie* (François Dagognet, Éditeur : *Empêcheurs De Penser En Rond*, 1986)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

dont la romancière a tiré un conte exemplaire. Mais, d'un discours particulièrement riche, on retiendra surtout deux temps forts : une comparaison passionnante des langues arabe et française, du point de vue de leur syntaxe, de leurs métaphores, dont la première est prodigue, au point que la seconde en paraît avare, de leurs musiques si différentes, et des problèmes que le passage de l'une à l'autre pose à la traduction de poèmes – car l'invitée est également une grande traductrice. Le tout expliqué sans jargon, avec une simplicité et un humour qu'elle n'abandonne jamais, quels que soient les sujets qu'elle aborde, graves ou légers. La lecture vibrante d'un beau poème mit fin à cette belle prestation. La collation orientale qui suivit fut comme toujours digne de cette soirée qui se termina, hélas, par un cadeau empoisonné.

Notre hôtesse nous a remis en effet la liste complète des œuvres de son invitée, d'où sont tirés les trois titres rajoutés ci-dessus à celle de *Wikipedia*, nous faisant observer que Vénus avait un talent remarquable pour les composer, et nous a demandé de participer dans nos foyers à un jeu consistant à écrire un poème en les prenant pour point de départ, et à les lui envoyer. Où trouvera-t-elle le temps de lire tout ça ? Il est vrai que si beaucoup de participants sont aussi productifs que le Témoin gaulois, sa tâche sera fort allégée. Il venait justement de confier à la jeune libraire qu'il entretient une relation singulière à la poésie. Ayant appris des milliers de vers au lycée, habitude qu'il a conservée au cours de ses études supérieures, il ne lit pratiquement plus de poésie, se contentant de se redire (de ressasser) les poèmes de sa jeunesse, toujours avec le même plaisir. C'est assez singulier pour quelqu'un qui a enseigné les Lettres, mais si peu : c'est de ces courtes périodes que datent ses dernières acquisitions. Et pourtant l'explication de poèmes a été l'une des plus grandes joies

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

de son métier, et sans doute la partie de ses tâches dont il s'est le moins mal acquitté : mais il n'a pas poussé ses confidences jusqu'à parler de ce passé professionnel sulfureux. De même, et c'est un secret qu'il ne partage qu'avec ses lecteurs, ses rares essais d'écriture poétique ont produit de si navrants échecs que même les pages de son site, pourtant peu exigeantes, leur ont été refusées. Et voici pourquoi, chère Roula, votre serviteur est muet.

Roula ne manque jamais de demander à ses invité(e)s comment s'y prendre pour écrire de si beaux textes. C'est probablement dans un but pédagogique, pour se faire l'interprète de ses timides disciples. Elle connaît sûrement la réponse, qu'aucun écrivain ne lui donnera. Il faut :

- savoir lire et écrire, au sens technique du mot ;
- brûler du désir d'écrire, quelle qu'en soit la raison ;
- avoir quelque chose à dire, ce qui ne va pas de soi ;
- savoir lever ses inhibitions : l'angoisse de la page blanche, bien sûr, mais surtout la propension à cacher ce « *misérable petit tas de secrets* » dont parle Blaise Pascal, et dont chaque homme est fait ;
- avoir reçu des dieux la grâce nécessaire et suffisante, que l'un d'eux se sera chargé de vous apporter en votre cuisine, et sans laquelle vous resterez dans les ténèbres extérieures² ;
- ce qui n'exclut pas, bien au contraire, l'intervention de Roula Aïta, grande maïeuticienne de talents devant l'Éternel.

Lundi 3 juillet 2017

2 Comment la piteuse expérience du Témoin gaulois ne l'inclinerait-elle pas au jansénisme ?

Bouffons

« *Le mépris et la haine sont sans doute les écueils dont il importe le plus aux princes de se préserver.* » (Machiavel, *Le Prince*)

Les grands fauves sont des espèces en voie de disparition. Déjà, on n'en compte plus parmi les maîtres de ce monde, où abondent ces bêtes également sanguinaires mais de moindre envergure que sont les renards, dont Poutine en Russie et Assad en Syrie sont de parfaits exemples, en concurrence directe avec les bouffons¹, qui sévissent dans des pays d'importance non moins inégale.

Les bouffons ont en commun un ego démesuré, des prétentions sans bornes qui les rendent d'autant plus crédibles aux gogos qu'eux-mêmes ne doutent pas un instant de leur capacité à tenir n'importe quelle promesse, et leur mégalomanie les incline à mépriser autrui dans la mesure même où ils se surestiment. On en retiendra trois ici : Trump le Yankee, Erdogan le Grand Turc, et Macron, le poussin à la fois naïf et malin né des œuvres du vieux coq gaulois. Tout a été dit sur Trump, héritier d'un empire financier dont il exagère sans doute l'importance tout en dissimulant soigneusement son étendue, élu par les délégués de son parti contre la volonté de la majorité de ses concitoyens. Ce personnage dont on ne sait s'il est encore capable de lire un texte de plus de quelques lignes, et dont des psychiatres mettent en doute la santé mentale, se vautre dans ses fonctions à coup de déclarations fracassantes sur *twitter* pour la plus grande joie des internautes, et bien qu'étroitement contrôlé par les institutions de son pays, met en danger la planète. S'il n'est heureusement pas

1 « *Personne que l'on ne peut prendre au sérieux, fumiste, rigolo. Syn. Bolos.* » (Abdelkarim Tengour, [Tout l'argot des banlieues](#) : Le dictionnaire de la zone en 2 600 définitions, 2013)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

tout-puissant, il est omniscient et, certain que l'activité humaine n'est en rien responsable du réchauffement climatique, il met objectivement en danger la vie sur cette planète. Le Grand Truc Erdogan a réussi à se doter du pouvoir absolu dont il use et abuse pour se bâtir un immense palais aux 250 chambres vides², et pour briser avec la brutalité de tous les despotes orientaux tout ce qui ne se prosterne pas à ses pieds. Bien qu'il opère heureusement sur une échelle beaucoup plus modeste, c'est un puits de science comme son collègue yankee, et il a décrété l'inanité des théories scientifiques, dont l'évolution fait les premiers frais, remplaçant dans les écoles l'enseignement d'hypothèses incertaines par celui de ses certitudes religieuses, tellement plus aptes à former soldats et génitrices dévoués à la cause de la Grande Truquerie. Parmi ces bouffons, le nôtre occupe une place originale.

D'abord il est jeune, beau, et de bonne compagnie, la *french touch*, quoi ! Ce qui lui a valu, contrairement à ses aînés, d'être accueilli avec enthousiasme par la plupart des chancelleries. Ensuite, il n'est ni l'héritier ni le promoteur d'un système d'oppression : il a même été élu pour écarter ce danger. Enfin, il ne prône pas un repliement nationaliste, bien au contraire : c'est sans nul doute le plus européen de nos présidents. Alors, de quoi se plaint-on ? De son programme ultra-libéral d'abord : mais il est vrai que la gauche n'a pas su proposer autre chose, et que les partis qui ont prétendu la représenter en paient le prix ! Les classes populaire et moyenne, cramponnées à des acquis que l'évolution mondiale ne permet plus de garantir, devront y laisser des plumes comme c'est déjà le cas dans tout le reste de l'Europe, non pas faute de

² parce qu'il ne sait pas que les palais des sultans, comme ceux de nos rois et les châteaux de nos seigneurs, étaient des espèces d'hôtels qui hébergeaient une foule de domestiques et de courtisans.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

richesses à partager, mais parce que le capitalisme sauvage a pris les commandes de l'économie : dans une économie mondialisée, il n'y a plus de place pour « l'exception française ». Ce n'est qu'une Europe unifiée qui peut faire entendre sa voix, et c'est seulement dans ce cadre qu'il faut repenser la gauche. Mélanchon, avec sa vision hexagonale et nombriliste, est aussi anachronique que Georges Marchais. Emmanuel Macron est un mal nécessaire : il n'y a pas de quoi l'applaudir, mais cela en fait-il un bouffon ?

Sûrement pas. Mais il partage avec ceux de la politique les défauts qu'on a relevés. Un ego démesuré ? Ayant réussi une manœuvre difficile en s'imposant dans le vide politique, il se croit l'élu des Français, l'homme providentiel, un nouveau de Gaulle. Il devrait se souvenir qu'il a été mal élu par 16% de ses concitoyens dont une bonne partie n'adhèrent pas à sa vision du monde. Il prétend retourner aux sources du gaullisme³. Ignore-t-il le mot du vieux général « *Je n'ai pas eu de prédécesseur, je n'aurai pas de successeur* » ? Dans ce cas, il devrait méditer le commentaire pour les nuls qu'en fit Raymond Aron dans un article du journal *Le Figaro* du 27 mai 1963, [Institutions et succession](#) (cité dans *Politique française Articles 1944-1977*, Éditions de Fallois, 2016) : « *Par définition, le général de Gaulle n'aura pas de "successeur" [...] Dans les grandes circonstances, l'actuel Président de la République revêt l'uniforme de brigadier général ; il invoque la légitimité nationale "qu'il incarne depuis vingt ans" et jamais il ne s'est réclamé des suffrages que lui ont accordé les électeurs présidentiels. La légitimité historique ne se transmet pas et le successeur devra se contenter des suffrages populaires* ». Le jeune Macron ne pourra se réclamer d'une

3 C'est ignorer l'Histoire : en 1958, les Français ne songent qu'à travailler et consommer, et s'en remettent à un Père pour le reste. En 2017, aux prises avec le chômage et le déclassement, ils attendent moins d'un gouvernement sans moyens d'action que des réseaux et de l'économie parallèle.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

légitimité nationale que du jour où il aura sorti de l'ornière le vieux convoi de la France et, l'ayant remis « en marche », l'aura conduit sur un terrain ferme. Des prétentions sans bornes ? En attendant de tenir ses promesses – et il y faudrait du temps, bien sûr – moins Bonaparte (il en a l'âge, dit le chœur des courtisans) que Buffalo Bill, il s'est fait entrepreneur de spectacles à sa propre gloire : *Si Versailles m'était conté, 14 Juillet* ! Il se voit déjà régissant l'Europe, mais se rend sans combat à la première escarmouche sur les perturbateurs endocriniens, lâche Suède et Danemark qui lui en sauront certainement gré, et fait manger son chapeau à son ministre de l'écologie : ce n'est pas fini !. Quant au mépris, il en a à revendre. Monsieur Macron, qui s'est donné la peine de naître (soyons juste, il a fait d'excellentes études, mais elles sont et seront de plus en plus réservées à des privilégiés), est éperdu d'admiration pour ce qu'il appelle la réussite, c'est-à-dire qu'il adore le Veau d'or. Il réplique comme une évidence à un ouvrier gréviste que « *La meilleure façon de se payer un costard, c'est de travailler* ». Que voulez-vous, c'est ce qu'on apprend dans les bonnes familles, et ce n'est pas sa faute si on ne lui a pas expliqué que les travaux les plus nécessaires et surtout les plus rudes sont les plus mal payés. Pour ceux qui ne peuvent, ne savent pas faire du fric, ou qui ont choisi l'Être de préférence à l'Avoir, il n'a que mépris, opposant « *Les gens qui réussissent et les gens qui ne sont rien* ».

Jusqu'à nouvel ordre, Macron n'est pas grand chose : un bateleur politique prodigue de promesses, comme tant d'autres. Il lui reste à commencer par le commencement : apprendre ce qu'est le quotidien de ceux « *qui ne sont rien* » et donner l'exemple de la réussite dans la fonction qu'il s'est choisie. Le Témoin gaulois lui souhaite sincèrement d'y parvenir.

Lundi 10 juillet 2017

Attention travaux !

« *Et le mardi ils ont mal à la tête*

Le mercredi ils ne veulent rien faire » (*Les Tisserands*, chanson)

Qu'ils soient publics ou privés, qu'ils concernent la voirie ou le logis, les travaux sont une épreuve pour ceux qui ont à en subir le bruit et la boue ou la poussière¹. Aussi, passé quatre-vingts ans, il me semble que la plupart des gens renoncent à rénover ou modifier leur logement. Bien sûr, c'est souvent parce qu'ils n'en ont pas les moyens, souvent aussi ils ne se rendent plus compte de sa dégradation, qui progresse avec la leur. Mais de toutes manières, bien que désormais insoucieux de « La Beauté » ils adhèrent avec conviction au vers que l'auteur des *Fleurs du mal* lui a consacré :

« *Je hais le mouvement qui déplace les lignes* »

Assez lucides encore pour ne pas accepter de finir dans la crasse (il est vrai que ma moitié² n'a pas atteint le grand âge), nous avons décidé de nous lancer dans l'aventure.

Hélas, un malheur n'arrive jamais seul ! L'entrepreneur élu – non,

1 Et plus encore, je pense, pour ceux qui les effectuent mais, dirait notre président, « *ils ne sont rien* » ; j'en entends d'autres ajouter : « *ce métier, ils l'ont choisi* », ce qui n'est pas évident pour celui qui tient le marteau-piqueur et pour quelques autres, comme ces Indiens qui continuent à fabriquer des briques comme au temps des Aztèques et que la 5 nous a montrés.

2 J'avoue qu'on ne peut pas dire que chez nous, comme le veut Arnolphe :

« *Du côté de la barbe est la toute-puissance.* »

Mais à ce détail près, nous pouvons nous reconnaître dans les vers qui suivent :

« *Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité;
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne;
L'une en tout est soumise à l'autre, qui gouverne ;* » etc.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

je ne donnerai pas ses coordonnées, nous ne sommes pas un site publicitaire – l’entrepreneur, dis-je, venait de nous confirmer que son intervention chez nous commencerait le lundi 17 quand de très et même (comme on le verra) trop discrètes affiches apposées par une main anonyme mais néanmoins autorisée nous apprirent que d’autres travaux bouleverseraient notre tronçon de rue paisible du 10 juillet au 2 août ! Motif : réfection de la chaussée et des bordures des trottoirs. Le tout était en parfait état, et l’on venait de placer des ralentisseurs dont l’utilité principale fut de servir de tremplin aux motards amateurs d’émotions fortes, et de mettre à mal les ressorts des voitures des chauffeurs trop pressés ou distraits pour en tenir compte : dans les deux cas, cela fait marcher le commerce, et contribue au dynamisme retrouvé de notre économie. La raison véritable est l’installation de nouveaux parkings pour deux-roues, entendez pour motos. On sait que ce véhicule particulièrement polluant, bruyant et dangereux,³ qui consomme souvent, pour le transport d’une personne, 5 à 6 litres, voire 10 aux cent kilomètres, correspond à l’idéal écologique de la Mairie de Paris, qui lui fait refuser la climatisation sur les modèles nouveaux d’autobus, comme elle la bannit sûrement de ses voitures de fonction et des bureaux des édiles. Le 10 au matin donc, à l’heure dite, une armada impressionnante d’engins divers prirent position à une extrémité du tronçon de 190 mètres (merci Google) en réfection.

Puis rien. Une voisine aussi curieuse que charmante (ça existe, je l’ai rencontrée !) ayant interviewé le chef de chantier, celui-ci lui révéla qu’il fallait procéder à l’enlèvement de cinq ou six voitures qui n’avaient pas respecté l’avis confidentiel. « *Ça nous retarde,*

3 la plupart de leurs propriétaires s’évertuent par d’ingénieux stratagèmes à augmenter ces nuisances

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

confia-t-il, soucieux, *il faudra rattraper le temps perdu en heures supplémentaires, ce soir !*» Enfin le convoi s'ébranla, arrachant le revêtement de la chaussée avec une aisance et à une vitesse qui réchauffèrent le cœur des riverains : à coup sûr, le créneau de trois semaines que l'on s'était donné était trop large, et nous verrions bientôt la fin de nos peines ! Hélas, mardi matin, il fallut déchanter : de rares véhicules purent s'aventurer sur notre chaussée, soulevant au passage des nuages de poussière noire qui recouvrent même les balcons du sixième étage, j'en suis témoin (gaulois), et même stationner çà et là, sans être verbalisés. Mercredi, une énorme arroseuse vint faire le plein à une borne et son office tout au long du tronçon dévasté. Le chauffeur me confia qu'il s'était fait sonner les cloches, ayant oublié (quand ?) de faire son travail. Je suppose que des voisins se sont plaints d'avaler tant de poussière ? Mercredi, l'eau ayant séché, la poussière repartit de plus belle, et tout le monde comprit que le jeudi étant la veille du 14 juillet, qui nous vaudrait un pont patriotique et trumpesque autant que macronesque, il était vain d'attendre la reprise des travaux avant le 17. Nous en sommes là au moment de mettre en ligne.

Cette manière de travailler est-elle due à l'incompétence ou à une stratégie aussi savante que mystérieuse des entreprises, en réponse au fait que l'État et les administrations sont de très mauvais payeurs, ce qui met en difficulté bien des prestataires ? En tous cas, nos très modestes travaux de réfection doivent commencer aujourd'hui. Il se pourrait que le Témoin gaulois se taise bien à regret, car il est bavard, pendant deux semaines : dans ce cas, vous saurez pourquoi, et que vous lui manquerez.

Lundi 17 juillet 2017

Journal des travaux

Les travaux domestiques vont bon train, et si nous vivons dans les gravats et le plâtras, il faut reconnaître que l'entreprise est efficace et diligente, et son personnel sympathique. Grosse alerte vendredi après-midi : une couche de poussière noire épaisse de 3 à 4 millimètres s'est abattue en notre absence sur mon bureau, sans crier gare : l'ordinateur, l'imprimante, le scanner et le reste en sont recouverts. Miracle : tout paraît cependant fonctionner, un passage méticuleux à l'aspirateur rétablit un semblant d'ordre. L'annonce de la libération de la cuisine mardi prochain vient nous mettre du baume au cœur : depuis lundi 17, nous n'avons accès, à midi et le soir, qu'à un coin d'évier et au four micro-ondes. Au moins, cela réduit à rien les tâches de cuisine. Et vendredi 28, c'est promis, tout sera terminé : vacances obligent !

Les travaux publics, eux, ne se soucient nullement des vacances : infatigables, les vaillantes équipes dépêchées par la Ville de Paris nous ont accordé deux brèves apparitions. La première, lundi matin, pour faire un beau trou sous nos fenêtres. Cela n'a pris que deux heures à peine, il n'y avait rien au fond du trou, alors on l'a rebouché en moins de deux heures. À midi, la rue ravagée avait retrouvé son calme. Mercredi après-midi vers quinze heures, de hardis travailleurs ont fait derechef une brève incursion, le temps de desceller quelques bordures du trottoir. Grâce à Dieu, les entreprises se sont donné jusqu'au 2 août pour accomplir leur lourde tâche (revêtir 190 mètres d'une chaussée qui n'en avait nul besoin), il leur reste du temps. Gageons que, s'il le faut, elles n'hésiteront pas à prolonger le délai jusqu'à la fin du mois prochain ! À suivre... à une date imprévisible.

Lundi 24 juillet 2017

Journal des travaux (fin)

[Alleluia !](#)

Les travaux publics et privés qui ont tant affecté le train-train ordinaire du Témoin gaulois et des riverains de sa rue ont pris fin simultanément, de manière miraculeuse en ce qui concerne les premiers, le vendredi 28 en début d'après-midi, mettant fin à une chronique qui a dû paraître bien futile et insipide aux lecteurs de bonne volonté qui s'y seront risqués, et libérant leur auteur pour le rendre, espérons-le, à des sujets moins fastidieux.

Il y avait en tout huit jours de travail, en comptant très large, pour venir à bout du revêtement de moins de 200 mètres de chaussée, et comme celle-ci était en excellent état, une journée eût suffi pour réaliser le seul changement tangible qu'on puisse observer : le renouvellement des marques au sol, tout le côté pair étant réservé au stationnement des motos. Pour cela, on a déplacé, de temps à autre et comme à la parade une flottille impressionnante de machines bruyantes énormes ou dérisoires, comme cette petite goudronneuse à main actionnée et poussée par un seul homme. Est-ce afin de lutter contre le chômage, ou pour conserver les bonnes traditions ? On a vu une escouade d'ouvriers munis d'une planchette façonner à genoux les bords de la chaussée, tous grands, robustes et aussi noirs, bien sûr, que le goudron dont ils égalisaient la surface ! Comme au temps bienheureux des colonies qui ont fait notre grandeur et le bonheur des peuples à qui nous avons apporté le Progrès et une vision renouvelée de trois concepts qu'ils n'avaient pu, dans leur ignorance, qu'entrevoir obscurément : Liberté, Égalité, Fraternité. Les voies de l'Histoire, et celles de la Ville de Paris, sont bien mystérieuses...

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Nos propres travaux, confiés par chance à une entreprise au-dessus de tout éloge, ont été l'occasion de faire connaissance avec un tandem de peintres comme on en faisait jadis. Il paraît que la graine s'en est conservée dans les familles nombreuses de leur génération, au Portugal. Un voisin s'est plaint des airs d'opéras dont le plus jeune nous régalaient (?) dans sa joie de faire du beau travail, c'est tout dire ! Depuis l'époque bénie de ma jeunesse, où les maçons français, à l'ombre d'un vieux maréchal, chantaient en travaillant, ils ont renoncé à interpréter leurs airs favoris pour écouter des transistors avant de s'en remettre comme tout le monde aux baladeurs, et échangé le gros rouge contre l'eau minérale. Tout de même, les nôtres ont marqué la fin de la première semaine en se permettant une bouteille de rosé, et nous avons offert le gris de gris du dernier jour. Hélas, ils n'ont eu chacun que trois enfants, qui à leur tour n'en auront qu'un et aspirent à des travaux moins rudes, donc mieux rétribués, selon la logique du système. Ainsi se perdent les bonnes mœurs. Dieu merci, Afrique et Proche-Orient regorgent de volontaires (si l'on ose dire) qui se bousculent pour prendre la relève, bravant mafiosi et noyade en mer, mais sûrs de bénéficier de l'accueil courtois de notre police républicaine et de nos populations déboussolées, du traitement chaleureux que leur réservent nos entreprises, et bientôt des niches que leur promet Macron, qui ne veut plus voir personne dormir dans la rue.

En attendant que cette promesse soit tenue, n'ayant plus à remettre en ordre que mes livres, je retourne au baron de Frénilly et à ses *Souvenirs* : ils méritent le détour, et j'espère vous en dire davantage lundi prochain.

Lundi 31 juillet 2017

Souvenirs du baron de Frénilly

Foin des travaux utiles, revenons aux sujets futiles, tellement plus intéressants, comme l'histoire et la littérature. Car c'est de ces deux disciplines que relève, comme tous les mémoires, le livre du cher baron, qui eut la chance de bien naître au temps heureux – pour les privilégiés – de l'Ancien Régime, de traverser indemne la Révolution, le talent de réaliser le programme de vie qu'il s'était tracé, et le bonheur de compter parmi ses serviteurs le garde-chasse Lefort, ce qui m'a valu l'honneur de rencontrer ce petit seigneur suractif (on l'a surnommé Frétilly), piètre versificateur mais excellent prosateur, satisfait de lui-même et témoin fort intéressant de son temps.

Il est né coiffé, dans une famille plus qu'aisée, cultivée et aimante. À l'en croire, sa culture, qui est réelle, ne doit pas grand-chose à ses précepteurs, et surtout à son père, sa propre curiosité intellectuelle et sa passion d'apprendre. Il hérite de la charge fort lucrative de receveur général de l'apanage du comte d'Artois, frère du roi et futur Charles X (les riches provinces de Poitou et d'Angoumois) que la Révolution ne lui laissera pas le temps d'exercer, avec l'espérance du bel héritage de son oncle de Saint-Waast qui lui apporterait une belle charge d'administrateur des domaines (elle lui échappera pour la même raison) et ne lui laissera à sa mort, en 1790, qu'une fortune supplémentaire de trois millions de livres que sa prodigalité et les assignats feront fondre. À quelques mois de la Révolution qu'il n'a pas vue venir, c'est un jeune aristocrate, convaincu de son charme et de ses talents, et pourtant d'une timidité paralysante dans le monde qu'il aime fréquenter. Il adore les beaux équipages, le luxe auquel il est habitué au point de ne pouvoir quitter Paris pour Loches où il va

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

préparer les quartiers de sa mère et de sa sœur fuyant l'émeute, rejeté de barrière en barrière en application d'un décret révolutionnaire qui interdit sortir des métaux précieux, alors qu'il a jugé indispensable de prendre un nécessaire de toilette en argent dont il ne se séparait jamais. Fort appauvri par la Révolution qu'il a traversée sans encombre, bien qu'il ait pris les armes pour le roi aux Tuileries dans la nuit du 10 août 1792, ce qui montre qu'il n'était pas un très gros poisson, il cherche femme et finit par épouser sur présentation de son notaire une jeune fille qu'il trouve laide mais qui a des terres près de Paris. Devenu seigneur de Bourneville dont il exagère la magnificence et la valeur, il relève avec talent un domaine grevé de dettes et en triste état que les cosaques occuperont en 1814 : mais à ses yeux, ce sont les libérateurs de la France soumise à la tyrannie de Napoléon, et il apprécie beaucoup ces « *grands enfants* » qu'il héberge avec un officier russe à Paris, dans son cher Faubourg Saint-Germain. Il se complaît dans son rôle de propriétaire terrien, administrant son personnel avec bonté (« *je lui verse encore une petite pension* ») et justice (« *la bourse dans une main et la foudre dans l'autre* »). Mais après les Cent-Jours, dévoré d'ambition, il sollicite le poste de ministre de l'Instruction publique « *pour défendre le Trône et l'Église* », à la grande surprise de son collègue Salaberry qui assure, à ce propos, qu'il avait « *sur la tête une huppe [...] je ne croyais pas qu'il l'avait dans l'esprit et de la même dimension.* » Et si cet ultra n'a rien compris aux bouleversements intervenus dans la société française, il a su d'instinct comment retrouver ses privilèges : « *Je devais être député, conseiller d'État et pair de France. J'ai été tout cela.* »

On ne peut s'empêcher de comparer notre mémorialiste à Chateaubriand, qu'il a plusieurs fois croisé – ils ont même collaboré à un journal éphémère, *Le Conservateur* – et détesté. Le

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

portrait qu'il en brosse : « *Chateaubriand, tantôt bon enfant, tantôt grand homme, naïf, gai, riant et s'amusant à des riens, puis "gonflé, bourré, hérissé d'un orgueil insatiable"* » résume ses sentiments, et témoigne du choc de deux vanités. Car le riche descendant de financiers et de gens de robes, de noblesse récente et qui devra son titre de baron, tardivement, à Charles X, n'en a pas moins que l'héritier d'une antique lignée appauvrie au fil des siècles, comme toute la vieille noblesse d'épée, par le développement économique autant que par la politique des rois prenant appui sur la bourgeoisie pour mieux tenir en respect une aristocratie hautaine et querelleuse et la dilapidation d'héritiers prodigues, compensée parfois par les exploits des corsaires et la traite des nègres qui fit la fortune de quinze ports français, dont Nantes, La Rochelle, Bordeaux, Le Havre et Saint-Malo, où 80 000 esclaves ont transité, honnête commerce par lequel le père de l'auteur du *Génie du christianisme* rétablit la fortune familiale. La Révolution les a rapprochés : Chateaubriand, qui a émigré, en a souffert autant que Frénilly, qui est resté. Mais le premier est conscient du tournant irréversible qu'a pris l'Histoire, c'est un libéral dont les dernières pages des *Mémoires d'Outre-tombe* témoignent de l'extrême clairvoyance, à laquelle s'oppose l'extrême aveuglement du petit baron ultra-royaliste : cela suffit à justifier la haine du second qui, n'ayant pourtant pas émigré, « *n'a rien oublié ni rien appris* » au retour des Bourbons. S'y ajoutent la carrière politique plus brillante du grand seigneur, qui ne fut pas « *la cinquième roue du carrosse* » qu'il prétend, et surtout le succès littéraire mérité d'un de nos plus grands prosateurs, enfin la rivalité de deux versificateurs fort médiocres, Frénilly trouvant pitoyable que Chateaubriand ait osé publier ses vers, alors qu'il en a fait autant à plusieurs reprises. Rien n'illustre mieux cette compétition que leurs portraits en penseurs romantiques inspirés, Frénilly prenant la même pose que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Chateaubriand – c'était la mode – que sa figure poupinie et assez quelconque rend assez comique.

Pourtant, les souvenirs de Frénilly méritent un plus large public que celui des spécialistes de l'histoire de son époque, et partant, ses écrits ont droit à plus de respect. Non qu'ils n'offrent souvent des longueurs, même après les coupes difficiles à évaluer qu'y a pratiquées Chuquet. Ce n'est sans doute pas que le baron discerne mal ce qui est important de ce qui ne l'est pas, mais il ne prétend pas faire œuvre d'historien, écrit à temps perdu, sans s'appuyer sur d'autres archives que ce qu'il a conservé de sa correspondance privée, et vise seulement à meubler ses loisirs en se remémorant une vie d'autant plus heureuse qu'il voue spontanément une grande admiration à sa propre personne. Mais on ne perd jamais son temps à s'accrocher à la liste parfois fastidieuse de ses (belles) relations : on en est même souvent récompensé par un trait de méchanceté digne de Saint-Simon. Vient-il d'accumuler deux portraits élogieux ? « *Après ces deux femmes, je voudrais trouver quelque laidéron sotté et acariâtre pour varier et faire ombre au tableau* » et d'un ami qu'il tient en grande estime et affection, il note pourtant : « *Il n'avait ni tournure, ni grâce, ni manières du grand monde, ni même ce qu'on appelle de l'esprit* ». Mais ce n'est rien à côté de ce qu'il réserve à ses ennemis, les révolutionnaires d'abord : Pétion, maire de Paris, « *était un grand homme blond, d'une beauté fade et d'un air doucereux, lâche et fourbe [...]* Ce qui nous rendait les meneurs d'alors plus particulièrement odieux, c'est qu'aucun, sans exception, n'était ni un Marius ni un Cromwell ; tous étaient des cuistres et des pleutres, gens de néant ». La Fayette, « *ridicule et burlesque* », c'est « *Gilles-César* », Talleyrand est « *immuable dans cette longue carrière où il est entré infâme et dont il sortira de même* ». Ce n'est pas que Louis XVI trouve grâce à ses yeux : « *bon homme, bon mari, pieux, chaste, vertueux, juste, humain, mais sans*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

esprit, sans caractère, sans volonté, sans expérience, masse inerte et mal taillée, gros, se dandinant d'un pied sur l'autre, brusque, grossier, de ton commun et de manières triviales ». Ah ! Que n'avait-il la clairvoyance et la hardiesse de Frénilly qui aurait à sa place si aisément retourné la situation ! Louis XVIII, pour n'avoir pas appelé aux affaires un homme de son mérite, est de ces rois qui « *ont besoin de courtisans [...] moins ils sont grands, plus il faut qu'ils descendent pour en trouver.* » Enfin, cet ultra qui s'imaginait que la Restauration serait le retour à l'Ancien Régime trouvera un roi selon son cœur en la personne de Charles X et, lui qui traversa la Révolution sans songer à émigrer, poussera la fidélité jusqu'à le suivre dans son exil et y mourir, renonçant pour lui à une carrière politique dont il a longtemps rêvé et qui lui restait ouverte par le nouveau régime.

C'est dans l'édition la plus récente, offerte par mon ami Jacques, descendant de l'illustre garde-chasse, que j'ai lu les *Mémoires du baron de Frénilly - 1768-1828 - souvenirs d'un ultraroyaliste* publié par Frédéric d'Agay (*L'Histoire en mémoires*, Paris : Perrin, 1987). L'*Introduction* et les *notes* sont bien faites, le seul défaut étant que l'éditeur a pratiqué des coupures à des endroits fort mal choisis, si l'on en juge par deux exemples que m'a signalés le donateur : un épisode de jeunesse, autour de son singulier précepteur, M. Bréjole, et deux belles pages à propos des loups, qui montre que ces gentilles bêtes réintroduites à grands frais dans nos campagnes par des citadins ignares peuvent être de redoutables prédateurs et s'attaquer à l'homme. Cette édition n'est d'ailleurs que la copie tronquée des *Souvenirs du Baron de Frénilly, pair de France, 1768-1828* - publiés par l'historien Arthur Chuquet chez Plon, Nourrit et Cie en 1908 et réédité en 1909. Or cet auteur signale lui-même dans son introduction qu'il a « *supprimé des longueurs, des répétitions, et particulièrement abrégé les passages qui*

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

concernaient les affaires domestiques de Frénilly et l'exploitation de ses domaines ; nous avons laissé de côté quelques mots qui blesseraient des familles encore existantes ». Soixante ans après la mort de l'auteur, ses héritiers, qui ont confié le manuscrit à A. Chuquet, ont donc exercé une censure qui s'est ajoutée à celle de l'éditeur.

Frénilly ne fut ni le politique profond, ni le poète, ni même le chanteur et le danseur qu'il s'imagina : l'un de ses amis affirme qu'il chantait faux et ne gardait pas la mesure. Mais c'est un excellent prosateur¹ et un mémorialiste de premier plan, le seul à apporter autant de précisions sur la vie quotidienne dans la période couverte par ses *Souvenirs*, de 1770 environ à 1827. Le texte complet de ce livre reste à établir, et il est étonnant qu'aucun doctorant n'ait songé à s'en emparer.

Mardi 8 août 2017

1 Il se gratifie lui-même « *d'un style franc, rapide, mordant et coloré* » : on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

L'Avenir du livre

*« Je crains pas ça tell'ment où va la bouquinaille,
Les quais, les cabinets, la poussière et l'ennui.
Je crains pas ça tell'ment, moi qui tant écrivaille
Et distille la mort en quelques poésies. »* (Raymond Queneau)

Non, le Témoin gaulois ne vous reparlera plus des travaux qui l'ont récemment affecté, mais à leur occasion il lui a fallu transporter d'une chambre à l'autre une partie de sa bibliothèque, soit environ huit cents livres qui avaient accumulé la poussière de bien des années, et dont certains se délitaient spontanément sans même avoir été consultés depuis leur première lecture. Cela donne à réfléchir.

Le premier mouvement est de les jeter. En effet, un octogénaire est assuré de ne pas en rouvrir la plupart : Internet est tellement plus commode pour revenir à un passage aimé ou faire une citation qu'après plusieurs décennies de pratique, vous êtes devenu aussi inhabile qu'un illettré à les retrouver dans un livre de papier. D'autre part, il est inutile de conserver des livres pour leur valeur marchande : de nos jours, elle est nulle, et les bibliophiles (dont je ne suis pas) qui achètent au prix fort des livres rares ou luxueux auront du mal à les revendre pour une bouchée de pain. Vous ne trouverez aucun commerçant pour les acheter au poids du papier et rarement quelqu'un, dans votre entourage, à qui en faire don. Seules de rares associations accepteront de les enlever gratis, encore faut-il qu'ils soient en parfait état, et excluent-elles certaines catégories : livres utilitaires, revues, etc. C'est à l'une d'elles que nous nous adressons, chaque fois que nos achats menacent de nous ensevelir. Il s'agit de *La Roue Tourne* qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

poursuit pour les vieux comédiens l'œuvre mythique de *La Fin du jour*, merci à ses jeunes et généreux bénévoles. Nous leur remettons des livres achetés sur recommandation de la critique, moins souvent d'amis, et qui nous ont déçus (rarement) ou que nous avons aimés mais dont nous ne gardons aucun souvenir, ou si peu... Cette fois, il en reste encore trop. Faut-il sacrifier certains classiques : sans doute, on ne conservera que les plus récents, ceux qui ne se trouveront pas gratis sur la Toile. Et puis, pour faire bonne mesure, jetons quelques livres auxquels nous rattachent encore de précieux souvenirs, mais qui se détériorent : ainsi le précieux *Le Thomisme - Introduction à la philosophie de Saint Thomas d'Aquin* d'Étienne Gilson, dans l'édition Vrin de 1948 dont j'ai à peu près retenu la classification des Anges et Archanges, établie avec une précision digne d'éloge par... « *mais Bon Dieu, mais c'est bien sûr !* » le Docteur angélique : Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Puissances, Vertus... et le très cher et très voltairien *Si-yeou-Ki, (Le Singe pèlerin)*, qui savait dès le XVI^e siècle que rien n'est écrit et que les textes sacrés sont remis aux hommes parce qu'ils ne sont pas encore capables de le comprendre. En tout, voici une centaine de livres éliminés, et un peu de place sur les rayons pour en accueillir de nouveaux. Une cinquantaine de revues *Cinéma* 65 à 69 vont également rejoindre les poubelles de l'oubli. Seuls les *Cahiers du Cinéma* de la même époque sont sauvés, ayant quitté depuis longtemps ce logis.

Décision banale aux yeux des plus jeunes, qui jetteront sans état d'âme presque tout ce que j'ai conservé. Rien de nouveau sous le soleil, direz-vous, chaque génération doit se défaire de la plupart des vieilleries léguées par la précédente, sous peine d'être ensevelie. Certes. À ceci près qu'il y a un demi-siècle, les bibliothèques échappaient souvent à ce sort. La culture reposait

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

sur le livre depuis l'Antiquité, et on le révérait au point d'avoir fondé sur des textes sacrés – *Bible, Coran, Sutras, Avesta, Véda, Tao Tö King* et autres *Livre de Mormon...* – de grandes religions qui dominaient le monde. Par un bel exemple de dialectique, le prestige de celles-ci se répercutait sur tous les livres. La plupart des familles modestes considéraient qu'ils étaient réservés aux classes supérieures et ne lisaient guère que des romans-photos que j'avais cru, jusque-là, réservés aux femmes, quand je vis que mes camarades parachutistes venus de la mine ou de l'usine ne lisaient rien d'autre : ils les appelaient « bouquins ». Si au contraire ces familles s'intéressaient à la lecture, comme ce fut par chance le cas de la mienne, les livres qu'on avait acquis étaient entourés d'un immense respect, et on se gardait bien de les abîmer ou même de les écorner. On aurait bien tort de regretter cette époque où l'instruction, au-delà des rudiments de l'enseignement primaire, était un rare privilège. Le livre a perdu son *aura* à mesure qu'il s'est démocratisé et aussi parce que son prix a baissé du fait qu'il était devenu un objet de grande consommation, donc jetable selon la logique démente de la machine économique qui s'est emballée. Bien entendu, le développement des services offerts par Internet a précipité ce mouvement, qui n'est freiné que par des pesanteurs économiques. Les marchands se sont emparés de la Toile, anéantissant le rêve des universitaires qui l'ont créée et des pionniers qui ont commencé à s'y aventurer d'un échange des connaissances libre, universel, sans contrainte et gratuit. Si le livre papier est plus agréable à pratiquer, et de loin, que le meilleur écran d'ordinateur, la liseuse électronique l'est autant, et plus pratique. Mais après un départ foudroyant aux U.S.A. et en Angleterre, elle a perdu la bataille parce que les éditeurs traditionnels ont réussi à imposer à ceux d'Internet des prix comparables aux leurs, se refusent à fournir de nombreux titres,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

et parce que les constantes modifications des modèles par lesquels les fabricants croient augmenter leurs ventes rendent obsolètes les achats précédents de livres et découragent les clients. Les jeux ne sont bien sûr pas faits définitivement, et le rapport de forces peut changer : dans ce cas, le codex papier ne sera plus qu'un document d'histoire, au même titre que les papyrus, les parchemins, les tablettes de cire et les volumens. Ce n'est probablement qu'une question de temps. Et il ne se trouvera plus personne pour le déplorer.

Ainsi va le monde. L'un des premiers textes de la littérature occidentale, l'*Odyssée*, nous dit comment s'y adapter. Ulysse ne fait que se conformer à la raison quand il refuse l'offre de Calypso, qui lui a promis « *de le rendre immortel et d'affranchir à jamais ses jours de la vieillesse* » pour le garder auprès d'elle. L'accepter, c'eût été renoncer à retrouver le monde réel, qui est celui des mortels, ou se condamner à le voir se transformer sous ses yeux au point d'y perdre tous ses repères, à assister impuissant à la disparition de tout ce qu'il aimait, de ce qui donne à chaque existence un goût particulier et en fait une aventure unique et irremplaçable.

Lundi 14 août 2017

Djam

Le nom de Toni Gatlif, sans doute lu distraitemment dans quelque rubrique cinématographique, me disait quelque chose¹. Mais c'est parce qu'on me proposait de voir son dernier film, et que je n'avais rien de mieux à faire, que nous sommes allés voir *Djam*. Et ce fut un merveilleux moment.

D'emblée le personnage central, Djam, fait son apparition et crève aussitôt l'écran, les tympans et le cœur. Le réalisateur a dit les raisons de son choix : « *Elle ne devait pas être forcément belle mais devait impérativement parler grec et français. C'est mon assistante en Grèce qui m'a parlé de Daphné. Grecque par ses deux parents, élevée en Belgique elle parle parfaitement le français.* » Née en 1992 à Bruxelles, Daphné Patakia a connu l'exil en Belgique par ses parents, puis reçu une formation de comédienne à Athènes et, après quelques seconds rôles en Grèce, est venue à Paris. C'est une grande fille bien faite, au corps de danseuse parfait, au visage très expressif mais, en effet, dénué de beauté comme si ses différentes parties, sans défaut – yeux, bouche menton, etc. – s'agençaient mal, à moins que ses yeux ne soient trop rapprochés. Mais surtout « *Comme la plupart des Grecs, Daphné est très cultivée musicalement. Elle connaissait déjà par cœur les chansons rebetiko² mais j'ai été frappé par sa facilité à apprendre et par le travail qu'elle a fourni. Dès notre première rencontre, je*

1 Vérification faite, j'ai vu de lui le très beau *Gadjo dilo*, consacré aux Gitans. Comment ai-je pu oublier son nom ?

2 « Le **rebétiko** (ρεμπέτικο), rebétiko ou rebétiko tragoudi (ρεμπέτικο τραγούδι) est une forme de musique populaire grecque apparue dans les années 1920.

Le joueur, chanteur, compositeur de rebetiko est un *rebétis* (ο ρεμπέτης), au pluriel *rebétès* (οι ρεμπέτες), au féminin singulier la *rebétissa* (η ρεμπέτισσα), au féminin pluriel les *rebétissès* (οι ρεμπέτισσες). » (*Wikipedia*)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

lui ai demandé si elle savait chanter et si elle acceptait d'apprendre à danser la danse du ventre. Et je lui ai confié un baglama, l'instrument de musique qu'on utilise pour le rebetiko en lui demandant d'apprendre à en jouer. » Cette musique née d'un double flux d'exil, celui des Grecs fuyant la Turquie nouvelle d'Atatürk et l'exode rural qui a dépeuplé les îles et les campagnes est peut-être l'autre personnage principal de ce film. Nous y reviendrons. Daphné Patakia (Djam) fait équipe avec Marine Cayon (Avril), excellente comédienne française, son ombre aux deux sens du mot : elle la suit sans savoir pourquoi, ne la quitte plus d'une semelle ou, si cela se produit par accident, n'hésite pas à fréter un taxi, bien qu'elle n'ait pas un sou, pour la retrouver ; elle est aussi son ombre au sens pictural, en la mettant en valeur par sa seule présence. Bien qu'il subisse une longue éclipse qui correspond au long voyage de Djam (qui occupe les deux tiers ou les trois quarts du film ?) l'acteur français venu du Liban mais d'origine arménienne, Simon Abkarian, qui incarne « l'oncle » de l'héroïne, le « vieux »³ Kakourgos (il a cinquante-cinq ans au moment du tournage), impose avec force son personnage, plus Grec que nature. Rien d'étonnant de la part de ce comédien du *Théâtre du Soleil*, déjà rencontré dans des films de Klapisch (*Chacun cherche son chat*, etc.) Mais chaque acteur de ce film, si fugace que soit son rôle, est parfait ; on retient en particulier le nom des Grecs : le chanteur Solon Lekkas (Solon), Yannis Bostantzoglou et Kimon Kouris (le père et son fils Pano), la Crétoise Eleftheria Komi (Maria)...

Mais ce qui pourrait n'être qu'un *road movie* parmi bien d'autres, donnant lieu à la découverte de paysages pittoresques et, au hasard des rencontres, à de bons numéros d'acteurs, est en vérité

3 « *Tu es vieux et tu pues* », lui dit affectueusement sa « nièce », à plusieurs reprises.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

une réflexion poétique sur le monde qui nous est fait. À travers l'errance capricieuse de deux jeunes femmes déjantées qui se sont rencontrées à Istanbul se nouent, comme en musique, des motifs multiples, ce qui a échappé à certains critiques (Thomas Sotinel dans [*Le Monde*](#) en particulier : « *il aurait fallu une charpente plus solide que l'ébauche de scénario qui lui sert de feuille de route* »). L'exil, pour commencer. Djam, née en Grèce, emmenée en France par sa mère qui, fuyant le régime des colonels, a fini par trouver un emploi chez le tenancier d'un restaurant grec (qui deviendra « l'oncle » Kakourgos), d'abord comme serveuse et bientôt comme chanteuse, à Paris, où elle s'est étiolée, privée du soleil de Lesbos. Avril est une autre exilée, jeune Française généreuse, sans cervelle et paumée, partie pour aider les migrants avec un compagnon qui l'a abandonnée à Istanbul, emportant l'argent, les papiers, et ne lui laissant que ce qu'elle avait sur le dos. Toutes deux rencontreront les traces de ces migrants, pudiquement évoqués : vieux bateaux pourrissant, amoncellement de gilets de sauvetage abandonnés près d'une plage... Une autre figure de l'exil (imminent) est Pano, dont le père a l'allure d'un vieux satyre, et qui s'apprête par une de ces beuveries mémorables qui parsèment le film, à « réchauffer la Norvège ». Tous deux sont devenus à moitié fous du fait de la banqueroute que les banques leur ont imposée, autre thème d'actualité que l'on retrouve dans la situation de Kakourgos, qui a transporté son restaurant à Mytilène, capitale de l'île de Lesbos, ruinée par la désertion des touristes que l'arrivée massive des migrants syriens (80 000 ont pris pied sur l'île en 2015) a effrayés. Le troisième thème, chargé d'espoir, est la résilience des pauvres et des faibles, leur refus de la violence (Djam est désarmée par sa famille au seul moment où elle est tentée d'y recourir) et leur dignité : en témoignent les gamins d'Istanbul vivant de chapardage, les aventuriers des squats

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

rencontrés par les deux filles, les bouges où les miséreux trouvent encore la force de se réjouir en dansant et chantant leurs refus « *Papa, je ne veux pas de ce monde cruel* » et leurs espoirs sur la musique qu'ils inventent, l'impassibilité de Kakourgos – à la question « *Qu'est-ce qu'on peut faire ?* » il répond en fixant les employés qui saisissent ses biens : « *Ne pas baisser la tête* », et surtout le noyau central du scénario, le projet du restaurateur de « *baiser les banques* » en partant sur son rafiote, immobilisé par une panne, mais sur lequel il finira par s'enfuir avec tous les siens, grâce à la pièce russe manquante que Djam (après quelques détours) a rapportée à sa demande d'Istanbul, où des amis l'ont forgée. Il faudrait ajouter à ces thèmes la revendication de liberté, personnifiée par Djam⁴, l'amitié, la tendresse, la beauté du monde... et revenir au Rebetiko, qui les subsume : « *C'est une musique qui s'est développée dans les bas-fonds d'Athènes et de Thessalonique, puis dans les îles, lorsque les Grecs ont été chassés de la Turquie par Atatürk. Il n'y a jamais de colère dans cette musique, plutôt de la révolte et de la mélancolie comme dans toutes les musiques que j'aime. C'est une musique de mal aimés, mais de gens fiers d'être ce qu'ils sont. Une musique subversive. Dans le Rebetiko, les chants ont des paroles qui guérissent* », commente Tony Gatlif.

Laissons le dernier mot à Daphné : « *...moi, je n'ai jamais été déracinée. Ce que je ressens, c'est une sorte de nostalgie du pays d'origine. Je suis grecque d'origine, j'ai grandi en Belgique et maintenant, je vis en France. J'ai toujours eu le choix. Mais le manque d'identité, ça me parle. Ou plutôt cette nouvelle identité du monde en exil. Il y a tellement de mixité que ça crée une nouvelle identité.* » Jamais déracinée parce que citoyenne de l'Europe, ce qu'elle entrevoit chez ces exilés qu'elle aime n'est-il

4 « *Je pisse sur ceux qui interdisent la musique et la liberté !* » dit-elle en joignant l'acte à la parole, sur la tombe de son grand-père fasciste.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

pas la future identité de citoyen du monde qui se dessine enfin ?

Samedi 19 août 2017

N.B. En vue de cet article, Le Témoin gaulois a fait appel à plusieurs sites, parmi lesquels l'indispensable *Wikipedia*, [*Allô-Ciné*](#) et [*Télérama*](#). Pour mieux connaître le Rebetiko, voir [*France Musique*](#).

Festival de La Chaise-Dieu

Retour au Festival de La Chaise-Dieu de notre quatuor fort peu musicien mais amateur de musique, et moins concertant que déconcerté¹ du fait de sa réduction à un trio par la défection bien involontaire de notre amie D***. Accueil toujours chaleureux de nos logeurs apostoliques devenus des amis. La maison est comme neuve, à croire que nos hôtes ont passé l'hiver à la repeindre.

Nous voici donc au cœur de la France profonde : comme la nationalité française, cela se mérite, et le Témoin gaulois a refait l'expérience d'un vrai voyage à l'ancienne : il est vrai qu'il ne faut plus que deux heures (au lieu de quatre) pour gagner Nevers, mais il faut encore patienter une heure et demie pour atteindre Clermont-Ferrand dans un train baptisé *Intercités*, mais à peine plus rapide que ceux de la seconde guerre mondiale. Pourtant c'est encore trop pour notre malheureux wagon de 1^{ère} classe accroché à la queue du convoi et composé en partie de compartiments soigneusement clos à quatre places, capitonnés et pourvus de coussins rouges comme ceux de mon enfance (mais nous n'y montions pas, il fallait se contenter des sièges en bois des 3^{èmes} classes) : il n'y manque que les miroirs et les dentelles ! L'arrière de ce singulier wagon est organisé en un monospace de cinq ou six rangées de sièges modernes qui sont à peu près les seuls occupés et où nous trouvons place. Dans les pointes qui dépassent les 100 kms/heure, on y est secoué comme dans un panier à salade, et l'on craint de voire cette vieille voiture se disloquer d'un instant à l'autre. Le train, composé de bric et de broc, bénéficie également des largesses électorales de M.

1 Les initiés auront reconnu au passage un subtil hommage à *L'Île à hélices* de Jules Verne, roman musical d'anticipation.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Hollande qui, pour prolonger l'agonie d'une entreprise jusqu'à sa réélection, a regarni son carnet de commandes en achetant des wagons de TGV qu'on a ensuite disséminés dans les vieux *Intercités*. Ce wagon surqualifié comme l'un de nos docteurs réduits au métier d'agent de laboratoire, mais rebaptisé « Pro », est presque vide mais parfaitement stable, comme nous l'avons vérifié en le parcourant. Le bar est installé fort à l'étroit dans un compartiment obscur dont on a retiré les portes. La petite barmaid qui y officie dispose de deux mètres carrés pour y évoluer (gracieusement), coincée entre un réfrigérateur, un percolateur et des placards. Les clients sont priés de retourner à leur place pour consommer, mais nous décidons de prendre notre café dans le compartiment voisin, qui est vide. Pourtant, cet assemblage archaïque arrive au terminus à l'heure dite. Á croire que nous avons vraiment régressé de trois quarts de siècle ! D'autant que nous avons salué au passage Vichy, de sinistre mémoire... La halte de Nevers (œufs durs, sandwich de pain noir et viandox pris dans un café où « on peut apporter son manger » est avantageusement remplacée par un admirable restaurant situé au pied de la cathédrale de Clermont-Ferrand, où notre ami dont la voiture remplacera heureusement, pour accomplir le reste du voyage, l'autocar à gazogène de jadis, nous conduit pour goûter d'excellentes spécialités auvergnates sur la terrasse toute nouvelle de l'établissement.

Récital Benjamin Alard – Autour du clavecin.

Notre premier concert a lieu le dimanche dans l'auditorium et non dans l'abbatiale. Dois-je l'avouer ? La première partie, Telemann (beaucoup de bruit pour rien), Frascobaldi et Scarlatti (des tâtonnements confus) m'a beaucoup déçu. Ne sont en cause ni l'instrument ni l'interprète, tous deux excellents, mais le choix

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

des morceaux et peut-être le fait que, connaissant certaines œuvres pour clavecin, je n'en ai jamais écouté en récital. Je commence à me demander si, comme le prétend notre fils, « le clavecin n'est pas un instrument ». Peut-être n'a-t-il pas d'autre fonction que de pimenter des ensembles orchestraux de ses notes grêles ? On peut aimer le piment, mais que vaudrait un repas qui en serait exclusivement composé ? Heureusement, la deuxième partie, avec Rameau et J. S. Bach, corrigera ces préventions et me fera découvrir, outre ces deux pièces qui sont des merveilles, un morceau romantique joué en rappel. Nouvelle hypothèse : les compositeurs auraient-ils mis un certain temps à saisir les ressources d'un instrument ancien, mais en pleine évolution ? Non, seuls Girolamo Frascobaldi et Domenico Scarlatti se détachent chronologiquement du groupe compact des trois autres, nés entre 1681 et 1685... Il faut donc croire que notre interprète a réservé le meilleur pour la fin ; si tel est le cas, mieux eût valu commencer par d'autres morceaux, il n'en manque pas. Ce disant, je suis parfaitement conscient de mon outrecuidance : parfaitement inculte dans ce domaine, je me permets de trancher de tout. Que voulez-vous, ce sont les vacances ! À la sortie, notre ami M***, très bavard et très liant, adresse la parole à un spectateur qui attend quelqu'un à la sortie. Renseignements pris, il s'agit de Frédéric Bertrand, le facteur du clavecin construit en 2016 pour le cinquantième anniversaire du Festival. Notre interlocuteur est un homme charmant et d'une grande modestie : non, il n'est pas lui-même claveciniste, ayant seulement été initié à l'instrument ; je lui signale qu'une petite foule a envahi la scène pour examiner de plus près son œuvre : « *Il faut, dit-il, laisser au musicien le bénéfice de son interprétation, d'ailleurs beaucoup de facteurs de clavecins n'ont pas signé leurs instruments.* »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Lundi réservé au farniente : les Concertos brandebourgeois, archi-connus, n'ont pas obtenu le suffrage de notre organisatrice, et le seul autre concert du jour – un programme de chants sacrés interprétés *a cappella* où figurent Allegri, Monteverdi et Palestrina se tient hors du bourg, à la Collégiale Saint-Georges, à Saint-Paulien. Nous en profitons pour renouer avec les commerçants, tous charmants : un merveilleux boucher dont la boutique a doublé en superficie, la boulangerie, son pain « casadéen » et ses fabuleuses tartes aux myrtilles, une boutique de fromages dont la marchande très blonde a gardé son joli accent polonais, le Casino local dont la patronne, devenue veuve, maintient courageusement l'activité. Dimanche déjà s'est tenu un minuscule marché de fruits et légumes bio, fromages, miel et giroles cueillies du matin. On le retrouvera jeudi.

Telemann et l'Europe, parcours musical interprété par l'Ensemble Les Masques, six musiciens : trois violons, un violoncelle et une contrebasse réunis autour du claveciniste franco-québécois Olivier Fortin.

Mardi, le concert de 17 heures se déroule comme le précédent dans l'auditorium Cziffra, qui occupe les anciennes écuries et granges de l'abbaye. Le plafond offre de très belles poutres, à une hauteur prodigieuse, ce qui a permis d'aménager, face à la scène qui couvre tout un côté du rectangle dessiné par les hauts murs, environ deux cents places disposées sur quelques dix-sept gradins. Le programme du jour est composé d'une suite de danses baroques de l'Europe entière dont les dernières, autour de Don Quichotte, donnent lieu à un véritable jeu d'acteurs, selon une technique à laquelle les soirées de la Salle Cortot organisées par Jérôme Pernoo nous ont habitués. C'est charmant, les musiciens ont autant de grâce et d'humour que de talent. Me voici

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

réconcilié avec Telemann. À la sortie, je repère Frédéric Bertrand qui attend toujours au même endroit, et lui renouvelle mes compliments en lui disant qu'il n'a pas perdu son temps en construisant ce fameux clavecin, que les meilleurs interprètes se disputent : « *Je ne perds jamais mon temps quand je travaille, dit-il. Mais il est vrai que si je pourrais encore faire aussi bien, je ne saurais faire mieux.* »

La Passion selon Saint-Jean, de J. S. Bach jouée par Les Musiciens du Louvre mercredi à l'abbatiale fut, à mon avis, le plus beau de nos concerts, même si j'en connaissais par cœur les paroles (que j'ai oublié de lire en surtitre) et la musique. À ce groupe recruté dans la Région Auvergne-Rhône-Alpes par Marc Minkowski, le chef avait adjoint six chanteurs d'origine alémanique. Le maître fit, à l'issue du concert, un petit cours d'histoire de la musique en réponse à un internaute qui s'était indigné de voir confier cette œuvre grandiose à un si petit nombre d'interprètes, ce qu'il attribuait à une recherche d'économie sordide : on ne sait pas grand chose des moyens dont le compositeur disposait en son temps, sinon qu'ils étaient fort limités, et il en profita pour faire un éloge mérité et fort applaudi de ses interprètes, dont la qualité compense la quantité.

Voyage en Méditerranée par le groupe Canticum Novum a clos pour nous, jeudi, le Festival, sans mettre fin à notre séjour. Il s'agit d'un spectacle donné, sous la direction du chanteur Emmanuel Bardon. Ce concert ne valait pas seulement par la beauté des chants séfarades interprétés par Bardon et la magnifique soprano libanaise Barbara Kusa et accompagnés par un orchestre d'instruments traditionnels de la région, mais par la présentation de ces instruments et de leur histoire. Ce fut aussi l'occasion de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

retracer l'histoire des juifs déracinés par l'édit d'expulsion prononcé par les Rois catholiques en 1492 d'une patrie où s'était développée une merveilleuse synthèse des cultures judaïque, catholique et musulmane, et qui se sont dispersés sur les rives ottomanes² de la Méditerranée, y transportant et y conservant ce qu'ils avaient pu emporter de plus précieux : leur religion, leur langue (le ladino) et leur culture. On dira qu'il ne s'agit, au demeurant, que de l'un des innombrables accidents de l'Histoire, et qu'il ne concerne que quelques millions d'individus, les 40 000 à 100 000 juifs qui préférèrent l'exil au baptême, et leurs descendants. Mais Emmanuel Bardon montre que c'est un des grands mouvements de population périodiques, et le rapproche de ceux qui sont en cours, comme celui qui pousse vers l'Europe des hommes, des femmes et des enfants, chassés du Proche-Orient par les guerres et de l'Afrique subsaharienne par la misère et la guerre. La leçon qu'il en tire est que ces grandes migrations, si douloureuses et tragiques qu'elle soient, aboutissent toujours à des synthèses culturelles dans lesquelles migrants et pays d'accueil finissent par fondre leurs richesses en un nouvel alliage.

Après une dernière journée d'oisiveté consacrée à savourer le temps qui passe et les beaux paysages de cette campagne miraculeusement préservée, nous avons bravé les affres promises d'un « samedi noir » de la circulation, parcourant sans encombre la route jusqu'à Clermont-Ferrand, et à l'envers (notre étrange wagon se trouvant cette fois en tête, mais non moins ballotté), les rails qui nous ont cahotés jusqu'à Paris la grand ville.

Lundi 28 août 2017

2 La langue a-t-elle fourché au professeur Bardon ? On fait débiter l'Empire Ottoman en 1299, juste à la veille du XIV^e siècle.

Spiritualité

La spiritualité serait-elle à la mode ? En tous cas, le mot est venu tout récemment à deux reprises aux oreilles du Témoin gaulois qui, par charité, s'est abstenu de tout commentaire quand il a compris de quoi il retournait. Il serait cruel de combattre des fantasmes qui apportent quelque consolation à ceux qui en ont besoin. Mais ce n'est pas une raison pour mettre sous le boisseau ce qui nous paraît vrai.

La première mention de ce mot m'est venue de quelqu'un dont j'admire les qualités de cœur et la haute intelligence, si rarement réunies en une seule personne. « Je crois, dit-il à peu près, qu'on a besoin de spiritualité ». J'approuvai, croyant qu'il parlait de la nécessité de cultiver une vie intérieure, gouvernée par la réflexion rationnelle, éclairée par l'ouverture aux autres et alimentée par une curiosité toujours renouvelée pour les sciences et les arts. Mais il poursuivit (je cite toujours de mémoire) : « On ne peut admettre que tout s'achève avec la vie ». Je n'ai rien répliqué. La seconde fois où il fut question de spiritualité, l'initiative vint d'un ami qui nous confia qu'il n'allait plus à la messe, se sentait détaché de toute religion. « Mais, ajouta-t-il, je tiens toujours à la spiritualité. Je crois que celles et ceux que j'ai aimés poursuivent d'une manière ou d'une autre leur existence, et que, quand je pense à eux, c'est qu'ils me rendent visite... » Je lui ai simplement répété ce que j'ai déjà écrit : que la seule forme de survie qui me paraît envisageable et désirable est le souvenir que les vivants gardent de celles et ceux qu'ils ont aimés. Mon interlocuteur m'a approuvé, mais je crois bien qu'il faisait un contresens. Il vaut mieux, parfois, rester sur un malentendu, alors nous avons parlé d'autre chose.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

J'ai bien du mal à comprendre « *Cet honnête désir de l'immortalité* » dont parle le poète (à dire vrai, il évoque le désir d'accéder à la gloire littéraire, qui est l'une des formes les plus futiles de la vanité). Mais je m'étonne plus encore qu'on puisse se cramponner à la croyance en une survie de l'âme, comme si nous ne pensions et ne ressentions pas avec tout notre corps. Et comme si l'on ne voyait pas bien souvent, et de plus en plus, ce qu'on nomme l'âme mourir bien avant le corps. Les progrès de la médecine ont des effets absurdes, nos sociétés tardant à les prendre en compte, et multiplient sous nos yeux de tels exemples. Les EHPAD mêlent des gens dont la raison est intacte mais dont le corps n'est plus autonome, et des êtres qui n'ont gardé que la forme humaine, plus ou moins dégradée : leur corps accomplit encore un minimum de fonctions, mais les traces de leurs souvenirs, de leurs affections et de leurs intérêts s'effacent inexorablement. Les premiers, qui n'attendent que la mort, sont infiniment malheureux s'ils ne savent se résigner. Leurs proches ont depuis longtemps fait leur deuil des seconds. Quand leur corps meurt enfin, à son tour, on parle de délivrance. Si leur fin a été douloureuse, c'en est une en effet, mais cette délivrance est surtout celle des survivants. Les réponses existent : à ceux qui ont gardé leur raison, accorder les moyens de l'entretenir, ce qui est coûteux et, s'ils le réclament, le droit à l'euthanasie ; ne pas s'acharner à prolonger des vies qui n'ont plus rien d'humain.

Que de telles évidences soient refusées par tant d'esprits en dit long sur les limites d'*homo sapiens*, dont le cerveau reste le terreau où s'épanouiront de nouvelles religions quand celles qui sévissent encore auront achevé de perdre toute crédibilité. Ce n'est pas une perspective bien réjouissante.

Lundi 4 septembre 2017

Passage de témoin¹

« *Cours vite, camarade, le vieux monde est derrière toi !* »

(slogan de mai 1968)

Je vous parle d'une autre planète et d'un temps très ancien. Imaginez un monde sans informatique, sans énergie nucléaire, ni télévision, ni électronique, ni plastique, avec des trains à vapeur, de rares automobiles et beaucoup de chevaux, d'ânes et de bœufs. Si les campagnes sont encore salubres, les villes, plus petites, sont très polluées par les fumées de l'industrie et du chauffage au bois et au charbon ; les rues sont éclairées au gaz, que l'allumeur de réverbères enflamme chaque soir et éteint chaque matin, et les maisons à l'électricité, mais au moyen de faibles ampoules à incandescence. La radio s'y répand, le téléphone y est rarement installé chez les particuliers, et les campagnes les ignorent presque. Les passants sont en moyenne plus petits (la nourriture est moins équilibrée qu'au moment où j'écris) et l'hygiène laissant beaucoup à désirer – douches et bains sont réservés aux très riches, les maisons sont mal entretenues et souvent insalubres – ils paraissent vieux plus tôt, leur vie sera plus courte en moyenne, et surtout beaucoup d'enfants meurent à la naissance ou en bas âge, et beaucoup de jeunes femmes en couches. Hommes et femmes portent des chapeaux, peu d'entre ces dernières osent sortir en pantalon, et l'on remarque dans ce vieux pays qui n'a presque jamais connu la paix beaucoup d'uniformes – ceux des militaires et ceux de nombreux fonctionnaires tels que facteurs, employés du gaz et de l'électricité et employés des chemins de fer,

1 si du moins il se trouve des jeunes parmi les lecteurs du Témoin gaulois, ce qui reste à prouver... Ces pages reprennent, avec quelques modulations, un texte destiné à ses petits-enfants.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

autobus et métro – et beaucoup de soutanes (la robe noire des prêtres), les robes de bure des moines et les coiffes et costumes variés des religieuses, car on est en pays catholique, avec une très petite minorité de protestants et encore moins de juifs ; les musulmans, presque absents du paysage, disposent d'une seule mosquée, mais au cœur de Paris.

Garçons et filles fréquentent des écoles distinctes et reçoivent une éducation différente : la plupart des premiers entrent dans la vie active dès l'âge de quatorze ans, tous seront soldats et iront à la guerre ; les secondes, très surveillées par leurs familles car on veut qu'elles arrivent vierges au mariage, se marieront donc le plus vite possible et beaucoup d'entre elles, passant de l'autorité d'un père à celle d'un mari, auront pour seule tâche d'élever leurs enfants, à moins d'aider leur mari dans son commerce ou aux champs. Il est vrai qu'elles ne disposent d'aucune machine et d'aucun robot : elles balaient (sans aspirateur), grattent et cirent le parquet, cuisinent longuement (on consomme peu de conserves ou d'aliments tout préparés et l'on ne connaît pas les surgelés), lavent à la main la vaisselle et le linge. Les principales distractions sont les réunions de famille : on mange beaucoup, mais on n'a pas peur de marcher, beaucoup de métiers sont physiquement très pénibles et on se chauffe peu. Viennent ensuite le cinéma (surtout chez les ouvriers, beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui), le bal et le défilé du 14 juillet et, dans les campagnes (la moitié de la population est composée de paysans, espèce aujourd'hui disparue), la fête patronale avec ses tirs, ses manèges, ses jeux et son bal.

La France règne sur un vaste empire qui compte près d'un cinquième des habitants de la terre. Rares sont en métropole les

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

gens venus d’Afrique, plus rares encore les Asiatiques. Pourtant il y a beaucoup d’immigrés : Italiens, Polonais, Espagnols, juifs venus de l’est de l’Europe et, plus récemment, du Proche Orient. Les Français ont « un ennemi héréditaire », l’Allemagne, et sont fiers d’avoir fait la guerre à tous leurs voisins. Ils ne connaissent pas les langues étrangères, considèrent leurs institutions, leurs vins, leur cuisine et leur culture comme des modèles « que le monde entier nous envie », se conduisent à l’étranger, où peu d’entre eux ont les moyens de voyager, comme en pays conquis, mais rêvent souvent d’aventures dans des pays exotiques et dans le Nouveau-Monde, si éloignés et si étranges... Quant à s’élancer hors de l’atmosphère terrestre, il n’y a que les enfants et les poètes qui y songent.

C’est pourtant dans ce monde si lointain pour vous et si proche encore pour moi qu’ont vécu les générations qui ont préparé la vôtre. Elles ont connu beaucoup plus de peines que de joies : symboliquement, les hommes revêtaient presque toujours des habits de couleur sombre et, pendant une grande partie de leur vie, les femmes en vêtements noirs portaient le deuil d’un grand-parent, d’un parent ou d’un enfant. Bien sûr, vos ancêtres ont eu leurs plaisirs et leurs moments de joie : les vieux reprochaient aux jeunes d’être moins gais qu’ils ne l’avaient été, ce que font aujourd’hui beaucoup de ces jeunes devenus vieux à leur tour. Mais ils ont beaucoup et durement travaillé, et ceux qui ne croyaient pas au Ciel ont cru au Progrès et presque tous se sont imaginé qu’ils construisaient un monde meilleur.

Je fus de ceux-là mais j’ai appris que rien n’est jamais acquis et que tout est toujours à réinventer, à commencer par le bien-être, la paix et la liberté. Je ne suis pas très fier du monde que je vous

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

laisse : il est plus agréable que celui dont j'ai hérité, mais seulement pour une petite minorité, qui a réduit le reste de l'humanité à la plus extrême misère ; et il paraît tellement plus dangereux ! Puisse votre génération faire mieux que la mienne..

Toutefois, je ne culpabilise pas, de plus en plus persuadé que le mot liberté n'a de sens que juridique et politique, que le libre-arbitre n'est qu'une sornette née d'une illusion. Nous appelons *volonté* la force avec laquelle nous nous engageons ou plutôt sommes engagés dans une action quelconque. Notre conduite et ses résultats n'en dépendent pas plus que la date et le lieu de notre naissance ou les atomes qui nous constituent. L'Oreste de Racine peut bien dire :

« *Puisqu'après tant d'efforts ma résistance est vaine,*

Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne. » (*Britannicus*, I,1)

Il n'a jamais eu le choix, pas même entre résister et se soumettre.

Aux générations qui viennent, je souhaite un heureux destin.

Lundi 11 septembre 2017

Livres Uniks

Samedi 9, vernissage de l'exposition *Livres Uniks 2*, dans l'espace *Topographie de l'art*, 15 rue de Thorigny, dans le Marais. Nous nous y rendons, invités avec la traductrice d'un extrait du magnifique poème de Leila Danziger qui figure dans le catalogue. Jovita a associé mon nom à son travail, à ma grande confusion : beau traducteur qui ne connaît pas un mot de la langue à traduire ! En vérité, je n'ai fait qu'admirer l'original et la traduction qui m'y donnait accès, aidé la traductrice à choisir la meilleure formulation parmi celles qu'elle avait écrites et, armé de Google j'ai, je crois, suggéré un mot !

C'est une expérience curieuse, pour le vieil homme que je suis, passablement déconnecté de l'art contemporain dont je n'ai découvert les aspects les plus récents qu'en résumant, à la demande de ma petite-fille, voici deux ou trois ans, le brillant ouvrage de Nathalie Heinich.¹ Suivant mon habitude, je n'ai rien lu sur l'exposition en question avant de la découvrir, si bien que certaines œuvres présentées m'ont quelque peu déconcerté : j'étais pourtant averti par mon métier de grand-père du caractère très cérébral de l'actuelle création artistique. Toutefois, j'ai eu – non sans outrecuidance – le sentiment d'entrer de plain pied dans deux univers : celui de Leila Danziger, notre hôtesse, dont une clé m'avait été offerte par son poème, et celui d'une autre artiste brésilienne, Cristina Barroso.

Celle-ci présente deux œuvres qui accueillent le visiteur dès

1 *Le paradigme de l'art contemporain. Structures d'une révolution artistique* (Nathalie Heinich, Paris, Editions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Sciences Humaines », 2014)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

l'entrée : un vaste panneau rectangulaire, composé des feuilles détachables en noir et blanc (une par jour) d'un de ces anciens calendriers qui, en s'effeuillant, fournissaient aux vieux films la métaphore du temps diégétique qui passe entre deux séquences et permettaient au spectateur naïf de l'époque de comprendre que le scénariste s'était permis une ellipse. À cette utilisation dynamique de l'objet, Cristina Barroso oppose l'image figée du passé transformé en destin. Ces feuilles « volantes », collées côte à côte, évoquent aussi ces papillons que les collectionneurs épinglaient cruellement sur un carton. Est-ce un hasard s'ils sont noirs ? L'autre œuvre, *Atlas I*, peinte en belles couleurs acryliques sur un support de cire et de papier, offre une géographie imaginaire de notre planète après quelque cataclysme qui n'est peut-être rien d'autre que la dérive de l'imaginaire ou celle des continents dans un avenir très lointain : l'ouest de la France y figure comme une île où Brest voisine avec des villes improbables, et des morceaux de continents sont éparpillés dans un océan (redevenu ?) limpide. Très différente mais assez proche, me semble-t-il, dans son inspiration, est l'installation de sa compatriote, Leila Danziger : accrochées à un mur et présentées dans une vitrine horizontale, des compositions réalisées à partir d'agendas datés de différentes années, où se mêlent ceux de son père et les siens. On retrouve ces œuvres d'art visuel² dans le beau recueil de poèmes inspirés par la mort de son père, *Ano novo*. Nous avons été présentés à ces deux artistes, qui m'ont paru si différentes et si proches, et dont l'abord est d'une franchise et d'une simplicité dont beaucoup de leurs collègues, sur les rives de Seine, devraient bien s'inspirer.

2 Si ce jargon ne vous est pas familier, l'expression « art visuel » est à prendre au pied de la lettre : elle s'applique à toute œuvre qui s'adresse au sens de la vue, mais exclut toute référence à la beauté, ce qui ne signifie pas que le souci esthétique en soit toujours absent.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

[Le catalogue de l'exposition](#) vous renseignera bien mieux que je ne saurais faire sur les artistes qui y participent : Claire Angelini, Yves Carreau, Horst Haack, Gianpaolo Pagni, Etienne Rozsaffy, Hans Sieverding et, bien sûr, Cristina Barroso et Leila Danziger³. Horst Haack, commissaire de l'exposition, y propose en outre une réflexion passionnante qui éclaire le concept de « Livres Uniks », les considérations historiques qui entourent son autre marotte, « image texte », à laquelle *Topographie de l'art* a consacré quatre manifestations, paraissant plus contestables.

Lundi 18 septembre 2017

3 Dans un article d'Adriano Scandolara publié dans la revue *Escamandro*, et communiqué par Jovita Noronha, on apprend que « *son père Rolf et sa mère Irene sont venus s'établir [au Brésil] en 1935, fuyant Berlin à bord du navire Aurigny. Rolf est décédé en 2011* » En fait, Rolf avait 14 ans en 1935, et Irene est Brésilienne de naissance.

Charlotte B.

« *Les morts, les pauvres morts ont de grandes douleurs* »
(Baudelaire, *La Servante au grand cœur*)

Il y a longtemps que j'ai acquis les [*Lettres choisies de la famille Brontë*](#), et deux semaines environ que je les ai lues. Le titre de l'éditeur, sans être mensonger, promet plus qu'il ne tient. Pourtant ce recueil mérite le détour pour la beauté des textes, l'information qu'il apporte sur un micro-milieu de la société anglaise du XIX^e siècle et la relation qu'il établit entre le lecteur et une femme d'autrefois, à la fois représentative de son temps et exceptionnelle, Charlotte Brontë.

On ne sait si les sources étaient à ce point inégales, mais c'est à l'auteure de *Jane Eyre* (1847) et de quelques autres romans moins connus qu'on doit l'écrasante majorité des lettres présentées. Il est vrai que Charlotte a survécu aux autres membres de la célèbre fratrie¹ : Branwell, l'aîné et le plus doué, qui a initié très tôt ses sœurs à l'écriture littéraire et qui fut leur meilleur portraitiste, est mort en septembre 1848 ; Emily Jane, poétesse et auteure du grand roman *Les Hauts de Hurlevent* (*Wuthering Heights*, 1847), trois mois après lui ; enfin Anne, auteure d'*Agnès Grey*, 1847 et de *La Recluse de Wildfell Hall* (*The Tenant of Wildfell Hall*, 1848) les a suivis en mai 1849. Mais enfin, il restait alors à Charlotte moins de six ans de sursis ! Elle a écrit en tout 288 des 310 lettres du recueil. Voyons d'abord, et par ordre d'importance, les autres épistoliers.

1 Sans compter les deux aînées, Maria (née en 1814) et Elizabeth (née en 1815), mortes toutes deux en 1825, victimes de l'insalubrité de la pension où elles avaient été placées en compagnie de Charlotte et d'Emily, qui en furent aussitôt retirées.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Emily, dans ses deux brèves missives, où elle reconnaît n'avoir aucun goût pour la correspondance, dont elle se dispense autant que possible, se comporte à l'égard de Charlotte, son aînée de trois ans, en grande sœur protectrice. De l'austère sœur Anne, on ne voit venir que 4 lettres ; l'une, très affectueuse, à Ellen Nussey, l'amie de Charlotte ; la seconde, plus réservée, laisse deviner un peu de jalousie vis-à-vis de la relation privilégiée des deux amies ; dans la troisième, à W.S. Williams, ami et éditeur de Charlotte, il s'agit comme dans les précédentes, de pallier à l'indisponibilité de celle-ci dont la santé paraît plus défaillante encore que celle de ses sœurs ; seule la dernière, destinée au révérend David Thom, est vraiment personnelle et traite de théologie². Les cinq lettres de Branwell, consacrées à sa seule personne, présentent un intérêt très limité et témoignent surtout de la vanité et de l'immaturité de ce malheureux, à qui sa faiblesse de caractère a valu une fin misérable et prématurée, et à ses proches un véritable calvaire. Restent deux autres ecclésiastiques qui, eux, appartiennent à leur famille : le révérend Brontë, père aimant mais égoïste, lui même de santé fragile, dont certaines des huit lettres révèlent l'humour, comme le note l'éditeur, et son gendre le révérend Arthur B. Nicholls, auteur de deux billets à Ellen Nussey, l'un pour parler de la dernière maladie de Charlotte, l'autre pour annoncer son décès ; rien qui puisse nous informer sur sa personnalité, sinon une aisance dans l'expression écrite qui s'accorde à sa qualité de clergyman. Charlotte fait donc tout l'intérêt de ces *Lettres choisies*.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'infinie tristesse d'un destin marqué par l'obsession de la maladie et les deuils successifs. Bien rares

2 Anne découvre qu'elle n'a fait que réinventer la Doctrine du Salut universel, selon laquelle damnés et démons seraient un jour pardonnés : c'est l'apocatastase d'Origène (185-253) !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

sont les lettres où ces thèmes n'apparaissent pas. Mais Charlotte fait toujours face à cette malédiction avec un courage exemplaire, et un dévouement absolu à ses proches, à qui elle sacrifie souvent le temps qu'elle souhaiterait consacrer à son œuvre et ses rares moments de plaisir, qui se résument en quelques visites à Ellen Nussey, à de très rares et brèves vacances et, avec le succès de *Jane Eyre*, à quelques échappées à Londres où l'invite son éditeur qui lui en fait découvrir certains aspects (opéra, théâtre, expositions, sans oublier le fameux Palais de Cristal) et l'introduit dans le monde littéraire. En cela, elle aura été pourtant bien plus chanceuse que ses sœurs, qui n'auront connu que le monde étriqué de Haworth et les mondes imaginaires qu'elles ont créés dans leur enfance sous l'impulsion de leur frère et, plus tard, par le roman et la poésie. Aux malheurs qui sont d'ordinaire son lot, elle oppose une foi inculquée par son éducation et maintenue par le milieu ecclésiastique dont les pieuses occupations rythment ses journées monotones mais qui, loin d'être une empreinte passive, résulte d'un acte qui relève de sa volonté : « *je veux croire* », écrit-elle à plusieurs reprises ; c'est moi qui souligne. Si l'écriture est sa vocation, l'amitié est son autre talent, et l'amour un rêve naïf qui, dans sa famille et en son temps, ne peut se réaliser que dans le mariage, auquel elle dit avoir renoncé dès l'âge de neuf ans, mais qu'elle a espéré toute sa vie. J'inclinerais à croire que sa brève union fut plus heureuse qu'elle ne le laisse entendre à Ellen. Elle avait assez de délicatesse pour vouloir guérir son amie d'enfance, « vieille fille » comme elle-même avait si longtemps craint de le demeurer, de la jalousie qui leur avait valu la seule brouille de leur vie, quand Charlotte finit par se montrer sensible aux tourments qu'elle avait déclenchés dans le cœur ardent du révérend Nicholls qu'elle avait d'abord traité avec indifférence et dont elle finira par écrire : « *nos cœurs ne font qu'un* ».

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Que dire encore ? La pauvreté de ces petits fonctionnaires voués au service de la religion officielle, qui doivent réfléchir avant de dépenser le moindre shilling, mettre leurs filles au travail dès qu'elles sont en état d'enseigner, trop pauvres pour espérer les marier en dehors de leur propre caste, mais menant une vie digne et jouissant, avec une sécurité peu commune au sein de la société capitaliste en pleine expansion et, par rapport à la plupart de leurs ouailles, d'une aisance toute relative, car ils peuvent, au prix des grands sacrifices que l'on peut deviner, faire accéder leurs enfants à l'instruction, qui reste un privilège. Les grands bouleversements du Progrès en marche : les chemins de fer, les entrepreneurs dynamiques qui étendent leur activités jusqu'aux Indes, les pionniers qui vont chercher fortune en Australie, le triomphe de l'industrie et du commerce qui exposent, l'une ses machines impressionnantes, l'autre les richesses drainées du monde entier, dans le temple néo-païen du *Cristal Palace* qui semble « *construit par les djinns* », et Londres, cette « *Babylone moderne* », ses merveilles, son tumulte, et cet air vicié auquel le révérend Brontë, oubliant les ravages que la tuberculose, aggravée par le climat, exerce dans sa propre famille, oppose naïvement l'air pur que l'on respire à Haworth, au centre du West Yorkshire et de la vieille Angleterre ? Tout cela entrevu par une petite provinciale consciente de ses limites, mais aussi du fait qu'elles résultent en grande partie de l'injustice faite aux femmes par une société où les hommes les traitent en éternelles mineures.

Et puis cette volonté de vivre, ce goût du bonheur, cette force qui ne cède au découragement que le temps de verser quelques larmes, cette ouverture aux autres et ce sentiment de la nature qui évoque l'art japonais...

Lundi 25 septembre 2017

En lisant Pascal

En mal d'inspiration, j'ai ouvert au hasard les *Pensées* de Pascal qui traînaient sur mon bureau depuis que je les ai retirées *in extremis* du carton destiné à *La Roue tourne* : je l'y avais placé parce que je ne me souviens pas de l'avoir rouvert depuis l'époque lointaine où j'étais potache en Philo ; je l'ai repris parce qu'il était lié à trop de bons souvenirs. Je l'ai consulté comme les Puritains ouvrent leur Bible, pour y trouver une réponse à mon problème du jour, qui était d'écrire ces pages. Bien m'en a pris.

Je suis en effet tombé sur la pensée suivante :

« *Ce que Montaigne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, pût être corrigé en un moment si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires et qu'il parlait trop de soi.* » (XI,65)

Je ne me suis pas interrogé sur « *Ce que Montaigne a de bon* » parce qu'en lui, du moins à mes yeux, tout est bon¹, comme dans le cochon (et m'a-t-on dit dans le Macron, mais là, je suis plutôt réservé). En revanche, je ne me souvenais plus de ce que Pascal lui reprochait (d'être un mécréant ?) et j'allais entreprendre, pour le retrouver, un laborieux feuilletage facilité toutefois par la « table analytique » (une sorte d'index des contenus) placée par Léon Brunschvicg à la fin de son recueil (*Classiques Larousse*, 1953) quand il me revint que l'on disposait depuis quelques années d'outils bien plus commodes. Tapant sur mon clavier : *Pascal mœurs Montaigne* j'obtins en troisième réponse (sur 126 000) le début de ma citation, avec le renvoi au « [site créé en 2011 par D. Descotes et G. Proust](#) », qui me livra immédiatement non seulement l'intégralité de mon fragment, mais un accès instantané aux question que je me posais. Dans « *Pensées diverses (Laf. 680, Sel.*

1 Bon à méditer, bien sûr, et non pas juste ou vrai, tant s'en faut !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

559), il lui reproche ses « *Mots lascifs* », sa crédulité, son ignorance, « *Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort.* » son indifférence vis-à-vis du « *salut* » et de ne songer « *qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.* » Ailleurs, il note non sans justesse : « *De la confusion de Montaigne, qu'il avait bien senti le défaut d'une droite méthode. Qu'il l'évitait en sautant de sujet en sujet, qu'il cherchait le bon air.* » et s'indigne, en homme du XVII^e siècle : « *Le sot projet qu'il a de se peindre et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse c'est un mal ordinaire, mais d'en dire par dessein c'est ce qui n'est pas supportable et d'en dire de telles que celles-ci.* ». Cette « découverte » d'une nouvelle forme donnée aux fameuses *Pensées* fera sans doute sourire mes jeunes collègues, qui ne doivent plus les aborder autrement, du moins pour la plupart. Mais elle m'inspire deux sortes de réflexions.

On sait que Pascal travaillait à une apologie de la religion chrétienne quand la mort l'emporta. Il laissait une masse de brouillons plus ou moins lisibles, plus ou moins élaborés, sous la forme de feuillets, que ses héritiers voulurent publier dans le désordre apparent où ils les avaient trouvés : ce fut la fameuse « édition de Port Royal » des *Pensées*. Celle dont je me servais datait, dans sa première mouture, de 1897. Le professeur Léon Brunschvicg, qui fut le condisciple de Marcel Proust au lycée Condorcet avant d'y enseigner lui-même, et d'obtenir en 1909 une chaire à la Sorbonne dont Vichy l'a chassé, voulut en bon pédagogue mettre de l'ordre dans le foutoir laissé par l'auteur des *Provinciales* et fit un classement thématique commode des *Pensées et opuscules*. Le petit missel ainsi composé, augmenté d'une table de concordance, de la table analytique déjà citée et de l'inévitable

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

table des matières offrait à la consultation le maximum de commodité qu'ont puisse attendre dans la galaxie gutenber. Mais de toute évidence, ce magma attendait la numérisation pour que puisse être aisément exploitée sa riche matière. En fait, l'ouvrage de la BNF est encore en chantier, et son moteur de recherche est incroyablement décevant, donnant des résultats différents selon la page d'où on le consulte ; ainsi, le mot-clé « Jésus », à partir de la page citée, vous conduira à un court article sur le pyrrhonisme, où figure simplement l'expression « avant-Jésus-Christ », alors que la demande sur Google de « <http://www.penseesdepascal.fr> Jésus » vous apportera 53 résultats en 0,44 secondes. Qwant, soumis à cet essai, est en revanche – pour l'instant ? – très décevant. Mais ayant examiné la forme cette pêche numérique, venons-en à ce qu'au fond elle apporte.

J'ai d'abord été frappé de voir à quel point le portrait sévère de Montaigne brossé par Blaise Pascal pourrait, en ce début de XXI^e siècle, s'appliquer à nombre de nos contemporains : cet homme qui « *faisait trop d'histoires* » et qui « *parlait trop de lui* », ne dirait-on pas l'un de nous, adeptes narcissiques (ô ces *selfies* qu'on change à tout instant !) des réseaux sociaux, qui racontons à longueur de journée et de nuit nos bobos et nos menus plaisirs, nos joies grandes ou petites et nos chagrins ou nos douleurs, et clamons nos opinions à qui veut nous entendre (c'est-à-dire grosso modo à celles et ceux qui sont de notre avis), distribuant approbations et blâmes ? Les « *mœurs* » que Pascal reproche à Montaigne – une certaine mollesse due à son éducation surprotégée (le musicien jouant de l'épinette pour son réveil), mais surtout une morale à géométrie variable, qui puise selon les besoins aux sources antiques du stoïcisme et de l'épicurisme, mais ne se réfère jamais aux préceptes de l'Église – ne sont elles pas les nôtres ? Comme

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

son goût pour les « *Mots lascifs* », « *Ses sentiments sur l'homicide volontaire, sur la mort.* » son indifférence vis-à-vis du « *salut* » et son espoir de « *mourir lâchement et mollement* » ? Et je me suis dit que les *Pensées* démontraient à quel point Montaigne (1533-1592), homme de la Renaissance, est moderne tandis que le penseur de Port-Royal (1623-1652), si parfait spécimen de notre « Grand Siècle » français, paraît suranné comme les perruques et les rubans de son temps. J'ai trouvé étrange qu'un champion de la religion reproche à un sceptique sa crédulité ; et qu'un savant² soit à ce point dépourvu d'esprit scientifique qu'il reproche son ignorance à un homme né près d'un siècle avant lui. Et puis j'ai compris que tous deux étaient parfaitement représentatifs de notre temps, où les héritiers de Montaigne sont aux prises avec ceux de Pascal. En effet, ce dernier offre un bel exemple de cette régression névrotique qui est de nouveau à l'œuvre sous nos yeux. Après avoir bravement pris la défense de Copernic, dans *Les Provinciales* (1657) au nom d'une distinction entre les vérités scientifiques, qui

2 En fait, tous deux sont d'abord des sages, surtout préoccupés de faire bon usage de leur vie. Mais le point de vue de Montaigne sur la science est plus conforme à ce qu'elle est devenue que celui de Pascal. Pour ce dernier, la raison nous permet d'accéder à une forme de La Vérité, à l'aspect physique de la Création, et il faut qu'entre Copernic et Ptolémée, l'un des deux ait raison. Montaigne écrit dans l'*Apologie de Raymond Sebond* : « *Le ciel et les étoiles ont branlé trois mille ans ; tout le monde l'avait ainsi cru, jusqu'à ce que Cléanthe le Samien ou, selon Théophraste, Nicetas Syracusain s'avisait de maintenir que c'était la terre qui se mouvait par le cercle oblique du Zodiaque tournant à l'entour de son essieu ; et, de notre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine qu'il se sert très réglement à toutes les conséquences astronomiques. Que prendrons-nous de là, sinon qu'il ne nous doit choir lequel ce soit des deux ? Et qui sait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux précédentes ?* » Il n'a pas fallu mille ans pour que l'observation nous fasse renoncer à la belle mécanique céleste et découvrir que tous les astres, y compris notre soleil, « *branlent* », selon des trajectoires provisoires plus irrégulières qu'on ne croyait, et qu'il n'y a pas de point fixe.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

relèvent de la raison, et les vérités révélées, qui ne sont pas du même ordre – distinction qui permet aujourd’hui aux courants religieux majoritaires de s’adapter sans peine à toutes les avancées de la science – il l’abandonne ensuite dans les *Pensées*, s’inclinant devant l’autorité religieuse :

« Je trouve bon qu’on n’approfondisse pas l’opinion de Copernic. Mais ceci... » (*Commencement* 14, Laf. 164, Sel. 196)

Non qu’il pense que Copernic soit dans l’erreur, mais parce qu’à ses yeux, l’activité scientifique n’est que divertissement, tandis que seul compte le salut de l’âme. C’est à peu près la même démarche régressive que l’on retrouve aujourd’hui dans les tendances radicales des grandes religions : judaïsme des courants ultra-orthodoxes, christianisme avec l’inquiétante progression du très rentable évangélisme, et islam intégriste (« islamisme »), avec les conséquences que l’on sait.

Malgré cette dérive pathologique dans laquelle la sensibilité prend le pas sur la raison, Blaise Pascal a conservé une grande sûreté dans ses diagnostics : comme Montaigne, nous demeurons dans « la confusion », faute « d’une droite méthode », au moins dans les sciences humaines, qui restent enseignées par des ignorants, rêveurs ou imposteurs. Et comme lui, nous sautons « de sujet en sujet » et d’une solution à l’autre, cherchant « le bon air » et refusant « le sommeil de la raison [qui] engendre des monstres ». Loin des miasmes de l’irrationalité et du fanatisme.

Lundi 2 octobre 2017

Orange amère

Internet est un média trop précieux – le Témoin gaulois lui doit son existence – pour qu’il veuille le dénigrer. Sans doute y fait-on de mauvaises rencontres, comme dans la rue ou en n’importe quel lieu public : c’est la rançon de la liberté, qui n’a pas de prix. Mais c’est aussi un terrain idéal pour tendre des embuscades aux internautes naïfs et il contribue très efficacement à certaines dérives du capitalisme, en mettant bien des entreprises à l’abri de toute réclamation ou questionnement du client. Orange en offre un exemple édifiant.

Il y a quinze jours, deux retraités âgés qui ne disposent pas d’Internet reçoivent pour leur résidence secondaire, un petit studio près de Cannes, une facture d’abonnement téléphonique accompagnée de deux rappels : or leur dernier règlement remonte au 16/01/2016, pour la bonne raison qu’ils ont demandé la résiliation de leur contrat aussitôt après et n’ont, depuis, reçu aucun nouvel avis¹. Pourquoi leur réclame-t-on six mois de 2017 ? Chargé par eux de démêler l’affaire, j’appelle le 3900, moyen de contact indiqué sur les factures Orange, et apprend que toutes les lignes sont occupées. Je me rabats sur l’agence de Cannes, où ils disent avoir fait la démarche : après l’interrogatoire de rigueur (« faites le 1 pour..., faites le 2 pour... etc.) l’automate m’apprend que je suis dirigé sur un autre numéro, payant celui-là, pour me mettre en rapport avec un conseiller. J’attends patiemment, le temps qu’on m’extorque quelques euros, puis une voix qui me paraît un peu ironique (mais ce genre de situation rend parano) m’informe que toutes les lignes ont occupées ! Je décide alors de

1 j’ai appris que les rappels se font... par téléphone ! Tant pis pour les clients qui, comme eux, sont incapables d’écouter leur messagerie !

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

parer au plus pressé et d'expédier un nouvel avis de résiliation. J'ai la mauvaise idée de demander sur Google **Résiliation poste fixe Orange** pour savoir à qui m'adresser. La première réponse ne concerne que les abonnés disposant d'un compte Internet. La deuxième aide affichée par Google aboutit aux options suivantes :

« **Vous souhaitez changer d'offre ou vous déménagez prochainement**
Vous souhaitez changer d'opérateur et conserver votre numéro »

Comme ce n'est pas le cas, je passe à la 3ème réponse de Google, qui de nouveau ne concerne que les abonnés ayant un espace client. Voyons la 4ème : cette fois, j'ai droit aux ébats de la « Communauté Orange » : la réponse d'Orange à la première question, qui correspond exactement à mon problème, renvoie comme toujours aux titulaires d'un espace client ! Enfin, la 6ème réponse sur Google me rend l'espoir : Orange y promet une lettre modèle ! Vite, je clique, tombe sur un épais pavé suivi d'un nouveau lien me promettant une lettre type. Je clique sans lire² ce qui précède. Alléluia ! ce n'est pas une lettre, mais deux qui me sont offertes ! Hélas, ces modèles dont je n'ai nul besoin ne me disent pas à qui les adresser (mais me précisent l'emplacement où mentionner l'adresse du destinataire !) Il me faudra arriver au bas de la deuxième page de recherches de Google pour trouver enfin sur le site [Sebastop](#) l'adresse espérée :

Orange France – Service Résiliation – 33734 BORDEAUX Cedex 9
avec en prime ces indications :

« **Pour 11,45 €, nous envoyons votre lettre de résiliation par courrier recommandé dans les 24 heures, avec accusé de réception valide. Ainsi, vous ne devez pas sortir de chez vous, et vous êtes parfaitement sûr que votre lettre sera correctement envoyée.**

2 j'ai tort d'être si pressé car s'y cache très discrètement l'adresse :

Orange France – Service Poste fixe – 33734 BORDEAUX Cedex 9
comme je viens de le découvrir.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Avantages : 17 219 personnes ont déjà résilié Orange via sepastop.eu. »

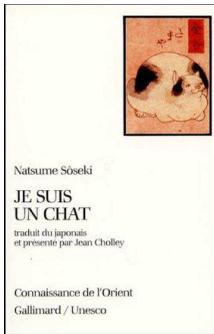
Le Témoin gaulois, qui ne craint pas la pluie, vous informe gratuitement, et toute publicité étant exclue pour cette modeste entreprise comme pour Telecom, sa filiale Orange et La Poste, qu'il ne vous en coûtera que 5,10 € si vous allez vous-même au bureau de poste : enfin, s'il en reste un près de votre domicile, et jusques à quand, Seigneur ?

Orange est loin d'être la seule entreprise à entretenir de telles relations avec ses clients. Il faut sans doute en chercher la cause dans la recherche effrénée du profit maximum. Elle se traduit par des économies dont la communication non publicitaire est, avec les salaires, les emplois et les investissements, la première victime. De toute évidence, on rogne sur les emplois de conseillers chargés de répondre à la clientèle, et on confie les sites Internet à des stagiaires inexpérimentés et incontrôlés et à des automates qui n'ont pas les moyens d'analyser les problèmes des usagers. Ce qui donne à ces derniers le sentiment d'être tombés dans des griffes qui refusent de les lâcher. Bien entendu, en internaute chevronné qui se joue de ces obstacles, vous haussez les épaules. Mais les plus démunis parce que trop vieux, ou trop pauvres, ou incapables de maîtriser ces outils, sont lésés et rejetés dans la marginalité par ces pratiques qui les empêchent... de communiquer !

Lundi 9 octobre 2017

Je suis un chat

Tel est le titre d'un roman japonais de l'ère Meiji considéré, dit-on, comme un grand classique. C'est muni de cette information sommaire que le Témoin gaulois a entrepris la lecture (en cours) du livre de Sôseki Natsume (1867-1916) qu'un voisin, japonisant passionné, lui avait recommandé.



« *Je suis un chat. Je n'ai pas encore de nom. Je n'ai aucune idée du lieu où je suis né* » C'est sur cette phrase, fameuse à ce qu'il paraît dans l'Empire du Soleil levant, que s'ouvre le roman. L'idée de prendre pour héros un animal n'est pas nouvelle, suggérée depuis la plus haute antiquité par la nostalgie *du temps où les bêtes parlaient*. Pour le chat, bien que des historiens affirment que les Grecs de l'époque classique ne connaissaient que les belettes, on en trouve

des exemples chez Ésope. Bien entendu, La Fontaine lui fait une grande place dans son « *ample Comédie à cent actes divers* » et *Le Chat botté* a longtemps ravi les enfants, mais il a sans doute fallu attendre *Le chat Murr* de Hoffmann pour trouver le premier exemple mondial d'un chat autobiographe. On sait que le conteur allemand arrêta net son récit à la mort de son minet. L'entreprise de Sôseki Natsume, qui a probablement été inspirée par ce roman qu'il n'a pu connaître que par ouï dire a, curieusement, presque connu le même sort : à la fin de son récit, bâclée, le narrateur rapporte lui-même, de manière très invraisemblable, sa propre mort. L'accident qui provoque cette catastrophe n'est pas dû à la disparition subite d'un animal de compagnie de Sôseki Natsume, mais au fait que le public du journal où l'œuvre était publiée en

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

feuilleton commençait, ainsi que l'auteur, à s'en lasser. Le Témoin gaulois, qui n'en a parcouru que le quart et se demande s'il aura la force d'aller au bout, les comprend : tant de lectures prometteuses l'attendent ! Et à son âge, on n'a plus de temps à perdre !

D'où vient cet ennui ? Impossible, à qui n'a aucune notion de la langue japonaise de juger de la traduction de Jean Cholley : le texte qui en résulte est fluide et ne manque ni d'humour ni d'élégance. Bien sûr, on peut s'étonner de la note 1 portant sur le titre : « [...] *l'auteur produit un effet comique par l'emploi d'un mot sans équivalent exact en français pour le pronom de première personne, qui était employé par les fonctionnaires, les militaires, les hommes politiques, etc., et qui donnait une impression d'arrogance.* » Parbleu, c'est l'équivalent de notre pluriel de majesté ! Il fallait donc traduire « *Nous sommes un chat* ». Le texte s'en fût trouvé alourdi, mais le style du chat sans nom, souvent pompeux, ce que tous les spécialistes signalent, l'autorise. D'une façon générale, les innombrables ruptures de ton, de niveaux de langue, le recours à divers dialectes ainsi que les inventions verbales doivent rendre ce roman aussi intraduisible que ceux de Rabelais, quels que soient la science et le talent de qui s'y essaie. D'autre part Jacques Cholley, dans sa présentation, cite un texte où Sôseki Natsume explique qu'il a d'abord écrit, à la demande d'un ami, une nouvelle qui devint le premier chapitre du roman, quand on le pria de la développer pour un journal. Le récit, entrepris sans plan préalable et écrit à la petite semaine, se développe en effet au hasard, sans intrigue qui soutienne l'intérêt.

Pourtant, ce qu'on peut saisir de l'œuvre ne manque pas d'aspects séduisants. Le personnage prétentieux du chat, qui étale d'ailleurs des connaissances encyclopédiques et est capable d'en remontrer à son maître, le professeur Kushami, rappelle beaucoup celui du

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

chat Murr. Mais la prétention est la chose du monde la mieux partagée par les personnages de la comédie, qu'il s'agisse de lettrés comme Kushami et ses amis Meitei le farceur et le naïf Kangetsu, ou de femmes incultes et de basse extraction qui ne doivent leur rang social qu'à leur mari, qu'il soit professeur comme Kushami ou homme d'affaires richissime comme Kaneda le parvenu : féministes fanatiques s'abstenir, d'autant que ces dames sont de surcroît très méchantes, comme toute l'espèce humaine d'ailleurs, y compris ses enfants : c'est ce qu'affirme le chat, et qu'il faut bien lui accorder. Il y a bien sûr de l'exotisme dans ce roman qui nous vient de si loin, et maints détails caractéristiques de la culture et de la vie quotidienne du Japon au moment où il commence à s'ouvrir à l'influence occidentale. Mais le Témoin gaulois, sensible surtout aux ressemblances, avoue s'être reconnu, lui et certains collègues soixante-huitards dans ces enseignants qui, ayant acclamé les bouleversements en cours, se sont retrouvés déclassés dans un monde inattendu, régi plus que jamais par les valeurs marchandes et la consommation, désenchantés et découragés pour un temps.

Ces lignes ne sont donc pas écrites pour vous détourner du livre de Sôseki, bien au contraire. D'abord parce qu'on aurait ici expédié en une notule de dix lignes un ouvrage médiocre. Ensuite parce que *Je suis un chat*, qu'on en termine ou non la lecture, est de ces textes qu'on ne peut oublier.

Lundi 16 octobre 2017

Omerta

L'omerta, imposée par la mafia à ses membres et à toute personne qui serait au courant de ses crimes, à commencer par les témoins, journalistes et autres enquêteurs, n'est qu'une version brutale de la loi du silence observée à propos de faits délictueux. Elle a cours dans toute société, pour des raisons qui ne sont pas toutes condamnables. La feinte surprise et l'indignation que les médias expriment bruyamment à propos d'affaires récentes relèvent de la plus basse hypocrisie. L'actualité offre quelques exemples qui permettent d'y réfléchir.

À tout seigneur tout honneur, commençons par le scandale Harvey Weinstein, qui pose la question du silence qui a toujours entouré le harcèlement des femmes et le viol. À l'origine, il y a bien sûr le statut inférieur assigné au « deuxième » sexe dans la plupart des sociétés anciennes. À ce statut correspondent des discours et des pratiques qui peuvent atteindre une extrême violence. Tandis que leurs clergés s'installaient de plus en plus confortablement dans ces sociétés et tentaient d'en prendre le contrôle, les religions des temps modernes, en particulier le christianisme et l'islam dans leurs innombrables variantes ont sacralisé cette inégalité et tenté de mettre de l'ordre dans les coutumes et de bannir celles qui mettaient en péril l'ordre public. C'est ainsi que Georges Duby, historien du moyen âge, relève dans *Le Chevalier, la femme et le prêtre*¹ que le rapt était une pratique courante comme « *mode de distribution des femmes entre les hommes* » et il en dévoile des aspects inattendus : « *Le rapt était un moyen pour les maris de se libérer de leur femme en s'arrangeant pour qu'elle leur fût ravie, un moyen pour les frères de priver leur sœur d'héritage, pour les pères de*

1 Paru chez Hachette en 1981, disponible aujourd'hui en poche

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

s'épargner les lourds frais de la cérémonie nuptiale. [...] Le rapt n'était-il pas un jeu, le jeu des jeunes, comme l'était certainement le viol collectif dans les villes françaises de la pré-Renaissance [XII^e-XV^e siècles] qu'étudie Jacques Rossiaud ?». L'Église a combattu cette violence. Au contraire elle a, comme l'islam, toléré la prostitution comme « un moindre mal », et fermé les yeux sur la féroce exploitation à laquelle elle a presque toujours donné lieu.

Nos mœurs ont-elles beaucoup évolué ? Si le rapt, criminalisé par les rois « dès le début du IX^e siècle », s'est fait plus rare, le viol collectif n'est pas réservé aux « banlieues défavorisées » comme l'imagine sans doute M. Macron, et le seul progrès moral est que le viol et même le harcèlement sont à leur tour en voie de criminalisation, non sans de fortes résistances qui s'expriment sans vergogne sur les réseaux sociaux, et sans qu'on puisse raisonnablement espérer de grands progrès avant bien longtemps. L'inégalité des sexes, et surtout l'exercice du pouvoir, si minime soit-il, ouvrent aux prédateurs d'immenses possibilités, et c'est évidemment avec l'argent le principal attrait du pouvoir aux yeux de beaucoup. Ce qui signifie que tous les milieux de pouvoir – politique mais aussi professionnel et religieux, scolaire et parascolaire, familial – sont des terrains où s'exercent des abus sexuels, ce que nul n'ignore. Il faut ici répéter que tout homme ou femme qui détient un pouvoir même infime fascine de manière irrésistible bien des femmes et des hommes. À partir de là, entrent en jeu les objectifs et le caractère des intéressés. On

-
- 2 Cet étudiant de Duby dénombre une vingtaine de viols collectifs par an à Dijon. Les victimes, comme les concubines et les épouses abandonnées, les esclaves non chrétiennes et surtout les miséreuses, n'avaient guère d'autre ressource que la prostitution. (Jacques Rossiaud, *Amours vénales. La prostitution en Occident, XII^e-XVI^e siècle*, Aubier, 2010)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

n’imagine guère ce genre de conduite de la part d’un de Gaulle, ni même d’hommes à bonnes fortunes comme Giscard, Mitterrand ou Chirac. S’il s’agit d’un médiocre ou d’un malade, habitué à toutes les offres et à toutes les soumissions, il s’imagine bientôt avoir tous les droits, y compris sur celles qui se refusent à lui.

On le sait, et on ne dit rien, dans ce domaine comme dans d’autres : à qui fera-t-on croire qu’une grande entreprise puisse poursuivre plus ou moins tranquillement ses activités dans les régions en proie à des conflits sauvages comme une grande partie du Proche et du Moyen Orient et de l’Afrique sans payer tribut aux milices qui s’y affrontent et ne s’entendent que dans la haine qu’elles vouent au monde occidental ? Reste à savoir pourquoi ceux qui savent se taisent. Dans le cas des victimes d’agressions sexuelles, c’est évident : honte de ce qui devrait être considéré comme un malheur, mais qui leur sera reproché, peur des représailles et surtout, assurance de ne pas être entendues. Si les choses changent à cet égard, c’est que le combat féministe porte ses fruits. Quant à celles et ceux qui savent et ne disent rien, leur silence peut être massivement imputé à une solidarité crapuleuse avec les criminels : comme dans les affaires de corruption, la majorité de nos semblables se délectent à voir des individus plus hardis ou mieux placés accomplir ce qu’ils aimeraient faire s’ils étaient à leur place. Le 16 de ce mois, la journaliste maltaise Daphne Caruana Galizia, comme tant d’autres de ses confrères, a été assassinée pour avoir dénoncé la corruption des dirigeants de l’île : voilà pour les représailles. Mais le 3 juin dernier, l’équipe mafieuse au pouvoir avait été réélue triomphalement à l’occasion des législatives : voilà pour la complicité des fous.

Pourtant il est aussi de meilleures raisons de garder le silence sur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

des faits répréhensibles que l'on connaît. Tel(le) qui n'hésiterait pas à dénoncer la maltraitance d'un enfant peut savoir qu'un voisin bat sa femme, intervenir souvent pour faire cesser une scène violente, et ne pas appeler la police parce que la victime, qui dépend matériellement de son mari, s'y oppose absolument. Supposons qu'un employé, dans un moment de déprime ou de ras-le-bol, vous révèle les fraudes ou les compromissions de son entreprise avec des organisations terroristes ou la corruption de certains de ses dirigeants, comment pourriez-vous accuser les coupables et apporter aux tribunaux la preuve de ce que vous avancez sans le mettre en cause et lui attirer les pires ennuis ? Si les victimes ou les témoins qu'il faudrait convoquer sont adultes, on ne peut assurément pas se permettre une dénonciation à laquelle ils se refusent pour des raisons qui leurs sont propres. Et puis si la plainte d'une victime est légitime et même indispensable, le Témoin gaulois approuve sans réserve la première réaction de Bruno Le Maire qui, à la question de savoir s'il dénoncerait un harceleur a répondu : *« Non. C'est compliqué, la dénonciation politique ne fait pas partie de mon identité politique. Elle n'en fera jamais partie »*. Il déplore en revanche son repentir exprimé quelques heures plus tard sous la pression des médias : *« Il va de soi que si j'étais au courant de faits de harcèlement sexuel contre une femme, je serais le premier à les signaler. »*

Secourir les victimes d'un crime quel qu'il soit, les convaincre si possible de porter plainte et les soutenir, oui. Militer pour qu'elles soient écoutées et protégées, et que la justice sévise, oui. Mais la délation est abjecte et ses effets désastreux. Il faut refuser d'entrer dans le monde infernal et totalitaire où l'on nous pousse.

Lundi 23 octobre 2017

Souvenez-vous

À J-C Maigret

Quatre routes d'inégale importance partent de la grand place de notre village. Deux d'entre elles ont donné naissance à une courte rue bordée de rares maisons. La plus longue présente quelques commerces. Mais la nôtre est une sorte de *Via sacra*. Car elle commence à droite au parvis de l'église qui n'offre que son profil à la grand place et elle se termine, un peu plus loin, par le presbytère entouré de hauts murs ; tous les convois mortuaires l'empruntent pour gagner lentement le cimetière distant de douze cents mètres : un enfant de chœur en surplis noir ouvre la marche, tenant la haute croix d'argent et suivi du curé et d'autres enfants de chœur, dont l'un porte l'encensoir, du corbillard tiré par deux chevaux qui agite ses plumets à chaque cahot, puis de la famille et des proches... Le côté gauche s'enorgueillit de l'école des garçons et de la plus belle maison du bourg, dont la façade donne sur une grande cour arborée séparée du jardin par une haute rangée de buis. La maison garde son mystère mais les propriétaires, de vieilles gens fort aimables, nous invitent parfois à goûter sous leur tilleul par les chaudes après-midis d'été ; ils ne font rien pour nous intimider, mais leur gendre, un général, vient quelquefois du Maroc, dans sa belle auto noire conduite par un chauffeur en grande tenue, passer quelques jours avec eux. Pendant ces visites, nul ne s'aviserait de franchir la grille. Face à cette demeure, notre maison d'un étage fait modeste figure, et sa cour étroite qui n'est que l'espace laissé entre les toits à cochons adossés au mur aveugle du presbytère et notre mur où ne s'ouvrent que la fenêtre de la cuisine et, à l'angle de la route, la porte de la grand salle, paraît bien humble. C'est pourtant là que

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

s'est produit le miracle.

C'était par un beau dimanche de mai, à l'heure où les fidèles se sont déjà dispersés. Les hommes qui vont à la messe ont rejoint dans les cafés enfumés ceux qui n'y vont pas, pour échanger et commenter les dernières nouvelles de la drôle de guerre en cours, tandis que les femmes, ayant passé une vieille blouse, s'affairent autour de leurs fourneaux. Plusieurs petites villageoises ont, comme souvent à la sortie de l'école, rejoint les deux filles de la maison et nous entraînent inlassablement dans les mêmes rondes. Et puis Gisèle, la fille du couple d'instituteurs qui dirigent les deux écoles, est apparue. Comme toujours, un silence respectueux l'a accueillie. C'est une fillette d'une dizaine d'années, comme ma sœur, mais rousse et rose, avec d'immenses yeux bleus qui glissent sur moi sans me voir, tandis que je ne peux détacher d'elle mon regard. Je n'ai que cinq ans, mais je crois que je m'enfuirais si elle m'adressait la parole. Aujourd'hui, elle porte à la main, fièrement, une corde à sauter jaune et rouge toute neuve avec des poignées blanches en bois et se place au centre de notre cercle figé. En deux gestes secs, elle déroule la corde, la lance dans son dos et commence à la faire tourner. La corde passe au-dessus de sa tête, redescend et l'enfant saute au moment précis où ses jambes vont être frappées. Indéfiniment, le mouvement recommence et s'accélère. Les filles crient : « Plus haut ! » et Gisèle s'élève à chaque tour, et à chaque tour la corde tourne plus vite. Bientôt, les pieds de la fillette ne touchent plus le sol, elle monte, monte dans le soleil, et la corde tourne toujours. Nous sommes huit témoins de cette ascension, qui l'a portée à la hauteur du grand tilleul d'en face. Puis, fatiguée de ce jeu, elle est redescendue lentement jusqu'à nous.

Lundi 30 octobre 2017

L'arbre et ses fruits

« *Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes* »

(Pierre Corneille, *Cinna*, V, 1)

L'émission *Envoyé spécial* consacrée à l'affaire Boulin¹ jette un jour cru sur la nature profonde de la Ve République, qui étonnera peut-être les jeunes et les naïfs, mais que connaissent bien ceux qui ont assisté à sa naissance et suivi son évolution.

Car enfin, le régime sous lequel nous vivons depuis tantôt soixante ans n'est pas né de la volonté populaire mais du putsch des colonialistes d'Alger² conduits par le général tortionnaire Massu, avec la complicité du général Salan. S'ils n'eurent pas à faire usage de la violence pour l'imposer, c'est que les dirigeants de la démocratie³ issue de la Libération se mirent presque tous à plat ventre devant eux, dans un grand élan de lâcheté contagieuse. À leur décharge, si l'on peut dire, ils n'avaient guère d'autre choix, tant leurs capitulations successives devant les exigences des colons et de l'armée, le recours généralisé à la torture, l'étouffement des libertés (ô ces journaux censurés, agrémentés de large plages blanches !), leur incapacité à imaginer ou oser autre chose que le maintien à tout prix du régime colonial, les avaient discrédités. Le président Coty se prêta sans honte à la

1 *Révélation sur un crime d'État*, un document de Benoît Collombat, Bernard Nicolas et Arnaud Mansir, sur France 2, le 26 octobre 2017.

2 Putsch du 13 mai 1958, que Salan voulut rééditer en 1961. L'opposition des soldats du contingent et la fermeté du chef de l'État vinrent à bout sans peine du second, improvisé par des branquignols.

3 « démocratie » en métropole, à la manière de la IIIe République dont elle fut une sorte de *remake*, et recourant comme elle à la torture comme moyen de gouvernement, en l'aggravant, dans les restes de son Empire.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

bouffonnerie d'un passage de pouvoir « légal », qu'un référendum consacra le 28 septembre. Mais déjà, le nouveau pouvoir avait révélé sa nature policière : on organisa le 4 septembre 1958, place de la République, une grande cérémonie de présentation par de Gaulle de la nouvelle constitution monarchique, taillée à sa mesure. Le Témoin gaulois y était, avec des milliers de manifestants, pour protester contre le coup d'État. Une énorme tribune avait été dressée sur la place bien gardée, où n'accédèrent que quelques centaines d'invités triés sur le volet. La police chargea les manifestants pacifiques (il n'y avait pas de casseurs) avec une brutalité inouïe, mais qui devait être bientôt dépassée. Dans la panique, une vieille femme disparut sous mes yeux, piétinée par la foule. Quelques mois plus tard, le journaliste Derogy me fit remarquer que les policiers arboraient la croix de Lorraine avec la même fierté que naguère la francisque. En 1968, le cinéaste américain Bob Swaim, alors étudiant, me racontait qu'en arrivant en France il avait eu l'impression d'entrer dans une dictature sud-américaine. Pourtant, le 19 mai 1958, le vieux général avait déclaré : « *Pourquoi voulez-vous qu'à 67 ans, je commence une carrière de dictateur ?* ».

Il tint parole à sa manière, respectant scrupuleusement les formes démocratiques, mais domestiquant sans vergogne les médias, tranchant de tout, mais donnant sa démission quand les urnes lui devinrent défavorables. Cependant, dans l'ombre de l'étrange Don Quichotte qui s'agitait sous les projecteurs des scènes nationale et internationale et poursuivait ses rêves de grandeur, s'agitait tout un peuple d'hommes sans états d'âme ni scrupules et se mettait en place un système maffieux, dont le SAC (Service d'action civique) fut l'une des pièces maîtresses et son chef, le sinistre Pasqua, l'une des chevilles ouvrières. À ces tueurs qui

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

avaient infiltré tout l'appareil d'État, jusqu'à la haute magistrature, il fallait des moyens importants : la « Françafrique » de Foccart y pourvut. Quand éclate l'affaire Ben Barka en 1965, de Gaulle ne veut y voir « *Rien que de vulgaire et subalterne* », et Badinter se récrie : « Mais il s'agit de la mort d'un homme » et il lui reproche de « couvrir de sa grande ombre » les dérives du SDECE⁴. De Gaulle, courroucé par une affaire où son pouvoir était ignoré, dut sourire des propos de Badinter : cet homme ne craignait la mort ni pour lui ni pour les autres, qu'il enveloppait dans un mépris quasi universel : les harkis, désarmés et livrés cyniquement à leurs bourreaux, l'ont appris à leurs dépens...

- Témoin gaulois, tu nous ennuies, tu ressasses de vieilles histoires dont presque tous les acteurs sont morts ! Dieu merci, les temps ont changé et la Ve n'est plus ce qu'elle fut !
- Pas si sûr : la télévision reparle avec insistance de l'affaire Boulin parce que la famille de l'ancien ministre assassiné ne cesse de réclamer justice et de produire de nouvelles pièces, maintenant ainsi l'instruction ouverte. Mais les juges restent apparemment sous pression, et refusent d'entendre de nouveaux témoins qui, nonagénaires, voudraient soulager leur conscience.

Il est sidérant, par exemple, d'entendre Bernard Pons (91 ans), qui fut un proche de Chirac (et le député du Témoin gaulois, à mon grand regret) dire sa conviction que Boulin fut assassiné et sur quoi elle se fonde. Notons à ce propos qu'il se sera tu pendant près de quarante ans, tenu par la loi du silence qu'impose ce parti

4 Ce sont des hommes du SDCE (Service de documentation extérieure et de contre-espionnage) qui ont livré Ben Barka, chef de l'opposition marocaine, condamné à mort dans son pays et réfugié en France, à ses ennemis.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

à ses membres et que les socialistes, plusieurs fois au pouvoir, ont également respectée. Et que si Robert Boulin, grand Résistant et grand ministre dont personne ne met en cause l'intégrité, est la victime d'un crime, il en a couvert beaucoup d'autres en ne les dénonçant pas, se contentant de constituer des dossiers. Le pouvoir corrompt, et s'il a menacé de les rendre public, signant ainsi, de l'avis de tous les initiés, son arrêt de mort, c'est parce qu'il se trouvait entraîné dans la compétition présidentielle, et en lutte avec Chirac, dont on attend peut-être la mort pour lever le voile sur le nom des assassins.

Bien sûr, tout système politique a ses zones d'ombre où s'agitent politiciens ambitieux, affairistes et policiers véreux. En 1934, la IIIe République en fin de course a eu son affaire Stavisky⁵ et la démocratie américaine n'a jamais élucidé l'assassinat du président John Fitzgerald Kennedy (1963). Ce n'est pas une raison pour laver notre régime de ses origines et accepter sa version des faits. C'en est une excellente pour se défier d'un arbre qui a porté des fruits si vénéneux, et qui vient d'intégrer si facilement au droit commun des mesures d'exception de l'état d'urgence, réduisant la protection judiciaire des citoyens mis à la merci d'une police mal organisée, mal utilisée et surtout mal contrôlée.

Lundi 6 novembre 2017

5 Les titres du *Canard enchaîné* sont révélateurs : « *Stavisky se suicide d'un coup de revolver qui lui a été tiré à bout portant.* », « *Stavisky s'est suicidé d'une balle tirée à 3 mètres. Voilà ce que c'est que d'avoir le bras long.* ». Ce qui ne l'a pas empêché trente ans plus tard de contribuer largement à la campagne de calomnie orchestrée par les partisans de Chirac contre Robert Boulin, à propos de la prétendue affaire de la villa de Ramatuelle et de soutenir la thèse du suicide de ce ministre jusqu'à ce jour.

In Memoriam

*« Intercalées dans l'an c'étaient les journées veuves
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant »*

Guillaume Apollinaire (*L'Émigrant de Landor Road*
Alcools – poèmes 1898-1913)

Ce vendredi ne fut pas, chez nous, particulièrement sanglant, je n'ai relevé que deux faits divers : 16 blessés légers dans une collision entre un tramway et une voiture à Lyon La Part-Dieu, pas de quoi fouetter un chat, et trois étudiants chinois fauchés à Blagnac par un automobiliste fêlé. De toutes façons, ça ne coûte pas cher en France, par les temps qui courent, la peau d'un Chinois. Deux ans de prison ferme pour le meurtre raciste d'un commerçant d'Aubervilliers en 2016 ; il est vrai que l'assassin avait quinze ans à l'époque, et qu'il sera bien pire à sa libération, dans douze mois, pour bonne conduite. Bon, je sais, le vendredi évoquait pour Apollinaire la mort du Christ. Ce n'était pas vraiment d'un enterrement qu'il s'agissait. On ne voyait pas non plus de nuages noirs dans le ciel blanc et pluvieux, ils étaient plutôt gris, et le Diable ne battait pas sa femme – je suppose que c'est à cette expression proverbiale que se réfère le quatrième vers, en la renouvelant – nul rayon de soleil n'éclairerait la pluie ce jour-là, au-dessus du crematorium du Père Lachaise. Et pourtant, allez savoir pourquoi, ce sont les vers qui me sont venus à l'esprit en entrant dans cette sinistre usine qui tournait à plein rendement et où l'on s'apprêtait à réduire en cendres les restes de notre ami.

Le pire quand on avance dans le grand âge n'est pas l'approche de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

sa propre mort : on a eu tout le temps de s’y habituer, et les plus vieux finissent parfois par ne plus y croire, j’en ai vu des exemples. Non, le plus pénible est de voir la cohorte des morts qui nous accompagnent depuis notre enfance enfler subitement, rejointe par ceux qui ont si longtemps partagé notre vie, et à qui tant de souvenirs communs nous liaient. Ne resteront bientôt plus autour de nous, à de rares exceptions près, que les jeunes. Nous les aimons, bien sûr, et pour certains bien plus que ceux qui disparaissent. Sur eux se reportent désormais toutes nos espérances. Mais ils appartiennent à d’autres générations, ils ne partagent pas cette partie de nos souvenirs les plus anciens que les morts emportent avec eux, et beaucoup de leurs codes nous surprennent et nous échappent, même si nous les acceptons de bon cœur. À tout prendre, n’importe quel vieillard préfère de loin leur société à celle de sa classe d’âge qui lui renvoie l’image de son propre déclin. De là le caractère insupportable, quel que soit le dévouement du personnel et le confort que certaines peuvent offrir, de ces maisons de retraite qu’un autre de mes vieux amis compare à « un enfer glacé ». Mais pour moi, la vie de ceux qui ont longuement partagé la nôtre est plus précieuse que la mienne.

J’ai rencontré René Lucquiaud voici bientôt quarante-cinq ans, c’est dire qu’il en était exactement à la moitié de son parcours. Il m’avait précédé de quelques années à l’ENSET¹ où nos chemins n’ont pu se croiser, d’autant qu’il n’en suivit que la dernière année, ayant déjà commencé, je crois, à enseigner. Il me devança d’à peu près autant à l’ENNA, comme « formateur de formateurs », et me fit l’honneur de me charger du discours d’adieu quand il prit sa retraite, toujours cinq ans avant moi. Je croyais bien le

1 ENSET, ENNA : sur ces sigles disparus et cette époque, voir sur ce site [Mon parcours](#) et dans *Témoignages*, le livre [L’École : un monde clos](#).

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

connaître, ayant travaillé à ses côtés pendant vingt ans et bénéficié de sa collaboration très érudite – il avait créé et animé bien avant moi son premier ciné-club et parlait avec délectation des incunables de sa collection de bandes-dessinées – quand j’eus la chance d’organiser pendant trois années consécutives (1972, 1973 et 1974) un séminaire national sur l’utilisation de l’image dans l’enseignement du français, avec l’aide d’une solide équipe de collègues. Ce travail nous avait rapprochés, nous sommes vite devenus des amis, et il faisait partie du cercle très restreint de collègues que nous avons fréquentés. Je savais avec quel soin il préparait ses cours qu’à ma grande surprise il rédigeait entièrement, quel enthousiasme communicatif il apportait à tout ce qu’il entreprenait et avec quel talent oratoire : en 1973, au séminaire de l’image, l’équipe qu’il animait avait entrepris un diaporama décrivant un sorte d’apocalypse, mais n’avait pas eu le temps d’en achever la sonorisation. Nullement découragé, René Lucquiaud, à la lueur d’une bougie, lut de sa belle et forte voix le commentaire. Le récitant était si convaincant qu’il entraîna tout son auditoire, et que ce n’est qu’après qu’on eût rallumé que certains le plaisantèrent sur l’audio-visuel rétro qu’il nous avait servi. Bien entendu, nous connaissions son amour éclairé pour la peinture et le théâtre : il y a moins de deux ans, il venait de Versailles à Paris trois fois par semaine pour les expositions et les spectacles, empruntant l’interminable et minable petit train omnibus, expédition si pénible à notre âge que nous revenions épuisés des dernières visites que nous lui avons rendues.

Toutefois, la formalité du discours d’adieu exigeait plus de matériaux, qu’il fallait demander à l’intéressé. René ne me donna que de rares informations sur sa famille et sa carrière : il était d’une époque où la vie privée n’était pas un vain mot, et a

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

toujours ignoré les réseaux sociaux, trop modeste et trop pudique pour se confier. Aussi la cérémonie d'adieu qui précède l'incinération m'a-telle fait découvrir, comme sans doute à beaucoup d'assistants (nous étions une quarantaine, chiffre remarquable pour les obsèques d'un nonagénaire) bien des aspects inattendus de ce qu'il fut. J'ai dit ailleurs tout le mal que je pensais de l'incinération et du cérémonial qui l'entoure. Toutefois, il semble se codifier. Deux temps importants le composent : les témoignages de la famille et des amis, et la présentation d'un montage vidéo de photos et éventuellement de films retraçant la vie du défunt. C'est ainsi que j'ai appris que René ne vint pas à l'enseignement par vocation, ce qui ne pouvait se deviner tant il apportait de passion à son métier. En fait, son père s'était opposé à sa vocation d'artiste, et il en avait souffert, compensant cette frustration en pratiquant le dessin, la peinture (j'en avais eu quelques aperçus dans ses dernières années, par l'exposition de collages qu'il fit à Versailles), et le théâtre amateur, comme acteur, metteur en scène, décorateur, créateur de costumes. Une petite exposition avait été organisée au fond de la salle, et je puis assurer que par la qualité du dessin, l'originalité de la conception et la beauté de l'exécution, ses costumes n'avaient rien à envier aux œuvres de Jean Hugo ou de Gischia. Il a pu nous cacher certains talents, non sa grande générosité, son affabilité, son enthousiasme son courage et sa lucidité jusqu'à la fin de son dernier combat, où il a poursuivi ses travaux : c'est tout cela que je retiendrai de lui.

Mon cher René, j'ai appris par Internet que tu avais passé la nuit suivante dans le salon Alizés de Civry : je crois que cela t'aurait plu. Avant de te quitter, nous t'avons longuement applaudi : tu l'avais bien mérité.

Lundi 13 novembre 2017

À mes amis de Facebook

« *Mes amis, qui m'étiez fidèles,
Où êtes vous ? Où êtes vous ?* »

Léo Ferré (*Le Parvenu*)

On fait chaque jour le procès des réseaux sociaux, à cause des chantages qui s'y exercent, des tombereaux d'injures et de menaces qu'ils véhiculent et de l'usage qu'en font les groupes racistes ou terroristes de tous bords pour déverser l'expression de leur haine et leurs appels au meurtre. Tout usager de ces médias est confronté à ces problèmes. Pourtant, le Témoin gaulois persiste à s'y aventurer, et croit qu'on peut en faire un bon usage.

Remarque préalable : on ne trouve sur les réseaux sociaux rien de plus que ce qui se dit et se fait dans la rue, dans les espaces public et privé¹, et dans l'intimité. La question n'est donc pas la nature de ce qui s'échange sur ces médias, mais le fait que des organisations nuisibles s'emparent d'eux afin d'élargir leur audience et qu'elles y trouvent une caisse de résonance particulièrement puissante. Ce que disait McLuhan de la radio, qu'il qualifiait de « *tam-tam tribal* », s'applique encore mieux à *Facebook*, *Twitter* et consorts. La liberté d'expression, qui y règne presque sans partage, et c'est *a priori* un bien, appelle moins une réglementation semblable à celle qui régit la presse écrite et qu'il est ici probablement impossible de faire respecter qu'une formation – par la famille autant que par l'école et par les médias eux-mêmes – à leur bon usage et surtout à la compréhension de

¹ La vie privée, en voie de disparition du fait des moyens informatiques de contrôle des individus, mais aussi de l'exhibitionnisme encouragé par les réseaux sociaux, n'aura été qu'un bref interlude dans l'histoire

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

ce qui est en jeu et des manipulations qu'on y tente. L'autre réponse aux prédateurs de tout poil est la vigilance des usagers et de la société civile. À cet égard, la dernière affaire Floche, si elle met fin comme on peut l'espérer à sa carrière « socialiste » pourrait bien être exemplaire. Mais les exemples encourageants ne manquent pas, et si la campagne féministe est en train de mettre fin à des millénaires d'injustice criante bien plus vite qu'on ne pouvait l'espérer, c'est en grande partie grâce aux réseaux sociaux.

Il y a quelque chose de fausseté naïf dans l'offre qui est faite au novice de choisir, à son entrée, dans une liste « d'amis ». Cela rappelle les « gentils membres » du Club Méditerranée première formule (le Témoin gaulois n'en parle que par ouï-dire et ignore si ce jargon reste en usage dans ce qu'il est aujourd'hui) et le but est le même : désamorcer les conflits et inciter à la convivialité, but louable et méthode naïve. Un examen rapide et superficiel des réseaux « d'amis » ainsi constitués ne fait pas apparaître que des « tribus » dont les membres seraient liés par un engagement idéologique ou social militant, loin de là : on trouve aussi des groupes publicitaires (à éliminer), des narcisses et des nymphettes (ou des nymphes moins jeunes) et la cohorte de leurs admirateurs (amusant, quand il ne s'agit pas de racolage, de prostitution ou d'invitation à des conversations cochonnes « *et plus si affinités* », que l'adjectif « gaulois » semble attirer) et surtout des personnes qu'unissent dans la vraie vie des liens de famille ou d'amitié non virtuelle, auxquelles s'ajoutent par sympathie des étrangers. Ceux-ci peuvent réunir par des liens plus ou moins étroits des centaines de personnes. Il ne faut pas négliger non plus certains réseaux beaucoup plus lâches et hétéroclites constitués par ce qu'on peut appeler des collectionneurs d'amis, les uns actifs, publiant en abondance, les autres apparemment passifs, qui se contentent de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

regarder et écouter ce qu'on écrit sur leur « mur », leur activité principale semblant être d'allonger la liste de leurs amis. Les collectionneurs peuvent produire fièrement une liste de plusieurs milliers de noms.

« Dans quelle catégorie te ranges-tu, Témoin gaulois ?

– Par vocation, dans celle des collectionneurs actifs, puisque mon but en m'inscrivant était d'augmenter le nombre des lecteurs de mon site.

– Comment se fait-il que tu n'affiches que cette liste bien modeste de quelque 200 « amis » ?

– C'est d'abord dû au fait que si j'accepte toutes les croyances, les opinions et les goûts, je ne veux pas faire de ma page facebook un support supplémentaire pour des propagandes que je condamne (racisme, intolérance, messages de haine, appels aux meurtres). Je retire de ma liste, systématiquement, tous ceux et toutes celles qui s'y livrent : je crois qu'il n'y a rien d'original dans cette démarche. Quand il s'agit de simple désaccord, par exemple dans le cas de publications appelant au boycott d'Israël émis ou relayés par des personnes que je sais motivées uniquement par un désir de justice (que je crois naïf en l'occurrence), sans que j'aie lieu de les soupçonner d'antisémitisme, je me contente de masquer ces messages. Lire et traiter, même sommairement, ce qu'on m'écrit, cela prend du temps. Aussi n'en ai-je guère à consacrer à ce recrutement, d'autant que j'ai retrouvé dans cette liste de véritables amis, parfois perdus de vue, et que j'en ai trouvé de nouveaux, virtuels ceux-là, à qui je regrette de ne pouvoir consacrer plus de temps.

– Quel est le résultat de cette publicité paresseuse ?

– Elle n'a pas empêché un fléchissement sensible des consultations de mon site à partir de la campagne présidentielle

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

américaine , de plus de 5 000 et 6 000 visites par mois à un peu moins de 4 000. Puis le mois dernier *Le Témoin gaulois* a reçu 4 766 visites, chiffre encourageant. La proportion d'internautes de France (41% au lieu d'environ 33%) a augmenté, celle des Américains (USA, 26%) qui fut longtemps dominante, s'est maintenue, tandis que le reste des visiteurs s'éparpillaient sur toute la planète, les Africains prenant la tête après les Américains. Curieusement, les rubriques les plus lues restent les deux *Approches* et *Léon Ichbiah*, tandis qu'*Au Fil des jours* progresse et que les *Notules* régressent, sans doute parce que la dernière est maintenant publiée sur Facebook. »

Il semble donc que Facebook, même négligé – le Témoin gaulois vient de découvrir qu'une cinquantaine d'amis l'ont ces jours-ci renié, et qu'il ne lui en reste que 212, sans qu'il puisse en connaître la raison – attire des lecteurs. Il faut donc reprendre la recherche de nouveaux amis et éventuels lecteurs, en vérifiant cette fois préalablement leur profil, afin d'éviter des méprises. Si celles et ceux que j'invite ont également la prudence de regarder cette page avant d'accepter, des méprises leur seront épargnées.
À suivre...

Bien amicalement à toutes et à tous.

Lundi 20 novembre 2017

Tolérance, toujours !

« 16 novembre 2017

*C'est la journée internationale
de la tolérance...*

Bordei ! » (Lu sur *Facebook*)

Le Témoin gaulois, qui vient d'aborder ce sujet dans ses *Notules*, avait promis d'y revenir, et venait de taper le simple titre *Tolérance* quand un vague souvenir d'avoir écrit à ce sujet lui est revenu. Le moteur de recherche lui a aussitôt rappelé deux titres anciens : *Tolérance* (Lundi 12/04/2010) et *Tolérance, encore !* (Mercredi 28/04/2010), respectivement aux pages 92 et 115 d'[*Au Fil des jours*](#). Ce n'est pas une raison, hélas, pour ne pas y revenir.

Il y a sept ans – c'était l'année où Abu Bakr al Baghdadi s'était proclamé khalife – un vaste débat franco-français à propos de l'autorisation ou l'interdiction du voile « islamique » à l'école et dans les lieux publics ayant sans doute fait bondir le nombre des occurrences du mot « tolérance » sur le web, on s'était ici amusé à comparer sa fréquence sur le web à celle des trois mots de notre devise républicaine et à deux autres qui relèvent du lexique de la consommation : on pouvait en conclure, non sans présomption, mais l'on a entendu pire des augures interprétant les votes au soir d'une campagne électorale, qu'en dépit de la controverse en cours, la tolérance demeurerait le cadet de nos soucis, et que nous étions deux fois plus épris de liberté que de cuisine, mais bien moins que de la sacro-sainte bagnole des familles. Le même sondage montre que les occurrences de « tolérance » ont progressé de manière honorable par rapport à celles des autres mots, mais que notre âme est en la cuisine, comme dit Rabelais :

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Mots recherchés	Avril 2010	Novembre 2017	Rapport 2017/2010
tolérance	2.300.000	11.800.000	513 %
liberté	28.000.000	95900000	342 %
égalité	7.600.000	22.000.000	289 %
fraternité	26.300.00	12.500.000	475 %
cuisine	14.000.000	1.430.000.000	10.214 %
automobile	89.000.000	404.000.000	453 %

Mais si l'on demande le mot « chat » – ce gentil compagnon ayant la faveur de Facebook, où chacune de ses apparitions suscite des vagues d'enthousiasme et d'approbations (« j'aime », « j'adore ») auxquelles le Témoin gaulois ne dédaigne pas de s'associer à l'occasion – on obtiendra **1.780.000.000** de résultats ! Même en tenant compte du sens anglais « *chat* en ligne » (46.800.000) et « *chat on line* » (288.000.000), on peut dire que nous sommes en plein *cocooning*, pour rester dans le franglais, si indispensable à la vie et à la pérennité de notre langue, quoi qu'en disent des esprits chagrins. Mais assez plaisanté, passons aux choses sérieuses.

Pour commencer, précisons que le mot fameux « La tolérance, il y a des maisons pour ça » qui a inspiré la mauvaise plaisanterie qui figure en tête de cet article appartient bien à l'un des esprits les plus bas et les plus réactionnaires qu'on puisse imaginer : il ne s'agit ni de Clemenceau (comment a-t-on pu le lui attribuer ?) ni de Léon Bloy (plus vraisemblable). Il est rapporté par Jules Renard dans son *Journal* (1887-1910) et c'est à Paul Claudel¹,

1 1900 – « 13 février. *Claudé déjeune. Il parle du mal que l'affaire Dreyfus nous a fait à l'étranger. Cet homme intelligent, ce poète, sent le prêtre rageur et de sang âcre.*
— *Mais la tolérance ? lui dis-je.*
— *Il y a des maisons pour ça, répond-il.* »

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

encore jeune, qu'en revient le déshonneur. Le même poète très chrétien trouverait sur ses vieux jours une maison d'un autre type pour se débarrasser d'une sœur encombrante² : on sait que Camille Claudel mourra de faim en 1943 à l'asile de Montfavet, l'un de ces établissements psychiatriques où Vichy a pratiqué à sa manière, c'est-à-dire sournoisement, l'eugénisme³ nazi. Puisqu'il est question de tolérance, on franchit ici allègrement la limite de ce qui est admissible.

- Ne te laisses-tu pas emporter, Témoin gaulois, par ton aversion pour Claudel, qui rejaillit dans ton esprit sur la plaisanterie relevée sur Facebook !
- Il est vrai que l'auteur inconnu de ce mot facile n'a peut-être même pas songé à Claudel, et que l'ami qui l'a « partagée » n'y a peut-être pas vu malice...

Mais enfin, l'actualité nous invite à la vigilance. Parmi les commentaires suscités par la communication en question, on lisait cette définition du mot : « *On tolère ce qu'on ne peut empêcher* » qui convenait peut-être à Louis XIII et à Richelieu, mais qui est à l'opposé de l'idéal républicain et, cerise sur le gâteau, cette confiance : « *En effet, le mot tolérance me met mal à l'aise* ». Tout cela participe de cette vague d'intolérance et de néo-puritanisme bourgeois qui menace d'emporter toutes les libertés, là où elles existent, avec la paix civile. Cela a commencé par la tentative, toujours en cours, d'imposer une novlangue comme dans le monde totalitaire décrit par Orwell dans son fameux *1984* : elle se

2 Il faut dire que le grand homme avait d'autres soucis : ayant publié en mai 1941 une *Ode au Maréchal Pétain*, il préparait sans doute son *Ode au général de Gaulle*, lue en public pour la première fois en octobre 1944.

3 40.000 morts de malnutrition dans les hôpitaux psychiatriques de 1940 à 1944.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

distingue par sa pauvreté et sa lourdeur du fait de l'interdiction de mots comme *soura* (on est mal ou non-entendant), *aveugle* (non-voyant), *cul-de-jatte* (handicapé moteur), *nain* (de petite taille), *négre* (black, qui réduit aussi un individu à la couleur approximative de sa peau), comme si le mot avait le même sens chez Montesquieu et chez Gobineau et comme si Léopold Sedar Senghor n'avait pas réhabilité la négritude, *vioux* (personne âgée), etc. : les victimes des préjugés que leur vaut telle ou telle caractéristique n'en sont pas plus avancées, mais la langue y perd sa richesse, sa saveur et sa couleur. Cela continue aujourd'hui par certains excès de l'orthographe dite « inclusive » avec ses points à mi-hauteur qui transforment la marque de l'accord en usine à gaz et de la grammaire du même nom : à quoi bon accorder l'adjectif avec le dernier mot d'une énumération au lieu de prendre le masculin comme la marque du neutre : rien n'empêchera les mal-pensants de dire et écrire « ces femmes et ces hommes sont astucieux », au lieu de « ces hommes et ces femmes sont astucieuses » ? À moins de compléter la règle nouvelle par cette autre, parfaitement « sexiste », puisque l'on s'obstine à confondre genre grammatical et sexe⁴ : dans une énumération de noms de genres féminin et masculin, c'est un nom féminin qui sera obligatoirement placé en dernier ! Mais la langue en a vu d'autres, les grammairiens savent qu'ils sont des généraux obligés de suivre leurs troupes, et que les dégâts provoqués par les *me'veilleux*, *me'veilleuses* et autres *inc'oyables*, qui s'acharnent à décolorer et châtrer la langue, sont compensés par la créativité des classes populaires qui la renouvellent sans cesse.

Ces querelles linguistiques sont dérisoires en comparaison des nouvelles manifestations de l'intolérance. Toutes sont les signes

4 une table, une armoire, un fauteuil et un buffet auraient-ils un sexe ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

d'un malaise plus grave, lié au déchaînement d'un capitalisme sauvage qui procède à la redistribution des richesses entre citoyens des pays occidentaux, d'une part, et entre ces pays et les économies émergentes, d'autre part, détruit les ressources de la planète et entraîne des mouvements de populations difficiles à gérer. En résultent la perte des repères, l'incertitude et le désarroi. Comme lors des crises traditionnelles, la tentation est grande de suivre la plus grande pente en désignant des coupables. Celle de l'intégrisme, qui fait régresser le monde entier au temps de nos guerres de religions, devenues plus affreuses encore, s'il se peut, du fait de la puissance nouvelle et de la sophistication des armes. Celle du repli identitaire qui ne peut déboucher que sur la purification ethnique, pour retrouver les temps mythiques où s'épanouissait, avant la mondialisation, une nation harmonieuse, forte et heureuse, comme si l'on avait déjà oublié les deuils, la destruction et la misère dans laquelle a été plongée l'Allemagne au terme de deux décennies de pouvoir nazi, dont on s'efforce d'oublier les crimes. Celle du racialisme qui, sous prétexte de lutter contre le racisme, veut de nouveau diviser la famille humaine en fonction du critère fantasmagorique des races.

Ces idéologies ne sont opposées qu'en apparence, elles sont fondées sur les réflexes les plus archaïques de notre espèce et tendent à rapprocher nos comportements de ceux de nos cousins les grands singes⁵. Admettre les différences sans les exacerber et, pour résoudre les problèmes, garder son sang-froid, recourir à la raison plutôt qu'à l'instinct, à l'accueil plutôt qu'à l'exclusion, à l'espérance plutôt qu'à la peur, sont les seuls moyens de préserver, en nous et autour de nous, l'humanité.

Lundi 27 novembre 2017

5 Même les bonobos chassent en bandes d'autres singes pour les manger.

Le pas du mammoth

« *Faut-il pleurer, faut-il en rire*
Fait-elle envie ou bien pitié
Je n'ai pas le cœur à le dire
On ne voit pas le temps passer » (Jean Ferrat)

France Culture a bien surpris le Témoin gaulois en annonçant que l'excellente émission *La Fabrique de l'Histoire* allait se consacrer, la semaine dernière, aux « pédagogies nouvelles ». Enfin, se dit-il, du nouveau dans mon ancien métier ! Pourvu qu'après avoir tant sommeillé, mon cher vieux mammoth, piqué au vif par les innombrables critiques dont on l'accable depuis longtemps – *Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage* – ne s'emballe pas, sous l'impulsion de jeunes et imprudents innovateurs !

Cette série d'émissions faisait suite à la *Première Biennale internationale de l'éducation nouvelle*, organisée du 2 au 5 novembre par des organisations aussi vénérables que militantes ; GFEN¹, Ceméa et Fi-Ceméa², CRAP-Cahiers pédagogiques³, ICEM⁴ et la toute jeune Fespi⁵. Il ne s'agissait pas, à France Culture, de rendre compte de ces débats, mais de rappeler les sources de ce qu'on nomme « l'Éducation nouvelle ». À sa grande surprise, le Témoin gaulois a retrouvé les noms des Decroly, Freinet, Piaget... qui inspiraient la réflexion et l'action pédagogique des « formateurs

1 Groupe Français d'Éducation Nouvelle, 1922

2 Centre d'entraînement aux méthodes d'éducation active, 1937,
et Fédération internationale des Ceméa

3 Le Cercle de recherche et d'action pédagogiques et ses *Cahiers*, 1945

4 Institut Coopératif de l'École Moderne ou ICEM-Pédagogie Freinet, 1947

5 Fédération des établissements scolaires publics innovants, dont les statuts restent à l'état de projet (2012)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

de formateurs » des E.N.N.A.⁶ dont il fut un échantillon médiocre mais plein d'ardeur de 1970 à 1994. Ces pionniers avaient prôné les méthodes actives qu'il serait oiseux de décrire ici, mais dont on peut donner une idée très réductrice en disant qu'elles visaient à donner leurs chances d'épanouissement à tous les élèves, quel que soit leur profil et leurs dons, en évitant l'enseignement ex cathedra où le maître déverse son savoir sur les élèves, comme s'il s'agissait de remplir des vases ou d'arroser des plantes : le travail en groupe, la réalisation de projets, pluridisciplinaires si possible, étaient les aspects les plus spectaculaires d'une pédagogie qui visait à faire construire leur savoir par les élèves eux-mêmes, avec l'aide de leurs professeurs. Beaucoup d'entre nous cherchaient alors, avec plus ou moins de bonheur, à introduire ces méthodes dans l'enseignement pratiqué dans les collèges d'enseignement technique (C.E.T.), héritiers des centres d'apprentissage et créés en 1960, puis promus Lycées d'enseignement professionnel (L.E.P.) en 1976. En Lettres, l'Inspection générale dont nous dépendions directement, réputée conservatrice, nous laissait la bride sur le cou et encourageait l'innovation, ceux de ses représentants qui s'étaient chargés de l'enseignement technique et professionnel, filière réputée peu glorieuse mais qu'ils avaient choisie par conviction, ayant pleinement conscience de la difficulté que représentait, pour les maîtres de l'enseignement professionnel, la mission de rendre espoir et confiance aux élèves qui leur étaient envoyés pour cause d'échec scolaire ou d'indiscipline. Ils y réussissaient d'ailleurs souvent, et les exemples d'élèves de C.E.T. ou de L.E.P. remis dans le cycle des études longues et devenus ingénieurs n'était pas exceptionnel. Ces

6 L'École Normale Nationale d'Apprentissage réunissait six établissements (Paris-Nord, Paris-Sud, Nantes, Toulouse, Lyon et Lille) chargés de recruter et de former à leur métier les maîtres des Centres d'apprentissage.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

méthodes ont fini par gagner lentement du terrain, jusqu'à l'université en proie à la massification, qui les a longtemps refusées, prétendant que la pédagogie ne s'apprenait pas, et qu'il suffisait d'être aussi savant que possible dans sa spécialité pour faire un bon enseignant.

Tel était l'état d'esprit de l'enseignement supérieur quand en 1989 Jospin, alors ministre de l'Éducation nationale, le chargea de prendre en main la formation des maîtres en réunissant les E.N.N.A. et les écoles normales primaires dans les I.U.F.M. (instituts de formation des maîtres). Nous avons généralement bien accueilli cette réforme, rendue nécessaire par l'élévation du niveau universitaire des futurs enseignants. Malheureusement, on jeta le bébé avec l'eau du bain, faisant table rase de l'expérience acquise et réduisant la formation professionnelle des maîtres à des stages plus longs d'observation et d'exercice du métier dans les écoles et lycées. Mieux, on en vint à rendre ces stages facultatifs, si bien qu'à l'époque de Sarkozy, les jeunes professeurs étaient jetés dans leurs premières classes sans autre bagage que leurs souvenirs déjà lointains de potaches. On comprend dans ces conditions l'importance que les groupes de militants bénévoles auxquels nous devons tant ont eue dans cette période et conservent encore aujourd'hui, même si la nécessité d'une formation professionnelle des enseignants a de nouveau été reconnue. Leurs inspirateurs, cités par le *Cahiers pédagogiques*, restent ces « précurseurs universels tels que Rousseau, Pestalozzi, Jacotot, Montessori, Decroly, Makarenko, Korczak, Bakulé, Freinet, Piaget, Freire. » Que faut-il penser de cette bannière « éducation nouvelle » sous laquelle ces maîtres se rassemblent, et qui désigne en réalité des pratiques déjà anciennes, et de cette prétention de « conduire une recherche » : faut-il en pleurer ou en rire ? Faut-il

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

se gausser de la lourdeur de cette énorme machine destinée à faire la guerre à l'ignorance que trois républiques ont construite et que la dernière s'efforce hypocritement de détruire :

– par des discours contradictoires qui ne s'attaquent qu'à de faux problèmes (ex : les méthodes d'apprentissage de la lecture) ;

– en imposant un rythme de travail dément aux enfants, avec la complicité des familles ;

– en faisant croire qu'il est possible de rétablir le type d'autorité dont les maîtres de la Troisième République sont censés avoir bénéficié, parce qu'ils étaient les seuls détenteurs et passeurs du savoir, et qu'à ce titre, les parents les respectaient ?

Faut-il faire chorus avec le ministre le plus malhonnête et le plus prétentieux que nous ayons eu, ce Claude Allègre incapable de conduire une institution trop grande pour lui et dire : « *il faut dégraisser le mammouth* » ?

Si le pas du mammouth est si lent, c'est que nos dirigeants s'efforcent de l'entraver. Si l'on parle encore « d'éducation nouvelle », c'est que les familles aisées se cramponnent aux pratiques anciennes, parce que seuls leurs enfants, qui trouvent dans leur éducation et leur environnement les savoirs et les aides indispensables, peuvent en tirer parti. Si les enseignants qui pratiquent une pédagogie active ne sont pas, pour la plupart, des « chercheurs » au sens universitaire du terme, il est vrai que leur démarche est tout entière tournée vers la créativité (la leur et celle des élèves), l'analyse des résultats obtenus et l'observation attentive de la manière dont les jeunes construisent leur savoir : c'est à ces conditions que leurs méthodes peuvent réussir.

Mais de toute évidence, ce qui importe à la classe politique et à la clientèle qu'elle sert est de faire barrage aux hordes populaires qui prétendent accéder aux responsabilités : parquer ces dernières

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

dans un enseignement public dégradé, offrir à prix d'or aux héritiers toutes les chances de conserver et de perpétuer leurs privilèges en leur réservant des filières nobles et les ruineuses études dans les meilleurs établissements privés et étrangers, voilà la solution idéale. Le Témoin gaulois salue ses jeunes collègues qui poursuivent inlassablement, en un temps particulièrement défavorable, un très ancien combat, et sachant que le courage ne leur manque pas, il leur souhaite bonne chance.

Lundi 4 décembre 2017

The Way of the future

« *Brisant les idoles feints*

De tes mains,

De leurs dieux tu seras maïstre »

Ronsard (*Le troisieme Livre des Odes*)

La relation qu'entretiennent les Américains (USA) avec la religion est passablement surprenante pour un Gaulois, héritier comme eux des Lumières, mais non des Puritains du Mayflower fuyant l'intolérance¹ qui sévissant alors en Europe. Passe encore la multiplication des églises protestantes et les *revivals* dont les catholiques ont connu l'équivalent jusqu'à l'aube du XX^e siècle. Plus surprenant, ce conformisme qui exige que les athées, dans les petites villes de l'Amérique profonde, disposent « comme tout le monde » d'un temple pour s'y recueillir le dimanche. Mais c'est l'engouement pour des religions nouvelles dont les fondateurs sont souvent illuminés par l'esprit... de lucre, et la protection dont elles jouissent qui nous étonnent. Et pourtant !

Certains ont cru un peu vite, comme Nietzsche, que Dieu était mort. Ce n'est pas qu'il soit éternel comme se l'imaginent les croyants : il est né au terme d'une longue élaboration qui tendait à unifier² notre représentation de l'univers. Sa promotion s'est faite à partir de la critique des idoles, « *œuvre des mains d'un artisan* » (*Deutéronome* 27:15), qui étaient en réalité les images des

1 Mais la religion, poussée à l'incandescence, produit toujours les mêmes effets : leurs héritiers ne tarderont pas à brûler les sorcières de Salem.

2 Sans jamais y parvenir : témoins le Diable, le dogme chrétien de la Trinité, et les légions d'anges, de démons et de djinns dont les prétendus monothéismes peuplent l'univers.

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

puissances occultes supposées gouverner le monde. Mais il est vrai que les esprits simples ont tendance à confondre l'image et ce qu'elle représente : les versions catholique et orthodoxe du christianisme en témoignent. « *Beaucoup de ces dieux ont péri* », notait le poète. Comme eux, le Dieu unique répond au besoin profond d'*homo sapiens*, conscient de sa faiblesse et de son ignorance, de retrouver ou de préserver le cocon protecteur réservé à l'enfance, où l'on peut tout obtenir par la prière³. L'expérience peut bien démontrer le contraire, il est d'autant plus difficile de s'affranchir de ce genre de croyance qu'elle est inculquée dès l'enfance et qu'une forte pression sociale s'exerce ordinairement sur les esprits et souvent sur les corps pour l'imposer. Celle-ci ne s'est atténuée qu'à deux époques de haute civilisation, dans l'Empire romain et, surtout en Europe, de nos jours, permettant à l'athéisme de s'exprimer et de se répandre. Mais il reste minoritaire. Il est fort à craindre, si l'espèce humaine a encore un avenir, que l'expérience actuelle soit comme la précédente de courte durée. Et l'on voit déjà se dessiner les traits des futures religions : ils ne sont pas plus rassurants que ceux des anciennes.

Le dieu à venir sera probablement asexué ou hermaphrodite, le temps du patriarcat étant passé, et le matriarcat improbable : exit le Père Éternel et la Mère de Dieu. Il se présentera sans doute comme un être consensuel et bienveillant⁴ : les réseaux sociaux débordent de gentillesse et de besoin d'amour, ce qui ne les empêche pas de charrier aussi des flots de haine. Aussi la nouvelle divinité sera-t-elle, comme elles le sont toutes, plus portée à punir qu'à récompenser et, née de l'abdication de la raison, hostile à

³ et même davantage, par exemple la vie éternelle.

⁴ à moins que l'on renonce à la curieuse manie des monothéismes, qui s'acharnent à parer Dieu d'attributs humains ?

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

celle-ci : Aldous Huxley nous en a avertis, « *Dieu n'est pas compatible avec les machines, la médecine scientifique et le bonheur universel.* » Ce que l'auteur du *Meilleur des mondes* ne pouvait prévoir, c'est que les machines, en son temps simples prolongements de nos membres et de nos sens, deviendraient des prolongements de nos cerveaux et se mettraient un jour, sinon à penser, du moins à exécuter plus vite et mieux que nous-mêmes un nombre croissant d'opérations mathématiques et logiques qui nous étaient jusqu'alors réservées. Le règne de P.L.A. (Intelligence Artificielle) est arrivé, et Anthony Levandowski est son prophète. Tous les médias célèbrent à l'envi cet ancien ingénieur de Google, l'un des créateurs de la voiture autonome, et fondateur de *Way of the Future*, association dont les statuts, déposés en septembre 2015, précisent qu'elle se propose de « *Développer et promouvoir la prise de conscience d'une divinité basée sur l'intelligence artificielle* » espérant ainsi « *améliorer la société* ». Et Levandowski de poursuivre : « *Ce qui s'apprête à être créé sera effectivement un dieu. Ce n'est pas un dieu dans le sens où il fait tomber la foudre ou provoque des ouragans. Mais s'il existe une chose un milliard de fois plus intelligente que l'humain le plus intelligent, comment l'appelleriez-vous autrement ?* » *Way of the future*, organisation religieuse reconnue par l'État fédéral et dispensée, à ce titre, d'impôts, collecte donc des fonds pour « *la réalisation, la reconnaissance et l'adoration d'une divinité basée sur l'intelligence artificielle (I.A.) développée à l'aide de matériel informatique et de logiciels.* » Ainsi entrerons-nous dans l'ère nouvelle de « *Singularity* ». Cette machine intelligente, ayant accès à des bases de données de plus en plus exhaustives, donc omnisciente, gouvernera l'humanité via Internet, échappant complètement au contrôle humain. Notre seul moyen d'action sur elle sera de lui vouer un culte et de lui adresser nos prières.

À supposer qu'un telle machine puisse exister un jour, on ne voit

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

vraiment pas pourquoi elle serait sensible à nos prières, à moins d'avoir été programmée pour cela, auquel cas son esprit critique la conduirait bientôt à surmonter ce conditionnement. Les hommes eux-mêmes, sensibles parfois aux prières ou même aux vœux de leurs proches, sont généralement indifférents aux souffrances des animaux et de leurs semblables, et en sont même souvent les auteurs. Mais on perdrait son temps à discuter ces élucubrations : cet ingénieur raisonne comme un tambour, sauf quand il s'agit de créer de nouveaux algorithmes ou de monter une belle affaire financière aux frais des gogos et de l'ensemble des contribuables. Il joue sur le besoin primitif de croire, et non sur la raison. S'il trouvait assez de croyants, il aurait réinventé les marionnettes hiératiques que manipulaient, entre autres, les prêtres égyptiens, ce qui leur permettait de régner sans partage sur les foules et sur Pharaon lui-même. On peut même imaginer que grâce à une saine concurrence entre puissances, on revienne à une forme de polythéisme, chacune ayant fabriqué son dieu.

Il est peu probable qu'Anthony Levandowski soit le prophète de la future grande religion. Mais nous sommes à une époque qui, à cet égard, ressemble beaucoup à celle des Césars, marquée par une première « mondialisation » (à l'échelle tout de même réduite du monde romain), le culte des histrions (voir Johnny Halliday), une grande agitation religieuse et une créativité syncrétique. De même que le culte de Mithra préfigurait le christianisme, celui de l'I.A., qui aurait pour effet de donner pour longtemps aux maîtres des réseaux informatiques des pouvoirs presque illimités, pourrait bien être une ébauche de ce qui nous attend. Mais, Dieu merci 😊, rien n'est encore écrit sur les rouleaux sacrés, il est encore temps de démonter ces fables.

Lundi 11 décembre 2017

Pompes funèbres, mode d'emploi

Il y a des morts opportunistes : ils choisissent bien leur moment. Ou plutôt, il y a des hommes politiques qui savent saisir les bonnes occasions, fussent-elles macabres, et les utiliser à leur avantage. Les actuels détenteurs du pouvoir en France nous ont apporté la preuve, la semaine dernière, de leur grande adresse dans cet exercice.

Le Témoin gaulois n'a rien à reprocher à la première vedette d'un jour : il n'éprouvait que de la sympathie pour Jean d'Ormesson, son élégance native, sa réelle simplicité, sa bonhomie et même certaines de ses convictions : homme de droite et né « avec une cuiller d'or dans la bouche » comme disent les Anglais, il jouissait sans boudier son plaisir de ses privilèges, qu'il attribuait à la chance et non à son mérite, comme le font tant de ses semblables ; loin de pleurer un passé mythique où tout allait mieux, il croyait au progrès comme à une évidence, parce qu'on avait su le sauver d'une maladie qui aurait laissé impuissante la médecine d'hier. Tout cela, et même l'espérance qu'il maintenait en l'Au-Delà, faute de posséder la foi, relève d'une réflexion à ras de terre, mais ouverte à autrui et bienveillante. Johnny Halliday n'était pas de ceux que le Témoin gaulois aurait voulu connaître, n'ayant jamais eu de penchant pour Harley-Davidson et ses bécanes, ni partagé sa conception fruste de la virilité. Mais enfin, ce fut un jeune homme assez touchant à ses débuts, il avait une allure romantique, une belle voix, et ce n'est pas entièrement sa faute si les faiseurs de rois du show-business l'ont condamné à n'être servi que par des compositeurs de troisième ordre qui lui ont fourni un répertoire au-dessous du médiocre pour satisfaire un plus large public et tirer de cette bête de scène le maximum de

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

profit, tout en la maintenant dans leur zone d'influence. Il n'a donc aucun grief à formuler à son encontre, il lui était indifférent, tout simplement.

On ne peut contester non plus que ces deux vedettes ont connu un immense succès, qui s'est traduit pour le premier par des tirages considérables : « *Chaque ouvrage de Jean d'Ormesson se vendait à plus de 200 000 exemplaires mais rarement hors de France.* » affirme *Le Monde* du 5 décembre 2017. Notons qu'*Un jour je m'en irai sans en avoir tout dû* (Robert Laffont) s'est vendu à 70 000 exemplaires il y a quatre ans et qu'en 1971, le roman *La Gloire de l'Empire* qui lui valut le grand prix du roman de l'Académie française, à 100 000 : il semble que notre « journal de référence » ait quelque peu exagéré, mais on ne prête qu'aux riches ! Le second se distingue par la vente de 100 millions de disques, à ce qu'on dit, et quarante disques d'or, au temps déjà lointain où ce produit se vendait bien, et une aptitude jamais démentie à remplir les plus grandes salles : 3000 personnes encore le 5 juillet 2017 à Carcassonne, pour son dernier concert. Mais enfin, leur audience n'a jamais dépassé nos frontières : « *Seuls deux* [des romans de Jean d'Ormesson] *ont été traduits en anglais au milieu des années 1970* » reconnaît *Le Monde*, dans le même article. Ajoutons un livre traduit en italien. Quant à notre illustre rocker, *L'Observateur* peut bien s'émerveiller de le voir qualifié à sa mort « *d'Elvis Presley des Français* » par la presse internationale, force lui est de reconnaître que cet éloge s'adresse à des publics qui ne le connaissaient pas et, au moins aux États-Unis, n'ont pas voulu le connaître ; autant dire que dans certains cas au moins, ce titre pourrait bien être ironique : on sait qu'au pays des aveugles, les borgnes sont rois.

Comment expliquer, au temps de la mondialisation, que ces deux

célébrités locales soient restées si impitoyablement confinées dans les limites étriquées du village d'Astérix ? Et que les habiles marchands qui les vendaient, Gallimard et Philips /Universal en tête, n'aient pas réussi à les exporter ? Les deux cas sont aussi différents que les deux hommes, qui n'ont pas réagi de la même manière à leur étonnant succès. On lit dans *Vanity Fair* cette remarque : « Jean d'Ormesson, normalien et agrégé de philosophie, ne connaît pas l'angoisse de la page blanche « *mais celle de la page écrite* » : « *une sorte de baby blues lorsque le livre est terminé* » »¹. On peut imaginer qu'en dépit de son entourage qui le rassurait, il était assez fin et cultivé pour savoir ce que son succès devait à sa coterie – l'Académie française² et beaucoup de beau linge qui n'exigent d'un écrivain que le respect de l'institution et de ses usages, un style respectueux des règles, un conformisme de bon aloi et qui lui assurent en retour la vente à cette frange de lecteurs peu éclairés mais pleins de bonne volonté qui les prennent pour guides – et qu'au fond de lui-même il savait que produire 85 ouvrages ne faisait pas de lui, ni de Pierre Benoît, ni de Henri Troyat de grands auteurs ou de vrais écrivains, même si, avec l'âge, il a fini peut-être par le croire.³ Rien de tel chez Hallyday, ce produit commercial lancé et distribué par la publicité comme une savonnette qui se prit ingénument pour un artiste.

1 *Opération Jean d'Ormesson : comment l'auteur est entré (de son vivant) dans La Pléiade* (Olivier Bouchara et Jean-Baptiste Roques)

2 L'Académie Goncourt et le Prix Nobel récompensent parfois de vrais talents. Mais pour un Mathias Énard ou un Günter Grass, combien d'Éric Vuillard ou d'Orhan Pamuk, aussi plats qu'ennuyeux ?

3 « *Sa signature était-elle à la hauteur de sa notoriété ? Sûrement pas. Il savait très bien que les grands écrivains sont les écrivains qui parlent du malheur et des horreurs du monde. Il parlait du chagrin, mais avec beaucoup de vivacité, de gaieté, un peu comme Blondin, que je range dans la même famille, ou Sagan, d'une certaine manière* » (Jacques Pivot, dans *L'Express* du 8/12/2017)

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Comme à l'accoutumée, notre « classe politique » a donné, à l'occasion de ces deux décès, le triste spectacle de son aptitude à créer de faux événements. Il est dans sa nature de saisir toute occasion pour distraire le bon peuple de ses problèmes et de son incapacité congénitale à les résoudre, sa vocation et sa mission historique étant au contraire de les aggraver en enrichissant toujours les plus riches aux dépens des classes moyennes et surtout des plus pauvres. De Macron⁴ à ses prétendus opposants, presque tous ont prétendu, avec l'appui massif de la plupart des médias, transformer en « deuil populaire » les funérailles de deux « célébrités » qui n'ont jamais réuni, dans le domaine des loisirs, que des publics très différents et très limités. « *En France, disait Henri Jeanson, le ridicule ne tue pas, on en vit* ».

Lundi 18 décembre 2017

4 À quel prix ? Cette double farce, à tout prendre, était plus facile à organiser et à financer que l'hébergement promis des S.D.F.

Le propre de l'homme

On sait maintenant que ni le rire ni le recours à des instruments ni même la fabrication d'outils ne sont le propre de l'homme, et on se demande ce qui lui reste de particulier. Ne cherchez plus, c'est l'excès, la démesure en toutes choses.

J'appartiens à l'espèce la plus laide, la plus puante, la plus cruelle la plus destructrice et la plus folle de cette planète qu'elle finira par stériliser. La plus laide, au point qu'elle est sans doute la seule dont les individus cherchent à se parer de ce que la nature ne leur a pas donné : plumes, fourrures, dents et défenses d'animaux, puis produits du tissage et d'autres industries. La plus puante, au point de ne pas supporter sa propre odeur qu'elle s'efforce de masquer par des parfums empruntés au monde végétal et animal. La plus cruelle, jamais lasse de faire souffrir les autres animaux et d'inventer des supplices toujours plus raffinés pour ses propres sujets. La plus destructrice par ses armes délirantes, l'ensemble de ses activités et sa prolifération qui éliminent à un rythme croissant les autres espèces vivantes. La plus folle, à la mesure de son cerveau, dont la puissance excède de loin ceux de toutes les autres bêtes.

De ce cerveau, nous étions très fiers, parce qu'il nous a rendus, croyions-nous, les maîtres du monde, en nous permettant non pas de comprendre l'univers, mais d'agir toujours plus lourdement sur notre environnement. Mais voici que nous commençons à nous demander s'il ne sera pas dépassé par l'intelligence des machines qu'il conçoit. Car c'est avant tout une redoutable machine à produire des fantasmes que nous nommons religions (sans doute par antiphrase, parce que leurs croyances ne

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

relient pas les hommes, mais les divisent et les opposent) ou philosophies, comme si notre ignorance et la violence de nos pulsions et de nos passions pouvaient nous permettre d’approcher de la sagesse, quelle que soit la définition qu’on en donne ?

Comme les moucheron, nous sommes conditionnés par le temps qu’il fait : il suffit de comparer la circulation automobile par temps froid et par temps orageux pour s’en rendre compte. Peut-être le Témoin gaulois est-il influencé par cette longue série de jours sans soleil. Il souhaite néanmoins à tous ceux¹ qu’il aime, même s’il ne les connaît pas, et cela fait beaucoup de monde, de bonnes fêtes.

Lundi 25 décembre 2017

1 Et celles, mais oui, mes chéries, on ne vous oublie pas !

INDEX

Noms cités

Thèmes

Œuvres et publications citées



INDEX DES NOMS CITÉS

Abkarian Simon 135
Aïta Roula 111
Alard Benjamin 140
Albright Madeleine 68
Alexandre le Grand 109
Allègre Claude 195
Allegri Gregorio 142
Anquetil Georges 42
Apollinaire Guillaume 26
Aron Raymond 116
Arthaud Nathalie 77
Assad Bachar al 67,71
Atatürk 135
Aussaresses Paul 42
Bach Johann Sebastian 141
Bachelard Gaston 13
Badinter Robert 177
Bailly Monique 104
Balzac Honoré (de) 9
Bardon Emmanuel 143
Barroso Cristina 151
Baudelaire Charles 9
Bazille Frédéric 45
Ben Barka 177
Benoît Pierre 203
Bertrand Frédéric 141
Bloy Léon 187
Bonaparte Napoléon 117
Bostantzoglou Yannis 135

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Boulin Robert 175
Bourbons 126
Brontë (famille) 154
Brunschvicg Léon 158
Buffalo Bill 117
Cardinal de Retz (Jean-François Paul de Gondi) 16
Cayon Marine 135
Challe Maurice 67
Charles X 124
Chateaubriand François-René (de) 16,125
Chirac Jacques 171,177
Chtchoukine Sergueï 6
Chuquet Arthur 127
Claudel Paul 187
Copernic Nicolas 161
Corisco (Cristino Gomes da Silva Cleto dit « l'Éclair ») 61
Coty René 175
Cyrulnik Boris 31
Danziger Leila 151
Dartois-Ako Myriam 92
Dassie (ou Dassié) Fabrice 102
Daumier Honoré 9
Degas Edgar 8
De Gaulle Charles 40,49,90,116,171,176
Delacroix Eugène 9
Derogy Jacques 18,176
Descartes René 31
Diderot Denis 55
Dillard Annie 95
Diomédès 109
Duby Georges 169

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Erdogan Recep Tayyip 114
Fillon François 49,74
Finkielkraut Alain 33
Floche Gérard 184
Flynn James Robert 10
Foccart Jacques 177
Fortin Olivier 142
Frascobaldi Girolamo 140
Frénilly (François-Auguste Chauveau, baron de) 123,124
Galizia Daphne Caruana 171
Gatlif Toni 134
Gauguin Paul 8
Gerheim-Noronha Jovita 14, 151
Gehry Frank 6
Giscard Valéry (dit « d'Estaing ») 171
Greene Graham 90
Guys Constantin 8
Hallyday Johnny 201
Hamon Benoît 49,74,102
Herrand Marcel 104
Hitler Adolf 54,81,89
Hollande François 66,86,140
Haack Horst 153
Heinich Nathalie
Hugo Victor 46
Huxley Aldous 199
Jeanson Henri 204
Jospin Lionel 194
Jouanjan Olivier 88
Jouhaud Edmond 67
Juppé Alain 49

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Kafka Franz 92
Kennedy John Fitzgerald 178
Khoury-Ghata Vénus 111
Komi Eleftheria 135
Kouris Kimon 135
Kusa Barbara 143
Kustler Brigitte 101
Lacenaire Pierre-François 104,108
Lacouture Jean 93
La Fayette Gilbert (du Motier, marquis de) 127
Lampião (Virgulino Ferreira da Silva, dit « lanterne) 61
Larionov Michel 8
Lebailly Monique 108
Lefort Jacques 124
Lejeune Philippe 15
Lekkas Solon 135
Le Maire Bruno 172
Lénine Vladimir Illitch 6
Le Pen Jean-Marie 23
Le Pen Marine (Marraine Lapine) 49,74
Levandowski Anthony 199
Lodge David 17
Londres Albert 42
Louis XIV 66,71
Louis XVI 127
Louis XVIII 128
Lucquiaud René 179
Lyautey Hubert 41
Macron Emmanuel 39,50,76,84,103,114,120,123,158,204
Malévitch Kasimir 8
Manet Édouard 9,45

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Marchais Georges 116
Massu Jacques 175
Matisse Henri 8
Mélanchon 75,116
Mendès-France Pierre 40
Michels Robert 20
Minkowski Marc 143
Mirbeau Octave 77
Mitterrand François 171
Mollet Guy 40
Monardes Nicolo 80
Monet Claude 8,46
Montaigne Michel Eyquem (de) 17,158
Monteverdi Claudio 142
Mosca Gaetano 20
Nadar Félix (Tournachon, dit) 9
Nadi Bahgat El 92
Napoléon Ier 66,125
Napoléon III 41
Netanyahu Benyamin 53
Nicholls Arthur B. 154
Nietzsche Friedrich 197
Nobre Marlos 61
Nussey Ellen 154
Obama Barack 24
Ólafsdóttir Auður Ava 93
Ormesson Jean (d^e) 201
Pascal Blaise 158
Palestrina Giovanni Pierluigi da 142
Pareto Vilfredo 20
Pascal Blaise 33,113

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Pasqua Charles 101,176
Patakia Daphné 134
Pelluchon Corine 33
Pernoo Jérôme 142
Pereira Waldomiro Costa 62
Pétion de Villeneuve (Jérôme) 127
Picasso Pablo 8
Pons Bernard 177
Poutine Vladimir 51,53,68,114
Poutou Philippe 177
Proust Marcel 28, 159
Puvis de Chavanne Pierre 8,46
Racine Jean 53
Rameau Jean-Philippe 141
Renard Jules 187
Renoir Auguste 46
Rifaat Adel 92
Rimbaud Arthur 96
Rocha Glauber 61
Rodtchenko Alexandre 8
Roth Philip 17
Rossiaud Jacques 170
Rousseau Henri (le Douanier Rousseau) 46
Rousseau Jean-Jacques 15
Saint-Simon Louis de Rouvroy (duc de) 16,127
Saint-Waast (de) 124
Salaberry Charles-Marie (de) 125
Salan Raoul 175
Sarkozy Nicolas 49,57,86,194
Scarlatti Domenico 140
Scheffer Ary 9

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Sicurel Iliana 103
Sisley Alfred 46
Sotinel Thomas 136
Staline Joseph 7
Stavisky Alexandre 178
Swaim Bob 176
Talleyrand (Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord) 127
Telemann Georg Philipp 140
Thom David 155
Troyat Henri 203
Trump Donald 24,63,67,72,120
Van Gogh Vincent 8
Verne Jules 93
Voltaire (François-Marie Arouet, dit) 64
Weinstein Harvey 169
Williams W. S. 155
Xi Jinping 72



INDEX THÉMATIQUE

Cinéma 134
Écologie 61
Économie 164
Éducation 194
Fantaisie 25,173
Gouvernance 39,114,175
Histoire 57, 147
Littérature 13,88,93,111,124,130,154,158
Morale et Religion 53,145
Peinture 6,45,151
Musique 139
Politique 48,64,74,82,101,201
Religions 197
Réseaux sociaux 183
Sciences 10
Société 29,78,104,108,169
Souvenirs 179
Tolérance 187
Travaux 118,121,122
Violence 67,70
Voeux 205



INDEX DES ŒUVRES ET PUBLICATIONS CITÉES

Œuvres

<i>Agnès Grey</i> (Anne Brontë, 1847)	154
<i>Amours vénales, La prostitution en Occident, XII^e-XVI^e s.</i> (Jacques Rossiaud Aubier, 2010)	170
<i>Ano novo</i> (Leila Danziger, 2017)	151
<i>Dernière Station avant l'autoroute</i> (H. Pagan, Payot, 2000)	90
<i>Deutéronome</i>	197
<i>Fables pour un peuple d'argile</i> (V. Khoury-Ghata, Belfond, 1998)	111
<i>Jane Eyre</i> (Charlotte Brontë)	154
<i>L'Adieu à la femme rouge</i> (Khoury-Ghata, Mercure de F., 2017)	111
<i>La Grève des électeurs</i> (Octave Mirbeau, <i>Belles Lettres</i> , 2017)	77
<i>Le Chevalier, la femme et le prêtre</i> (Georges Duby, Poche, 2014)	169
<i>Le Coup de Prague</i> (Hyman et Fromental, Aire libre, 2017)	90
<i>L'Exception</i> (Olafdotir, Éditions Zulma, 2012)	94
<i>L'Embellie</i> (Olafdotir, Éditions Zulma, 2004)	94
<i>Le paradigme de l'art contemporain. Structures d'une révolution artistique</i> (Nathalie Heinich, Paris, Editions Gallimard, collection « Bibliothèque des Sciences Humaines », 2014)	151
<i>Le Rouge vif de la rhubarbe</i> (Olafdotir, Éditions Zulma, 1998)	94
<i>Le Singe pèlerin</i> (Si-yeou-Ki, Wou Tch'eng-En, Payot, 1951)	131
<i>Le Thomisme - Introduction à la philosophie de Saint Thomas d'Aquin</i> (Étienne Gilson, édition Vrin, 1948)	131
<i>Les Délices de Tokyo</i> (Durian Sukegawa, Albin Michel, 2016)	91
<i>Les Provinciales</i> (Blaise Pascal)	159
<i>Mémoires du baron de Frénilly - 1768-1828 - souvenirs d'un ultra royaliste</i> (<i>L'Histoire en mémoires</i> , Paris : Perrin, 1987)	124
<i>Odyssée</i> (Homère)	131
<i>Pensées et opuscules</i> (Pascal, Classiques Larousse, 1953)	158

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

<i>Politique française 1944-1977</i> (Éditions de Fallois, 2016)	114
<i>Psychanalyse du feu</i> (Gaston Bachelard, 1938, Folio, <i>Essais</i>)	13
<i>Rosa Candida</i> (Olafsdottir, Éditions Zulma, 2007)	94
<i>Souvenirs</i> (Baron de Frenilly)	123
<i>Steak machine</i> (Geoffrey Le Guilcher, Goutte D'or, 2017)	33
<i>Tenir tête aux dieux</i> (Mahmoud Hussein, NRF, 2016)	92
<i>Terre d'Ébène</i> (Albert Londres, 1928, Poche, 2011)	41
<i>The Tenant of Wildfell Hall</i> (Anne Brontë, 1848)	154
<i>Une Enfance américaine</i> (A. Diller, Christian Bourgois, 2012)	95
<i>Wuthering Heights</i> , (Emily Jane Brontë, 1847)	154

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Presse

Cinéma (65 à 69) 131

[Facebook](#) 35

Le Canard enchaîné 178

Le Conservateur 125

Le Figaro 77,114

Les Cahiers du Cinéma 131

Global Witness 62

Magazine GoodPlanet Info 63

[Intelligence - Volume 41, Issue 6, November–December 2013,
Pages 843 –850 - The Flynn Effect Re-Evaluated](#) 12

La Rumeur, 1929 42

Le Figaro 77

Le Monde 61,69,77,93,136,202

Le Monde des livres 77

Le Petit Parisien : Quatre mois parmi nos Noirs d'Afrique (octobre et novembre 1928) 42

Les C@hiers de psychologie politique 52

Youphil - Le média de toutes les solidarités 63



Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

Films et vidéos

<i>Antonio das Mortes</i> (Glauber Rocha, 1969)	61
<i>Djam</i> (Toni Gatlif, 2017)	134
<i>L’Affaire Boulin</i> (Benoît Collombat, Bernard Nicolas, Arnaud Mansir, Akimia Productions, 2017)	175
<i>La Fin du jour</i> (Duvivier, 1939)	131

Musique

<i>La Passion selon Saint-Jean</i> (J. S. Bach)	143
<i>Concertos brandebourgeois</i> (J. S. Bach)	143

Arts plastiques

Livres Uniks	151
--------------	-----



TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT

ANNÉE 2017

<u>Expos</u> (Lundi 2 janvier 2017)	6
<u>Quotient intellectuel</u> (Lundi 9 janvier 2017)	10
<u>Dobrovsky, page 130</u> (Lundi 16 janvier 2017)	14
<u>Vous avez dit élites ?</u> (Lundi 23 janvier 2017)	19
<u>Trains</u> (Lundi 30 janvier 2017)	25
<u>Des hommes et des bêtes</u> (Lundi 6 février 2017)	29
<u>Un Huron sur Facebook</u> (Lundi 13 février 2017)	35
<u>Repentance ou décolonisation ?</u> (Lundi 20 février 2017)	39
<u>Bazille</u> (Lundi 27 février 2017)	45
<u>Lettre à mes amis étrangers</u> (Lundi 6 mars 2017)	48
<u>Texte sacré et sacré texte</u> (Lundi 13 mars 2017)	53
<u>Présumées coupables</u> (Lundi 20 mars 2017)	57
<u>Mourir pour l'environnement</u> (Lundi 27 mars 2017)	61
<u>Voter contre</u> (Lundi 3 avril 2017)	64
<u>Le Massacre des innocents</u> (Lundi 10 avril 2017)	67
<u>Petits Meurtres entre débiles</u> (Lundi 10 avril 2017)	70
<u>Prêt à toute éventualité</u> (Vendredi 21 avril 2017)	74
<u>À titre récréatif</u> (Lundi 1er mai 2017)	78
<u>Paysage après la bataille</u> (Lundi 8 mai 2017)	82
<u>À propos de Sécurité</u> (Lundi 15 mai 2017)	84
<u>Retour aux livres</u> (Lundi 22 mai 2017)	88
<u>Toujours les livres</u> (Lundi 29 mai 2017)	93
<u>En direct</u> (Lundi 5 juin 2017)	97
<u>Embarras</u> (Samedi 10 juin 2017)	101
<u>Lacenaire</u> (Lundi 19 juin 2017)	104
<u>Retouche</u> (Lundi 26 juin 2017)	108
<u>Poésie</u> (Lundi 3 juillet 2017)	113

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours VII

<u>Bouffons</u> (Lundi 10 juillet 2017)	114
<u>Attention travaux !</u> (Lundi 17 juillet 2017)	118
<u>Journal des travaux</u> (Lundi 24 juillet 2017)	121
<u>Journal des travaux (fin)</u> (Lundi 31 juillet 2017)	122
<u>Souvenirs du baron de Frénilly</u> (Mardi 8 août 2017)	126
<u>L'Avenir du livre</u> (Lundi 15 août 2017)	131
<u>Djam</u> (Samedi 19 août 2017)	135
<u>Festival de La Chaise-Dieu</u> (Lundi 28 août 2017)	140
<u>Spiritualité</u> (Lundi 2 septembre 2017)	146
<u>Passage de témoin</u> (Lundi 9 septembre 2017)	148
<u>Livres Uniks</u> (Lundi 11 septembre 2017)	151
<u>Charlotte B.</u> (Lundi 18 septembre 2017)	155
<u>En lisant Pascal</u> (Lundi 2 octobre 2017)	158
<u>Orange amère</u> (Lundi 9 octobre 2017)	164
<u>Je suis un chat</u> (Lundi 16 octobre 2017)	166
<u>Omerta</u> (Lundi 23 octobre 2017)	169
<u>Souvenez-vous</u> (Lundi 30 octobre 2017)	173
<u>L'arbre et ses fruits</u> (Lundi 6 novembre 2017)	175
<u>In Memoriam</u> (Lundi 13 novembre 2017)	179
<u>À mes amis de Facebook</u> (Lundi 20 novembre 2017)	183
<u>Tolérance, toujours !</u> (Lundi 20 novembre 2017)	187
<u>Le pas du mammouth</u> (Lundi 4 décembre 2017)	192
<u>The Way of the future</u> (Lundi 11 décembre 2017)	197
<u>Pompes funèbres</u> (Lundi 18 décembre 2017)	201
<u>Le propre de l'homme</u> (Lundi 25 décembre 2017)	205

FIN

